

BULLETIN  
DE  
*l'Académie Royale  
de Langue et de Littérature  
Françaises*



BRUXELLES  
PALAIS DES ACADÉMIES

## SOMMAIRE

<b>Séance publique du 15 juin 1974</b> .....	73
Réception de M. Italo Siciliano .....	73
Discours de M. Maurice Delbouille.....	73
Discours de M. Italo Siciliano.....	83
Réception de M. Jean Tordeur .....	91
Discours de M. Charles Bertin .....	91
Discours de M. Jean Tordeur .....	106
<b>Le maréchal de Ligne dans le miroir de son temps</b> ...	122
Communication de M. Carlo Bronne à la séance mensuelle du 11 mai 1974.....	122
<b>Souvenirs sans madeleine</b> .....	138
Communication de M. Robert Goffin à la séance mensuelle du 8 juin 1974. ....	138
<b>Robert Vivier et le bonheur</b> par M. Marcel Thiry .....	156
<b>Maeterlinck au Sart Tilman</b> par M. Joseph Hanse .....	175
<b>CHRONIQUE</b> .....	180
<i>Catalogue des ouvrages publiés par l'Académie</i> .....	181

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit et notamment par photocopie ou microfilm, réservées pour tous pays.

SÉANCE PUBLIQUE DU 15 JUIN 1974

## Réception de M. Italo Siciliano

Discours de M. Maurice DELBOUILLE

Monsieur,

L'honneur est grand que me fait notre Compagnie en me confiant le soin de vous accueillir. Bien plus grand encore est le plaisir que j'y prends. Mais de cette joie personnelle, il m'est interdit de trop vous parler ici : ne dois-je pas évoquer plutôt les raisons auxquelles a obéi l'Académie en vous priant d'occuper le siège « philologique » laissé vacant par le décès de notre regretté confrère Jean Pommier, du Collège de France ?

Quand il fonda notre compagnie, en 1923, à l'initiative du grand ministre que fut Jules Destrée, le roi Albert, attentif à l'expansion de la littérature et de la philologie françaises en dehors de nos frontières nationales, réserva dix sièges à des maîtres qui, en France ou hors de France, auraient illustré ce qu'on appelle aujourd'hui la *francité*. L'Académie s'honore d'avoir obtenu ainsi le concours de très grands écrivains et de maîtres très éminents.

Je citerai, à ce dernier titre, les noms prestigieux de Ferdinand Brunot, de Christofer Nyrop, de Jean-Jacques Salverda de Grave, d'Emmanuel Walberg, de Mario Roques, de Jakob Jud et d'Arthur Långfors, sans taire d'ailleurs celui de votre compatriote Giulio Bertoni, élu le 10 décembre 1938. Multiples, diverses et brillantes sont les écoles qui ont été ainsi associées à notre œuvre, mais il nous convient fort que, grâce

à vous, se resserrent les liens qui nous unissent à l'Italie, car son école de philologie romane entretient avec la nôtre des relations assidues fondées à la fois sur une étroite parenté de méthode et d'esprit, et sur de précieuses sympathies.

Votre biographie officielle nous dit sommairement, Monsieur, que vous êtes né en Calabre, ce qui pourrait aider un esprit simple à comprendre que rien dès le départ, ne vous ait empêché de prendre les traits d'un redoutable brigand aux yeux d'une aristocratie de l'érudition assez férue de conformisme respectueux.

Cependant, pour vos études universitaires, vous voici devenu Génois, ce qui inciterait à vous imaginer industriel et subtil. Plus tard, par votre carrière d'enseignant et par la majeure partie de votre existence, vous nous apparaîtrez comme un noble Vénitien, amateur surtout de belles choses et de fières entreprises. Mais n'anticipons pas.

De Gênes, à peine diplômé, vous franchissez les Alpes pour être, de 1920 à 1922, lecteur à la Faculté des Lettres de Grenoble. Vous allez parfaire là votre connaissance de la langue et de la littérature de France — que vous ne cesserez jamais plus de servir. Et plus tard cette Faculté, qui dès lors vous a considéré comme un des siens, vous rappellera pour vous poser sur l'épaule l'épithète de docteur *honoris causa*.

Mais de Grenoble, le jeune maître que vous êtes s'en va à l'automne de 1922 porter le message de notre latinité occidentale dans la vallée inférieure du Danube comme professeur à l'École Normale Supérieure de Budapest. Le charme de la Hongrie vous retiendra plus de dix ans et c'est là-bas que vous achèverez votre grand ouvrage sur *François Villon et les thèmes poétiques du Moyen Age*, publié à Paris en 1934. Pourtant, de 1933 à 1935, vous voici professeur à Varsovie où vous fondez un Institut Italien de Culture. Dès 1936, votre *Villon* va vous valoir d'être, à quarante-et-un ans, l'invité de la vénérable Sorbonne, qui, elle aussi, un jour, saura se souvenir et voudra vous conférer à son tour un doctorat d'honneur.

1936. Vos errances européennes prennent fin. Le célibataire endurci et le méridional exilé sont-ils las des terres froides du continent septentrional ? C'est en tout cas, pour vous, le repli

en deçà des Alpes et plus précisément donc à Venise, où vous allez vivre, un tiers de siècle et plus, entre votre chaire de littérature et le trésor de vos livres français, sous le regard attentif et l'autorité discrète d'une sœur partagée, elle, entre le soin de votre aimable confort et le devoir de ses propres enseignements.

De 1953 à 1971, vous assumerez la charge importante (et finalement assez difficile) de recteur. Cette mission ne vous empêchera d'ailleurs pas, entre 1960 et 1963, *res mirabilis*, de présider avec une patiente et efficace diplomatie, à l'organisation de la Biennale d'Art de Venise, tâche administrative et mondaine qui vous imposera la fréquentation heureusement passagère des vedettes internationales du cinéma, moins agréables, m'a-t-on dit, à la ville qu'à l'écran. Les coquetteries se paient !

Mais voici que depuis 1965, vous veillez sur le *Centro di Cultura e Civiltà* de la célèbre Fondazione Cini, qui a fait de l'île San Giorgio un magnifique foyer de vie intellectuelle.

Ce sont vos œuvres écrites, pourtant, qui vous ont imposé, à vous, dorénavant sédentaire invétéré, de revenir à Paris, officier de la Légion d'Honneur et deux fois lauréat de l'Académie Française, pour prendre séance, voici trois ans, à l'Institut de France.

Ces œuvres écrites, j'y reviens, car il faut bien, ma foi, que j'en dise un mot. Rassurez-vous, du moins. Je ne retiendrai, vraiment, pour mon palmarès, que celles-là qui ont répondu directement à mes propres curiosités de médiéviste, autrement limitées que les vôtres. Vous devrez donc souffrir, et nos confrères avec vous, que je me borne à feuilleter d'un doigt rapide la quinzaine de volumes que vous avez dédiés en italien à la littérature française de l'époque moderne.

Citerai-je, chronologiquement, votre *Théodore de Banville*, de 1927, sous-titré *Dal romanticismo al simbolismo*, qui fait autorité. De 1943, voici, plus riche peut-être, votre *Racine e il classicismo francese*. De 1945, vos *Lirici francesi del primo ottocento*. De 1947, votre *Molière*. De 1948 votre *Verlaine*. De 1949, votre *Baudelaire*. De 1950, votre *Corneille* et un autre *Racine*. Puis, pour en venir à des fresques plus amples, mais très personnel-

les dans le détail, voici, paru en 1955 et réédité dès 1964, votre incomparable *Romanticismo francese da Prévost a Sartre*, fait de monographies à la fois étincelantes et profondes, dédiées aux grands thèmes du lyrisme français ou consacrées aux élus qui ont fait notre poésie moderne, de Nerval, Hugo, Baudelaire et Rimbaud, princes de l'imagination libérée, — à Mallarmé, saisi du narcissisme de la parole, — à Valéry, ivre du narcissisme de l'esprit, — aux futuristes et surréalistes, fiers de leur frénésie, — puis aux Jammes, Claudel, Gide et Sartre, possédés, eux, par le narcissisme de l'ange et de la bête.

En 1959, vous publiez les trois volumes de votre *Teatro francese dalle origini ai giorni nostri*, une autre fresque très vivante. Qui dira les hautes qualités de ces monographies critiques et de ces panoramas anthologiques, conçus comme une illustration objective de la littérature française à l'intention du public universitaire italien, mais toujours empreints de votre forte personnalité ?

Je ne sache pas qu'aucun maître italien ait jamais, avec autant de savoir, de liberté d'esprit, de talent et de succès, scruté, pénétré, apprécié et illustré les trésors des lettres françaises modernes. Je ne sache pas, surtout, que l'on ait souvent porté l'action intellectuellement militante en faveur d'une littérature à pareil degré d'approfondissement et d'originalité. Décidé à considérer le fait littéraire dans son essence, vous refusez de consentir à toute démarche marginale et contestez les vertus d'une philologie plus soucieuse de sources et d'influences que de la simple appréhension du poétique. Tout ce qui enfreint ou dépasse la mesure, d'ailleurs, vous heurte et vous irrite, provoquant en vous le jaillissement de jugements extrêmement caustiques. Car vous avez le tempérament et la plume du plus redoutable des polémistes. Il vous arrivera certes de vous en excuser, mais si mal. N'est-ce pas là, pourquoi le taire, un des éléments qui ont donné tant de vie à vos livres les plus savants ?

C'est surtout la philologie médiévale qui a ainsi aiguisé vos couteaux.

Je ne vous entretiendrai ni du pamphlet très savant que constitue votre *Medio Evo e Rinascimento* de 1936, ni de vos *Canzoni di gesta* de 1941, ni de votre *Teatro medievale francese*,

ni de votre *Vita ed opere di François Villon* de 1946. Mieux vaut, ici, nous arrêter aux ouvrages capitaux que vous avez écrits en français sur deux de ces sujets : François Villon et les chansons de geste.

Puis-je observer, en passant, qu'il s'agit dans les deux cas de problèmes de genèse où notre discipline est naturellement tentée de s'en remettre à l'histoire pour la réponse à faire ?

Ce fut maître François Villon, le pauvre écolier de Paris, qui d'abord appela votre sympathie et vos curiosités. Ce devait être lui qui, tout récemment, vous ramènerait vers le XV<sup>e</sup> siècle ou plutôt, disons-le, vers le procès de tant d'erreurs et de sottises inspirées par ses vers à une critique qui appelait bien le soin de vos verges.

Votre ouvrage de 1934 sur Villon et les thèmes poétiques médiévaux ne vous a pas seulement valu les plus beaux compliments d'un juge aussi sévère que notre regretté maître et confrère Mario Roques. Il a été salué aussi, en d'autres milieux, par un Émile Henriot, un Robert Kemp et un Jacques Bainville comme un apport majeur à l'étude du Moyen Age français. Il a fait de vous, après Gaston Paris et Pierre Champion, le maître des études villoniennes.

Dans ce livre, vous avez entendu soumettre d'abord à une critique minutieuse les éléments que les documents officiels et les propres aveux du poète fournissent à son biographe. Vous avez veillé aussitôt à limiter l'importance que ces données présentent pour la compréhension et l'appréciation du *Testament*. Vous avez ensuite mis en lumière ce que l'on peut savoir du temps, du milieu et, surtout, de la tradition littéraire où s'inscrit l'œuvre de Villon. Les chapitres que vous consacrez à la permanence de l'esprit et des formes qui caractérisent la poésie française du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, ont apporté à la critique de décisives références sur la médiocrité où la littérature médiévale s'était embourbée à partir de son faux humanisme, puis de sa fidélité aux genres, aux idées et aux thèmes qu'elle tenait de son propre passé.

Cela vous a permis de montrer comment (je vous cite) : « tout ce que ses devanciers avaient dit, tout ce que ses contemporains disaient, Villon n'a fait que le répéter. Mais il le dit

mieux, beaucoup mieux que les autres. Matière commune, esprit courant ? Un souffle nouveau les frappe, leur donne une vie nouvelle, *la vie mystérieuse et magique de la poésie*. Ces voix, qu'on entendait depuis des siècles, tout à coup furent et devinrent *des voix qu'on n'avait jamais entendues...* » Et vous poursuiviez : « Si l'on me demande où est l'art de Villon, et ce qu'est sa poésie, je dirai que l'art de Villon est dans sa poésie et que sa poésie c'est son temps, ce sont les idées de son temps, sa vie à lui, sa tragédie, sa nature, sa psychologie, sa morale, son style, son goût, les choses qui furent en lui et hors de lui... *et quelque chose d'autre encore.* »

Je m'arrête. On prend trop de plaisir à vous lire. C'est fort bien ainsi, certes, et il ne peut nous déplaire de saluer l'écrivain que vous êtes. Mais l'important, c'est que cet écrivain, lucide et raisonnable, sait admirablement définir, en face de l'histoire des historiens, de l'histoire littéraire, et de la philologie la plus attentive, ce qui fait l'essentiel de la poésie... et rendre à César, en l'occurrence au pauvre François, ce qui lui revient et ne revient qu'à lui.

Comme on comprend, Monsieur, mais je me garderai d'y insister, que l'an dernier, quarante ans après, vous vous soyez senti tenu de dire *Les Méaventures posthumes de Maître François Villon* livré à la sotte prétention de linguistes douteux, de philologues obsédés et de poètes farfelus qui, candeur ou calcul, auraient voulu battre fausse monnaie sur son génie pour s'en faire des fortunes scandaleuses !

Pourtant Villon ne fut pas votre seul propos.

Dans un autre domaine, vous avez estimé devoir dénoncer les abus de l'historicisme et revendiquer les prérogatives du génie créateur : il s'agit de la naissance des chansons de geste, ce genre spécifiquement français, mais qui pourtant relève du trésor général de l'épopée.

Déjà en 1940, vous aviez, en italien, publié sur *Le origini delle Canzoni di Gesta*, un livre dont la diffusion souffrit durement des circonstances internationales, mais qui fut mis en français en 1951 et se fit ainsi une place de choix dans nos bibliothèques : ouvrage où sont reprises et discutées les théories proposées depuis le XIX<sup>e</sup> siècle pour expliquer la genèse du plus ancien



genre de la poésie narrative de France. Rejetant les théories romantiques où vous dénoncez les produits de l'*optimisme méthodique*, mais approuvant en revanche le *scepticisme méthodique* pratiqué par Joseph Bédier dans ses *Légendes Épiques*, vous vous dressez là, avec vigueur, contre ceux qui, se réclamant du maître, ont gauchi et dénaturé sa pensée, soit en poussant à l'extrême ses vues positivistes, soit en voulant les concilier, sans trop le dire, avec celles des romantiques. On a dit de votre livre qu'il ne laissait plus grand-chose à détruire et s'achevait en somme sur un procès-verbal de carence. En fait, ici aussi, la rigueur de votre esprit critique s'en est donné à cœur joie. Il n'est pas vrai pourtant que vous ayez jamais opté pour un négativisme fondamental. Vous refusez, sans plus, de recevoir comme vérités évidentes des hypothèses trop simples pour refléter vraiment une réalité nécessairement complexe.

On avait cru la chanson de geste née du génie collectif des foules dès le temps des événements qu'elle évoque, soit sous les aspects de brefs chants lyrico-épiques anonymes, soit sous la forme de longs poèmes déjà organisés. Le rêve ne manquait pas de grandeur. Il devait plaire à la France de 1880. Joseph Bédier se crut tenu pourtant de le dissiper, car ni aucun texte poétique, ni aucun témoignage explicite n'attestaient cette naissance ancienne. Pour retrouver la trace des rares éléments historiques évoqués dans les chansons du XII<sup>e</sup> siècle naissant, il convenait et il suffisait, lui parut-il, de se tourner vers les sanctuaires qui jalonnaient alors les routes de pèlerinage. C'était là que l'on pouvait découvrir, autour des reliques attachées au culte des héros, le souvenir vivant de leurs prouesses devenues légendaires.

C'était là que les jongleurs avaient recueilli, fort tard, les traditions dont ils faisaient la substance ou simplement le fondement de leurs poèmes. La chanson de geste ne remontait pas, comme genre littéraire, au-delà du XI<sup>e</sup> siècle. Elle avait été inventée alors, par des poètes de métier.

Cette thèse de Joseph Bédier s'imposa d'emblée à la majeure partie de l'opinion. Si elle fut contestée en certains de ses aspects, ce fut surtout par des zélés trop fervents dont l'œuvre pour vous, nous offre « les surprises de l'orthodoxie. » Il vous

parut requis, dès lors, de faire le point, objectivement, avec autant de fermeté que de mesure. Il vous fallut donc condamner les candeurs géographiques d'un Boissonnade. Il vous fallut fustiger la fausse fidélité d'un Pauphilet. Il vous fallut répondre à ce que vous appelez les « divagations et extravagances » de ceux qui entendaient découvrir au genre des antécédents latins antiques ou médiévaux. Il vous fallut répliquer aux contestations d'un Ferdinand Lot, d'un Robert Fawtier et d'un René Louis, fidèles à l'hypothèse d'une tradition poétique et légendaire très ancienne dont les chants auraient réellement existé, mais se seraient perdus aussitôt.

Certes, votre livre de 1940-1951, vigoureux et clairvoyant, n'épuisait pas la question. On le vit bien, car le débat se poursuivit. Du moins aviez-vous repoussé les thèses excessives et, en réhabilitant l'œuvre créatrice des poètes à qui nous devons les chansons encore connues, aviez-vous précisé les limites strictes de la part qu'il faut faire soit à des chansons perdues, soit à des légendes de pèlerinages. Vous gardiez en vous-même, surtout, le sentiment que tout n'était pas dit et que sans doute, un jour, il faudrait élargir le champ du débat.

Ce fut, en 1968, votre chef-d'œuvre, *Les chansons de geste et l'épopée. Mythes, Histoire. Poèmes*, qui situe le genre français parmi les genres analogues d'autres littératures, et où, en souvenir d'un Joseph Bédier qui ne fut pas votre maître, mais qui vous avait conquis par la merveilleuse finesse de son esprit, vous êtes revenu « une fois encore sur la vieille querelle que ranimaient de nouvelles méthodes et des techniques inédites ». Car voici qu'il y avait eu, après René Louis, un Jean Rychner et un Ramon Menéndez Pidal pour reprendre, à partir des thèses générales d'un Milman Parry, d'un Sir Cecil Bowra et d'un Albert Lord, fondées à la fois sur la technique formulaire du vers épique grec et sur la tradition orale des *pjesme* yougoslaves, — l'idée d'une origine populaire et jongleresque des chansons de geste, longtemps confinées au niveau de chants courts et flous réimprovisés chaque jour par chaque chanteur.

Pour la chanson de geste, c'était, sous la conduite altière du grand Menéndez Pidal, l'ère nouvelle du *néo-traditionalisme* où chaque œuvre conservée est tenue pour le terme d'une

longue série de refaçons successives. Le poème épique n'est plus ici la création soudaine d'une foule, mais bien le fruit d'une *tradition* où chaque chanteur de la chaîne, improvisateur-remanieur, a mis, de génération en génération, un peu du sien.

Ayant participé un jour à ce vaste débat, dans le camp des « individualistes rebelles au mythe d'une tradition orale génialement féconde », je me sens un peu suspect au moment de porter jugement à son propos. Cela ne peut m'empêcher pourtant de dire les hautes qualités du livre que vous avez cru devoir lui consacrer, avec toujours le même souci de remettre chaque chose à sa place et dans son éclairage naturel, — de refuser les identifications hâtives où l'analogue et le semblable deviennent aisément des identiques — de ne pas prendre la cause pour l'effet ou l'effet pour la cause, — de ne jamais être aveugle à l'essence du fait poétique, de ne pas trop faire parler le silence des siècles obscurs, et d'aimer toujours, du cœur et de l'esprit, de grandes œuvres humaines dignes d'un respect que leur refusent tacitement les faiseurs de théories à base de synthèses téméraires.

Car il ne s'agit plus seulement des chansons de geste et de leur naissance, fixée tantôt au IX<sup>e</sup> siècle, tantôt au XI<sup>e</sup>, et imputée soit à une création collective, soit au génie de poètes exploitant de vieilles légendes. C'est l'ensemble du problème de la genèse de l'épopée française, grecque, yougoslave ou autre, que vous embrassez, non point parce que vous le souhaitez, mais parce que, reprenant la théorie romantique, les néo-traditionalistes ont affirmé contre Joseph Bédier, que l'épopée use d'un style à formules du fait qu'elle aurait d'abord été, longtemps, un genre populaire où des aèdes de carrefours renouvelaient sans cesse des textes sans réelle consistance, les poèmes conservés d'Homère, de Turolid ou des *guslars* serbes ne présentant que la cristallisation tardive de vieilles chansons traditionnelles instables par nature.

Votre démonstration critique est tenace et forte, même si un esprit très alerte ne cesse de l'animer.

Et voici, avec votre chapitre onzième, cent-vingt pages pour lesquelles vous donneriez, avez-vous dit, tout le reste

du livre, — cent-vingt pages consacrées à la lecture profonde de quatre grandes chansons, *Roland*, *Guillaume*, *Raoul de Cambrai*, *Girart de Roussillon*, offertes pour elles-mêmes, c'est-à-dire en leur qualité essentielle d'œuvres littéraires minutieusement conçues, composées et écrites chacune par un poète qui n'était pas seulement un artiste heureux, mais aussi un artisan attentif et habile. Réhabilitation de quatre écrivains maîtres de leur métier et non pas jongleurs lamentables improvisant aux carrefours. Réhabilitation, en eux, du prestigieux métier de poésie. Réduction à néant de tant de théories fort inutiles.

Je ne sais, Monsieur, si ce long propos assez décousu que j'achève enfin a quelque chance de trouver grâce à vos yeux. Ne tenez compte, s'il vous plaît, que de ses intentions. Pardonnez au pauvre clerc devenu jongleur et qui chante si mal. Et si, du fait de votre générosité, il ne vous a personnellement ni trop déçu, ni parfois offusqué, je me tiendrai quant à moi pour fort bien payé d'une mission d'autant plus légère et plus heureuse qu'elle m'a procuré, en tout cas, le plaisir précieux de vous dire, en public, un peu de l'estime très grande où je vous tiens comme homme, comme humaniste et d'abord comme serviteur des lettres françaises, — et de vous exprimer aussi la vive reconnaissance que nos confrères et moi-même nous vous savons de vouloir bien vous associer dorénavant aux travaux de notre compagnie, où, de tout cœur, nous vous souhaitons la bienvenue.

**Discours de M. Italo SICILIANO**

« Les plus belles vies, disait Montaigne, sont, à mon gré, celles qui se rangent au modèle commun et humain avec ordre, mais sans miracle et sans extravagance ».

Or Jean Pommier n'était certes pas un extravagant, il ne croyait pas aux miracles et, que je sache, il n'en fit pas. En revanche, il nous fit la grâce de se ranger avec une rare modestie à l'ordre commun, en nous léguant les rares dons d'une tête bien faite et bien pleine, la leçon exemplaire d'une vie généreuse, enfin le modèle de l'honnête homme dans le sens le plus noble, ou classique, du mot.

Avant d'aborder l'œuvre du critique et de tracer les étapes de l'attachant itinéraire spirituel de l'homme, il nous faut rappeler en quelques mots la carrière du maître et les diverses activités du clerc engagé au service de la conservation et propagation de la science.

\* \* \*

Né en 1893 à Niort, jeune professeur aux Facultés d'Amsterdam et de Strasbourg, Jean Pommier est appelé en 1935 à la Sorbonne et, à partir de 1946, au Collège de France, où il succède à Paul Valéry à la chaire d'histoire de la création littéraire. Il est élu en 1959 membre de l'Académie des Sciences morales et politiques et, en 1960, membre de cette illustre Académie qui m'a fait le grand honneur de lui succéder.

Cordial, courtois, toujours présent et bien agissant en congrès, sociétés, commissions, Jean Pommier joua un rôle capital à la Société d'Histoire Littéraire de la France, au Centre National de la Recherche scientifique, à l'Association internationale des Études Françaises, à la Société des Études renaniennes, à la Fondation Spoelberch de Lovenjoul.

Le philologue impeccable ne s'enferme donc pas dans sa tour de papier, l'historien, qui se livre à de longs colloques avec les grandes ombres et statues du temps jadis, sait bien que l'heure qui passe est aussi l'heure qui crée, ou, si l'on veut, que l'actuel n'est qu'un tournant et le relais de la marche perpétuelle de l'esprit.

Or Pommier déchiffre chartes et dossiers, interroge calendriers et pendules, mais il finit par se rendre compte que le temps humain nous change, que le cadran même de notre vie n'est rien moins que stable et fermé. Bref, le jour viendra où le cartésien aux idées distinctes et claires, le tainien qui table sur temps et milieu, se persuade qu'un autre monde existe au-delà du connu, à côté du réel. Vint donc l'heure du crépuscule du soir, où, l'arc de la vie s'infléchissant sur le tombeau, le pèlerin fait à rebours le chemin qui le ramène au berceau. Et ce sera *Le Spectacle intérieur*, le plus beau livre de Jean Pommier qui parle à Jean Pommier.

Qu'on m'excuse de m'arrêter sur cet ouvrage limpide et touffu, où la forêt des souvenirs laisse parfois sortir de tendres fantômes, des voix pathétiques.

\* \* \*

Il paraît que, exception faite pour les Académiciens qui portent habit toujours vert, l'Age Mûr est aussi loquace que mal servi par Dame Mémoire. Au surplus, lorsque c'est l'auteur lui-même qui se cherche et se mire dans le mouvant fleuve de son passé, il n'évite pas toujours les innocentes faiblesses du Narcisse, ou du Moi qui se « testonne », comme dirait Montaigne, et s'étale en confessions, journaux intimes, carnets, memoranda et mémoires d'outre-tombe.

Quant à Pommier, il n'en sera rien. Sans doute, son *Spectacle* n'est-il qu'un voyage, long de quelque soixante ans, que le promeneur solitaire fait autour de sa chambre, dont cependant les cent fenêtres lui permettent de porter ses regards et ses instruments de précision (à savoir chronomètre, baromètre, synchroniseur, astrolabe, etc.) non seulement sur son jadis et naguère, mais aussi sur le monde extérieur. Et voici les premières

lignes du panorama qui, en quelque sorte, nous éclairent sur l'esprit subtil de l'homme et sur la méthode du critique.

« L'année 1893 fut sèche et chaude. Peu de nébulosité (41 au lieu de 56) et d'humidité (135 mm de pluie au lieu de 153). Soixante-cinq jours de beau temps consécutifs. La moyenne thermométrique de l'été supérieure de 1° 15 à la normale. Le vin fut d'une abondance et d'une qualité exceptionnelles... ». Et ainsi de suite. Impassibles, la caméra et le tableau synoptique enregistrent tout, les produits agricoles du pays, la confiture des Visitandines de Niort, le prix de la viande et des premiers concerts wagnériens, la querelle Casimir Périer-Clemenceau et la bombe lancée au Palais Bourbon, la visite de l'escadre russe, les naissances et les morts des personnages illustres, la jupe des femmes qui font du cyclisme.

*Sed majora canamus*, et voilà que, du fond de l'allée, s'avancent les vivantes silhouettes du grand-père (corps d'athlète, cœur tendre et tête faible), du petit bourgeois qu'était le père (instruction fort étroite, doux caractère, extrême prudence), enfin et surtout de la mère. Douée d'une remarquable faculté d'observation et d'une imagination anxieuse, qu'elle transmet au fils, c'est la mère qui, camarade et mentor, s'intéresse aux études de l'enfant et du jeune homme. Quelque gifle, des désaccords en matière de goût, de brefs malentendus et d'interminables causeries. « Elle, avoue le critique sévère, répandit son âme dans la mienne ».

Le fils grandit, il est âgé de vingt-six ans, il se croit détaché de la mère, la mère est toujours la même et, lui, il est pour elle toujours l'enfant de jadis. La scène d'une visite à la vieille dame demeure ineffaçable sur le tableau de la mémoire. « Jean, prends ta chaise basse et viens t'asseoir près de moi, comme quand tu étais petit ». Le pathétique déborde : « Elle ne vit pas qu'en obéissant, j'avais les yeux pleins de larmes. Si jamais j'ai goûté à l'essence de la vie, ce fut dans ces minutes-là ».

La mère est morte. Un an après son décès, elle revient dans le rêve de l'homme âgé de 42 ans pour appeler son « petit Jean ». « Elle, dira le savant blanchi sous le harnais, est restée l'ombre tutélaire, à qui je parle parfois ».

Et voilà : confessions sans mythes romantiques et sans complexes freudiens, mais pour comprendre Jean Pommier tout entier on ne saurait ignorer l'enfant qui sommeille dans l'adulte et qui, parfois, se réveille chez le vieillard.

\* \* \*

C'est toujours sur le conseil de la mère que Pommier prit l'habitude de mettre par écrit tout ce qui pouvait l'intéresser. Or il paraît qu'il s'intéresse à bien des choses et qu'il considère comme digne d'être couché sur papier tout ce qu'il voit, qu'il pense et qu'il rêve. On craint le fatras, on admire la brillante mosaïque faite de cent belles couleurs.

Quelqu'un a dit qu'on est ravi lorsque, s'attendant à voir un auteur, on trouve un homme. Chez Pommier, l'homme et l'auteur, le spectateur et l'acteur se lient d'heureuse amitié, qu'entretient l'échange continu de fiches et rêveries, de faits-divers et problèmes.

Quelqu'un a dit que « le temps mange la vie ». Conjuguant au présent le passé, le temps de Pommier est toujours en quête et en marche. Et ce sera le cours du fleuve qui reflète des ciels brouillés et des paysages nouveaux. Hier, on tablait sur le *hic et nunc* de la chronique familière, sur le pour et le contre des passions et des religions, sur le solide métier de l'histoire, demain on nous raconte que « le mystère est partout », que « les nuances infinies du tissu magique enveloppent et transfigurent les réalités de la vie ».

Bref, le sourcier, ou l'apprenti sorcier, ne hante pas impunément les voyants et les visionnaires. Il se persuade, avec Hugo, que « de temps en temps, des heures se détachent de la vie des anges et viennent traverser la vie des hommes ». Il se laisse raconter par Proust « qu'il vaut mieux rêver sa vie que la vivre ». On discute avec Freud et contre le système, mais on cherche le sens du rêve et l'on admet « l'existence d'une autre nature qui nous obsède. Le procès verbal, qui commençait par nous renseigner sur le prix des poireaux, sur la menuaille et les menus faits de Niort, se termine par les majuscules d'un aveu mélancolique : « Allons, le Verbe me tient encore dans ses rets. Mon dernier Amour, sénile et malheureux : les Mots ».



C'est la fin du Jeu, mais l'action continue dans le mystère des coulisses. Pommier nous raconte qu'un jour de l'an 1963 (il était âgé de 70 ans) en descendant du train en gare de Creil, vers midi, il se « sentit soudain transporté dans un autre univers, le vrai, superposé au nôtre ». Il crut que c'était le règne de la liberté. C'était, hélas ! l'obscur avertissement de ce fantasque et tyrannique régisseur de notre vie que nous appelons destinée. Ce soir du 12 février 1973, lorsqu'il sortait de son hôtel, Jean Pommier ne savait pas que l'absurde l'attendait au coin de la rue. Cet événement tragique, le *Spectacle* ne l'enregistra pas, et pour cause.

\* \* \*

L'homme est parti, l'œuvre nous reste. Livres, essais, articles, notes, éditions de textes, comptes-rendus, allocutions, conférences, on ne saurait donner qu'une idée fort sommaire de l'ampleur et de la valeur du legs Pommier. C'est un demi-siècle de recherches, de sondages, de trouvailles, dont la variété comporte la constante — et la limite — d'une méthode historique où la rigueur s'accompagne de l'acuité d'un esprit lucide, parfois implacable.

On a dit que Pommier sait tout. Soit, mais exception faite pour le Moyen Age dont peut-être les ombres et les chimères le rebutent. Il est aussi possible que le faste et la rhétorique de la Renaissance le gênent. De toute façon, c'est un fait que l'arc des intérêts du critique s'étend du Grand Siècle à nos jours, en ignorant toutefois aussi bien les langueurs décadentes que les fureurs surréalistes et l'algèbre structuraliste.

Il est vrai que deux fines études sont consacrées, en 1932, et en 1939, à la *Mystique de Baudelaire* et à la *Mystique de Proust*, mais dans les Préfaces on nous avertit que « le mot *mystique* doit être pris dans un sens légèrement différent de son acception ordinaire », voire qu'il « s'agit moins de religion que d'esthétique ». En réalité, il s'agit d'une exhaustive analyse des *topoi* et de *tropes* de la rhétorique et de la phénoménologie romantique : allégories, donc, et symboles, synesthésies et cathacrésés sensorielles de l'*intus* et de l'*extra* de la nature, langage des choses muettes, éloquence de la voyance. Proust lui-même,

cet admirable chercheur de son inépuisable temps perdu, ne serait qu'un voyant. On peut le croire, dans la mesure où toute création littéraire comporte la part de la voyance. Nous rappelons, en passant, le sort que le reclus volontaire et ses critiques ont fait à l'immortelle fable de la madeleine qui, trempée dans une tisane, aurait renfloué l'atlantide des souvenirs et des mythes.

Or Pommier est, dirions-nous, un tueur de mythes, ou, si l'on veut, un casseur de vitres et légendes. De même que le régisseur de son spectacle intérieur, le critique passionné se promène dans le théâtre littéraire armé de loupe, longue-vue et microscope. En d'autres termes, il fouille les coulisses, découvre le dessous des cartes, sonde les cœurs, pèse le mot, décroche des étoiles, accroche des lanternes aux endroits dangereux. La collection des flashes et des radiographies est imposante. En 1967, dans ses *Dialogues avec le passé*, Pommier dresse une bibliographie de ses recherches et portraits, qui comprend 379 numéros. Et nous n'en sommes pas au bout du rôle.

L'auteur préféré est, on le sait, Renan. Singulières affinités des antipodes, le discours-fleuve commencé en 1920 avec une étude intitulée « Le jeune Renan et la race des commentateurs » se termine en 1972 avec un *Itinéraire spirituel ; du Séminaire à la Prière sur l'Acropole*. Entre temps, c'est une série d'essais sur les premiers Souvenirs d'enfance et de jeunesse, sur l'initiation aux lettres allemandes, sur la biographie intellectuelle, la pensée religieuse, la crise sentimentale de l'envoûtant et protéiforme personnage. Documents inédits, éditions et — ô surprise — un *Dialogue de Renan et de Pascal*.

D'autres grands seigneurs du XIX<sup>e</sup> siècle sont passés au crible d'une critique à l'occasion sévère, en définitive sympathique : voici donc Balzac qui savait voir et écouter, mais qui, peut-être, savait aussi que le vrai de l'art n'est pas le vrai de l'histoire et de la nature ; Sainte-Beuve, cet inquiétant rôdeur de Port-Royal, ce mystique raté, adorateur de Hamon qui se serait « totalement fondu dans Amaury » et vengé en Joseph Delorme ; Musset, enfant gâté d'un siècle vieux, égotiste qui se cache et s'affiche sous les masques des personnages de son théâtre. Et ainsi de suite. On m'excusera, ou, plutôt, on

me saura gré de survoler ces études (que vous connaissez mieux que moi), et de rappeler seulement les solides essais sur Chateaubriand, Diderot, Taine, Cousin et *coeteri*.

Allées et venues, le lucide miroir promené le long des siècles reflète aussi les facultés maîtresses, ou singulières, du critique même. Flaubert, par exemple, est une belle proie. Pommier lui consacre un exhaustif « essai d'onomastique littéraire » (entendez genèse, histoire, variétés et changements des noms et prénoms des personnages de *Madame Bovary*) et un minutieux diagnostic, ou « essai de critique psycho-physiologique », des maladies, des troubles, des sensations et réactions olfactives, auditives, hallucinatoires du grand malade.

En avançant à reculons, nous voilà arrivés au Grand Siècle, aux monstres sacrés, qu'on décore quelque peu. On résout, en passant, le problème du *Discours sur les Passions de l'amour*, qui serait une conversation mondaine à laquelle Pascal aurait pris part, mais on instruit un long procès sur le miracle de la Sainte Épine. La sentence est sévère : humiliation de l'esprit humain, « toute l'affaire se déroule dans une atmosphère de psychose et d'intrigue, à laquelle Pascal n'a pas échappé ».

Et où en sommes-nous avec Racine, le tendre de jadis, le cruel de naguère ? « Il nous glisse entre les doigts », a écrit quelque part Pommier. C'est peut-être pour cette raison que, pendant dix ans, il cherche à fixer les « Aspects » de l'homme et du poète dans un livre de quelque 500 pages : un beau voyage de l'aube au midi, entre rayons et ombres du couchant, sur les deux rives du silence. Au bout de l'allée, c'est la rencontre de Langage et Poésie, les indivisibles parties du fait unique, et sans passé, qu'est la création de l'œuvre d'art. Et c'est là, peut-être, le plus beau livre de Pommier.

\* \* \*

Sage et sévère, la clepsydre m'avertit qu'il est temps de fermer rivières et rigoles. Je lui demande cependant une minute d'arrêt, pour boire ma courte honte. Car, comment oserais-je parler, en présence d'Émilie Noulet, de Mallarmé et de Valéry, et comment garder le silence sur un nouvel et superbe exploit

du champion de la clarté, et du logarithme, qui cherche à expliquer le non-legitur du Logos ? Or c'est sur ses vieux jours (à savoir entre 1958 et 1961) que, attiré par le gouffre du génial rébus d'Anubis et par l'éclat du verbe, notre Ulysside s'embarque pour chercher la clé du chant nocturne des sirènes mallarméennes sur le tombeau de Baudelaire et le rythme de l'hymne solaire de Midi le juste sur le cimetière de Sète.

Il a trouvé chez Sainte-Beuve que « le plus grand poète (...) est celui qui dans ses œuvres a donné le plus à imaginer et à rêver à son lecteur, qui l'a le plus excité à poétiser lui-même ». La clé est bonne. Pommier la tourne et la retourne en tout sens. il rapporte « tout ce qui s'est dit dans cette nouvelle Tour de Babel » (à savoir la foule des fastueux commentaires) pour conclure « que le temps n'est pas encore venu de proposer une traduction de cette poésie ». On s'en doutait ; c'est, en effet, dans l'intraduisible que réside le secret de l'ineffable, ou de la magie mallarméenne.

Mais la clarté de Valéry a elle aussi ses mystères, ses mixtures, ses coulisses : c'est à travers une longue étude des reprises, ratures, variantes, timbres, allitérations, coupe du vers, travail du style, qu'on parvient à la beauté, *ne varietur*, du limpide chant du poète sur l'éternel de la mer et de la mort.

Pommier était un authentique philologue et c'est pourquoi il était aussi un maître d'esthétique.

\* \* \*

Ma tâche est finie. Et voilà qu'au moment de conclure mon piètre exposé, je songe que j'ai commencé par un lieu commun dépourvu de tout sens. J'ai dit que Pommier est parti et que son œuvre nous reste. Mais l'œuvre c'est l'homme. Pommier vit de son œuvre, il est entré ici, il est avec nous, il est venu nous rappeler que la science est le patrimoine inaliénable qui fait notre dignité, qui nous venge de la misère de nos temps.

# Réception de M. Jean Tordeur

Discours de M. Charles BERTIN

Monsieur,

Il y a quelques semaines, quand ce discours n'avait encore d'autre forme que celle de mes songes, qu'aucune ligne n'en était écrite, et qu'assis au seuil de mon jardin où le printemps s'annonçait, je m'interrogeais sur les mille manières possibles de le commencer en m'épuisant à chercher en vain la seule qui fût bonne, j'avais un moment résolu de remettre en question l'usage académique qui me prescrit de vous appeler « Monsieur ».

N'y avait-il pas en effet, me disais-je, quelque hypocrisie à jouer ce jeu-là, alors que nous nous connaissons depuis près d'un tiers de siècle, et que la première lettre que vous m'avez écrite le 10 février 1942, commence par ces mots : « Puis-je vous appeler mon ami ? » Certes, le vouvoiement est encore présent, qui marque la prudence imposée par la politesse, et la forme interrogative qui est une précaution de modestie. Mais, dès ce premier contact, point de « Monsieur » entre nous ! Allons-nous donc commencer aujourd'hui, au moment où vous êtes appelé à succéder à un homme qui fut notre frère et notre compagnon de route à tous deux, et où je ne puis me défendre du sentiment que c'est en son nom que je vous souhaite la bienvenue au seuil de notre compagnie ? Vais-je, à l'heure où j'en ai le moins envie et où mon seul désir est de vous serrer simplement dans mes bras, réinventer entre nous une distance imaginaire ?

Et oui ! C'est ce qu'il me fallait décider, sachant bien que le ton de mon discours serait tout différent selon que j'opte pour la contrainte ou pour l'effusion. Mais le malheur est que je ne décidais rien, que les jours passaient sans profit, et qu'après avoir vu fleurir, puis déflorir, forsythias, magnolias et jonquilles, j'éprouvais, comme le jeune amoureux de Hugo, la pénible impression que les merles commençaient à me siffler. Et je n'avais nullement mes affaires en enviant le Petit-Jean des *Plaideurs*, qui pouvait glisser « mezzo voce » au souffleur : « Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement »...

Qui sait ? Je balancerais peut-être encore si un souvenir, à point nommé, n'était venu à mon aide. Et ce souvenir, c'est qu'en fait, Monsieur, il nous arrive parfois de nous comporter l'un à l'égard de l'autre comme le feraient des inconnus. Je n'ignore pas que c'est dans un « univers parallèle », comme disent les auteurs de science-fiction. Mais c'est un univers que nous aimons tous les deux, en raison des parentés qu'il offre avec l'activité artistique. Cet autre monde, c'est le jeu : le jeu, qui autorise toutes les substitutions, qui prescrit tous les dédoublements, qui accueille tous les « comme si » ; le jeu qui libère l'âme à l'égal de la fête, mais qui a les vertus rigoureuses d'un cérémonial ; le jeu, qui, à la manière de la poésie et de la musique, ne trouve son expression qu'à travers les règles qu'il s'impose. Huizinga et Roger Caillois ont écrit là-dessus des pages essentielles, et Alain Bosquet de Thoran, dans ce beau récit qu'il a intitulé *Le Songe de Constantin* ne craint pas de nous proposer un monde où les Jeux possèdent leur Académie.

C'est ainsi, Monsieur, que j'ai pensé à ces soirées de fête où nous jouons aux charades, et où, vêtus d'oripeaux de rencontre, évoluant avec une assurance évasive devant un public fort réduit, mais — Dieu merci ! — gagné d'avance, palliant par une bonne volonté sans limites les lacunes très criantes de notre formation de comédiens, nous donnons vie pour une heure à des créatures inventées. En ces moments, vous me vouvoyez sans scrupule, et je vous appelle « Monsieur » avec toutes les nuances du détachement et de l'insolence. Il est satisfaisant de penser que, quand nous ne serons plus là ni l'un ni l'autre, ces soirées resteront vivantes. Ce n'est pas à vous que je rappelle-

rai, puisque votre femme et vous-même en êtes les dédicataires, que le poème liminaire des *Ors* de Lucienne Desnoues a confié nos débats et nos jeux à la mémoire éternelle de la poésie :

*Mes amis, mes amours, la salle est si petite  
que nos cœurs suffiraient ensemble à la chauffer...*

Je ne crains pas d'offenser notre compagnie en évoquant ces souvenirs. Ils font partie de votre vie au même titre, sinon sur le même plan, que la profession qui vous occupe et que l'œuvre qui vous a valu nos suffrages. Et le portrait que je vais tenter de vous ne serait pas complet si, faisant mienne l'intention emblématique de certains peintres d'autrefois, je ne dessinais sur la table encombrée de journaux, de coquillages et de livres que je vois près de vous, entre la Bible et Eliot, à côté d'une rose des sables et de la mince effigie d'une danseuse d'Égypte, un masque.

Ainsi donc, Monsieur, si vous le voulez bien, jouons ! Donnons ce travesti nouveau à notre amitié, et soyez, pour le temps d'un discours, le personnage de ma toile...

Où situerai-je le premier trait ? Où placerai-je la première touche de couleur ? « Les gens gagnent à être connus », dit la sagesse populaire. Je crois, avec Jean Paulhan, qu'ils y gagnent surtout en mystère. Car, après trente-deux années d'un compagnonnage presque quotidien, je m'aperçois que tout ce que la vie, l'amitié, et vos livres m'ont révélé de vous n'est que peu de chose au regard de ce que j'ignore. Mais peut-être, ainsi modulé de pans de lumière en zones d'ombre, mon tableau gagnera-t-il en relief et en contrastes ce qu'il aura perdu en précision et en exactitude. Par exemple — et Dieu sait combien ce manque est grave ! — je ne sais pas quel petit garçon vous étiez. Je sais ce que vous m'avez dit : que vous êtes un enfant de la ville et que vous êtes né à Bruxelles, en 1920, d'un père d'ancienne souche brabançonne et d'une mère d'ascendance française et galloise à la fois : ceux qui connaissent le poème dramatique que vous avez écrit trente années plus tard, « Europe qui t'appelles Mémoire » ne manqueront pas d'y voir un signe. J'aurais voulu connaître le visage de vos parents, et la façon

dont ils vous aimaient : cela aussi fera défaut à ma toile. Je sais simplement que votre père était de tradition voltairienne et que votre mère était catholique. Mais ne versons point dans l'imagerie ! Votre éducation ne donna lieu à aucun conflit. Et vous fûtes instruit dans la religion chrétienne, qui vous marqua pour la vie. A neuf ans, vous connaissez votre premier drame : celui de la séparation. Vous êtes un enfant fragile ; un médecin — Marcel Thiry qui, en vertu du droit divin des poètes, accorde à certain facteur des postes une désignation dans les ordres angéliques, pourrait sans doute nous dire s'il s'agit d'un « médecin-ange » — prescrit le grand air, et l'on vous envoie à Saint-André, près de Bruges, pour y terminer votre école primaire et y faire vos humanités. Vos dernières larmes séchées, c'est une existence nouvelle qui s'ouvre à vous : elle va vous révéler à la fois les sévérités discrètes de la discipline monastique et toutes les senteurs de la nature en liberté.

J'ai vu Saint-André. Hors le passage de l'autoroute presque voisine et le fait qu'on y parle aujourd'hui le flamand, j'imagine que rien n'y a beaucoup changé depuis votre séjour. S'il existe des lieux où le temps n'est qu'un épiphénomène, ce sont bien ces îles flottant sur la mer des siècles que demeurent les abbayes. Celle-ci s'abrite dans une contrée de résineux, de sable et de petits étangs, que vient scander ça et là l'ordonnance paisible des pâturages et des labours. L'œil peut s'y promener à l'aise sans se poser sur autre chose qu'une ferme ou un clocher. Un des personnages de votre *Europe*, évoquant la patrie perdue, dira : « Chez moi, le pays est vert. Vert et brun. Des bois, des champs »... C'est un peu cela, avec une touche de jaune en plus, pour le sable.

Je ne vous ai pas connu là-bas. Mais vous m'avez dit que vous y aviez été heureux, et je vous crois. Je devine fort bien cette ivresse de l'enfant des villes inventant Robinson en dehors des livres, cette exaltation de prisonnier libéré qui épelle la nature comme un abécédaire et découvre que les mots « myrtille » et « fraise » ont dans les sous-bois d'ineffables sœurs savoureuses. Jamais, vous n'oublierez la douceur de ces vertiges : toute votre œuvre en est parfumée.



Écoutons ce quatrain du *Vif*, dont les trente-deux syllabes recèlent tout l'univers de la nostalgie :

*Béton qui me serrez de près*  
*Goudron vêtement de la terre*  
*N'entendez-vous jamais la terre*  
*Parler de l'herbe qu'elle aimait ?*

Mais le bonheur que vous connaissez à Saint-André, dans cette abbaye bénédictine largement ouverte sur le monde, est aussi d'une autre nature : vous y faites l'apprentissage de la rigueur. La part du bon sauvage en vous est satisfaite. Reste la part de Dieu. Sous ces arceaux et ces voûtes, derrière ces murailles de brique, Il règne seul, et c'est Lui qui rythme vos travaux et vos jours, de la messe de l'aube aux complies du soir. Dans ces couloirs qui fleurent la chaux et l'ombre tiède, vous croisez les moines qui se rendent aux offices, et, à contempler ces visages abolis sous le capuce, il vous arrive d'éprouver quelque tentation fugitive pour un ordre de vie qui ne se fonde pas sur les bonheurs de ce monde.

Mais dans cette âme encore tout ouverte qui est la vôtre, d'autres appels, déjà, s'insinuent. Je ne sais si, dès ce moment, vous avez décidé, selon la parole de votre cher Eliot, « d'apprendre à vous servir des mots ». Mais vous apprenez à rêver, et, d'instinct, comme ces oiseaux dont quelque subtile présence dans la brise oriente la mémoire ancestrale, vous plongez à tire d'aile dans l'imaginaire à la conquête du printemps. Pour cette ivresse-là aussi, Saint-André était alors un endroit privilégié ! Claudel, Maritain et Ghéon y passèrent. A cet âge, ce ne sont encore pour vous que de beaux noms. Mais vous n'avez pas oublié ce jour particulièrement faste où, dans l'étude des grands, Jacques Copeau, récemment converti et qui faisait retraite à l'abbaye, lut aux élèves du Collège *Le Bourgeois Gentilhomme*. Dernière coïncidence, et qui n'est pas la moins piquante : c'est en 1928, quelques mois avant votre arrivée à Loppem, que notre collègue Mgr Moeller, qui avait seize ans, vint faire à Saint-André une retraite qui décida peut-être de sa vie. En le recevant ici même dans notre compagnie, Suzanne Lilar nous a joliment raconté comment un soir, penché à la fenêtre de sa cellule et

laissant son regard errer sur le jardin des moines, il avait éprouvé une grande félicité à contempler un arbuste éclairé par les lumières de l'étage inférieur. « Et quel arbuste, Monseigneur !, poursuivait Suzanne Lilar. Un laurier ! L'arbre d'Apollon ! » Je ne puis croire, Monsieur, qu'un jour vos yeux ne se soient pas posés sur le même laurier et vous me permettez bien d'imaginer, même si ce n'est pas très « catholique », qu'entre l'enfant que vous étiez et le dieu de la poésie, il s'est produit à cet instant, dans le jardin des moines, une bienfaisante opération d'alchimie médiatrice.

Si je me suis penché un peu longuement sur ces années d'apprentissage, c'est qu'elles eurent sur tout votre avenir une influence décisive. C'est aussi parce qu'elles marquent un de ces moments de bonheur presque parfait où le temps s'arrête et où le destin semble en suspens. Mais les Puissances ont décidé que vous ne termineriez pas vos humanités à Saint-André. Votre père meurt quand vous n'avez pas quinze ans. Et c'est à Saint-Pierre, à Uccle, que vous ferez votre seconde et votre rhétorique. Vous voici chargé de responsabilités familiales et sommé par la nécessité de choisir un état. N'ayant guère le droit, ni le temps, de vous montrer difficile, séduit peut-être aussi par l'épithète terminale du nom de cet organisme, vous entrez à l'Institut national du Crédit agricole, où vous avez l'occasion d'apprendre — c'est votre première leçon pratique de style ! — qu'il ne faut jamais faire confiance aux adjectifs, et, subsidiairement, celle de constater que vous n'êtes pas fait pour la vie de fonctionnaire. Vous le resterez pourtant jusqu'à la fin de la guerre, passant simplement des services du Crédit agricole à ceux du Ravitaillement. Hélas ! Votre traitement y demeure aussi modeste que les rations alimentaires dont vous assurez la distribution.

Mais, en cette année 1941, votre vie va prendre un tour nouveau : vous rencontrez la jeune fille que vous allez épouser, et vous publiez vos premiers textes, à compte d'auteur, dans une collection fondée par Stanislas Dotremont. Vous intitulez ce petit volume *Éveil*, — ce qui est tout à l'honneur de votre modestie, mais ce n'est pas la modestie qui fait les bons titres. Et Maurice Carême, toujours généreux à l'égard des jeunes

poètes, vous écrit une préface aimable, attentive, paternelle. Si paternelle que son grand cœur va jusqu'à laisser entendre que vous avez déjà dépassé le stade des promesses. Je ne vous ferai sûrement pas de peine en vous disant que c'était là une vue optimiste des choses. Ce qu'il y a de plus curieux et de plus original dans ces premiers poèmes, c'est qu'ils sont heureux. A vingt ans, vous chantez le bonheur de la vie. Quelle belle imprudence ! Comme il se doit, votre livre passe tout à fait inaperçu. Je veux dire « du public ». Mais, on le sait, le public des lecteurs est ce qui compte le moins en poésie, puisqu'il n'existe pas. Ainsi, comme vous ne vendez pas votre livre, vous l'offrez aux poètes, — ce qui, tout compte fait, est sa destination naturelle. Vous l'envoyez à Norge, qui deviendra votre ami. Vous l'envoyez à Jean Mogin, dont Carême vous avait donné le nom. Et Mogin, que je venais de rencontrer, m'en parle.

Il faut bien que je m'arrête un instant ici, car c'est à ce moment, à la fin de l'année 1941, qu'a commencé de se tisser ce réseau fraternel, qui ne s'est jamais dénoué depuis, et qui groupa, autour de Roger Bodart — j'aimerais dire « sous son aile » — les très jeunes écrivains que nous étions alors. L'auteur de *La Tapisserie de Pénélope* avait dix ans de plus que nous, il avait déjà publié plusieurs recueils que nous admirions, il faisait à nos yeux figure de maître, et nous allions vers lui comme des papillons attirés par une lampe. En quelques semaines, un jeu complexe de rencontres et de découvertes noua les premiers liens. Le reste est le secret des dieux. Ce n'est pas moi qui vous apprendrai qu'il faut la patience infinie des formations coralliennes pour que s'élabore, dans le repli des cœurs, ce grand mystère joyeux qu'est une amitié virile. L'admiration et l'estime, certes, président à l'élection, mais elles ne suffisent pas à fonder ce composé proprement miraculeux, qui se soigne comme une plante, mûrit comme un vin, et s'harmonise comme une musique. Il est plus difficile d'en parler que de l'amour : je ne le tenterai pas.

Mais aucun d'entre nous n'a oublié ces soirs où, dans la candeur altière de nos vingt ans, Jean Mogin, vous et moi, réunis chaque semaine chez Roger et Marie-Thérèse Bodart, dans le petit salon de l'avenue Beau-Séjour, mettions en commun nos mythologies.

Serge Young, un peu plus tard, vint se joindre à notre groupe. Et parfois, André Allard l'Olivier. Ce furent de belles heures brûlantes. Elles ont pesé lourd dans notre vie. Nous nous lisions nos poèmes et ceux des autres, nous échangeions nos révélations, nous évoquions de grandes ombres. L'horreur indicible de la guerre venait mourir au bord de ce cercle doré.

C'est à cette époque que vous écrivez *Prière de l'Attente*, qui vous vaudra, au lendemain de la Libération, le Prix des Poètes catholiques. Que ces poèmes marquent sur les balbutiements de votre premier recueil de considérables progrès, c'est l'évidence. Mais, en profondeur, ce livre de la découverte de l'amour, ce chant de louange à Dieu, participe des mêmes certitudes et est nourri des mêmes affirmations. Vous n'hésitez pas à y écrire avec tranquillité : *Le jour vient et finit. Je demeure le même*. Il vous faudra quelques années encore pour apprendre l'usage du point d'interrogation.

Sur le plan formel aussi, *Prière de l'Attente* est encore loin d'égaliser les réussites que vous connaîtrez dans l'avenir, et les longues périodes lyriques dont il est composé, sont d'une somptuosité qui n'évite pas toujours les périls de la monotonie. Mais, ici et là, quelque image éclatante, quelque vers éblouissant, laissent entrevoir le poète que vous alliez devenir. Des coups d'archet comme celui-ci :

*Et l'oiseau le plus frêle est soudain immortel  
D'avoir pesé le vent sur toute une rivière...*

ou comme :

*Telle je te connus que l'on connaît un fruit  
Après l'avoir baigné au fond de son haleine...*

nous donnaient le droit d'attendre beaucoup de vous.

Et, bientôt, avec une soudaineté qui évoque l'éclatement du printemps, la métamorphose est accomplie. Vous publiez en 1949 *La Corde*, et un oratorio, *Lazare* ; puis, plus tard, *Le Vif*. Ces recueils, que j'aimerais réunir dans la même analyse, marquent votre accession à l'âge adulte en poésie. Brusquement, votre vers se durcit, s'affirme. L'alexandrin torrentiel cède la

place au mètre court, l'ode sans frontières au poème bref. Votre phrase se fait maigre, ascétique. Les images rares, presque dépourvues d'adjectifs, articulées sur l'aride, sur l'acide, sur le sec et sur le net, brillent d'un étrange feu intérieur. Mais le plus curieux est la transformation que subissent vos poèmes dans leur inspiration et leurs sujets. L'assurance qui donnait à *Prière de l'Attente* son caractère péremptoire, les certitudes qui vous gouvernaient et semblaient vous rendre invulnérable aux questions qui divisent la plupart des hommes, se sont évanouies. Ainsi, l'homme et l'artiste en vous semblent suivre des chemins inverses. Ce que le premier perd en sécurité, le second le gagne en hardiesse. Ce qui appauvrit l'être humain dans son bonheur et dans sa foi enrichit le poète de qualités compensatoires. Ce qui désunit l'un affirme l'autre. Comme la Cléopâtre de Shakespeare qui faisait de ses défaillances une beauté, l'auteur de *La Corde* et du *Vif* fonde désormais les conquêtes de sa poésie sur les discordes de sa propre vie.

Écoutons les quatre premiers vers révélateurs de « Miroir » :

*Dites, face dans ma face,  
Complice que, seul, je vois,  
Qui de nous deux l'autre efface ?  
Qui suis-je ? Qui est-ce, toi ?*

Que s'était-il passé en vous ? Qui le dira ? Pour le savoir, il ne suffit point d'évoquer ce que Hans Carossa appelait « les secrets de la maturité ». Ce serait substituer une question à une autre : qu'est-ce donc que la maturité ? La vôtre s'est lentement construite sur les traverses de votre existence, sur les difficultés d'argent, sur la découverte progressive que vous faites de l'irremplaçable singularité des êtres et du caractère inaccessible du bonheur. Elle s'est faite aussi à travers votre métier. Dès la fin de la guerre, vous rompez avec les douteuses quiétudes de l'administration, et, grâce à notre ami Adrien Jans, vous entrez dans le journalisme que vous ne quitterez plus. Mais vous y entrez par la porte étroite, et, durant des années, vous vivez à la dure école de l'insécurité, cahoté d'un quotidien à l'autre, naviguant sur la mer de tous les possibles, empruntant chaque

fois qu'il le fallait des esquifs de rencontre. Une ou deux fois, votre navire sombre, et vous voilà forcé de regagner la rive à la nage. Vous abordez nu, ruisselant, déconfit, mais non découragé, et prêt à rembarquer sur l'heure. Cela aussi vous forme. Durement. Et quand vous mettez enfin pied à terre, pour de bon, en 1956, dans ce havre tant convoité de notre presse, qui s'appelle *Le Soir*, vous êtes prêt aux tâches qui vous attendent. Et vous avez vieilli.

Mais il est une autre rencontre que vous faites au cours de ces années, et qui est capitale : c'est celle de T. S. Eliot, qui a sur votre évolution une influence déterminante. Vous lui consacrez d'ailleurs le seul essai que vous ayez écrit. A ce tournant de votre vie, le contrepoint obsédant et subtil que son art entretient entre la réalité temporelle la plus immédiate et une hautaine quête métaphysique vient apporter aux questions que vous vous posez sur votre avenir de poète la stimulante réponse des œuvres réussies.

Peut-être votre oratorio *Lazare*, qui date de cette époque, doit-il à *Meurtre dans la Cathédrale*, sinon l'idée même de son sujet, qui est tout différent, du moins la technique de sa composition, faite de chœurs et de chants alternés. Dans la suite de vos livres, *Lazare* est en quelque sorte une étape de transition. Bien sûr, Dieu y est toujours présent, mais Il l'est un peu à la manière de nos monarques constitutionnels : Il règne encore, mais ne gouverne plus. Et Sa voix, dans votre poème, me semble moins persuasive que celle des suaves et terribles tentations de la terre.

Infiniment plus claire est la signification qui se dégage de cet autre oratorio, dont j'ai déjà évoqué le titre : *Europe qui t'appelles Mémoire*. L'œuvre, qui est très belle et qui vous vaudra le salut d'André Malraux, précise encore les traits du visage nouveau que nous avons vu sortir de l'ombre au fil des pages de *La Corde* et du *Vif*. Et ce visage, le vôtre, celui que vous interrogez dans le miroir du poème dont j'ai cité une strophe tout à l'heure, est celui d'un être qui a pris inscription dans son époque, et qui assume désormais avec tous ses risques, sa condition d'être humain solidaire des fatigues et de l'espérance d'autrui. L'aventure que vous nous racontez, celle de ce bateau

d'émigrants partis à la recherche d'une nouvelle terre, mais qui rêvent doucement le soir aux champs qu'ils ont quittés, et qui, à peine en mer, commencent déjà à revenir, c'est avant tout la vôtre. En découvrant l'homme dans l'espace, c'est-à-dire « le Social », et l'homme dans le temps, c'est-à-dire « l'Histoire », vous élargissez le domaine de votre poésie aux dimensions de l'ensemble du réel. Votre mutation est ainsi totalement accomplie. Vous êtes prêt à écrire votre plus beau livre : *Conservateur des Charges*.

Mais, sur le plan professionnel aussi, ces années vont être fécondes.

La communication que vous prononcez à la Biennale de Knocke en 1965 et qui traite avec vigueur et subtilité des rapports entre « le poète et le réel » montre que vous êtes parfaitement conscient des étapes que votre esprit a parcourues depuis *Prière de l'Attente*. Vous n'y êtes pas toujours tendre pour le métier que vous faites : « Je vis depuis vingt ans, dites-vous, dans une profession, le journalisme, qui donne toutes les apparences de se fonder sur le réel (...) Or, s'il est une certitude dont l'exercice de l'information m'a persuadé, c'est celle de l'éloignement où elle nous place vis-à-vis de la réalité ». On devine que vous n'êtes pas loin d'approuver la sévérité désabusée de la phrase de Péguy : « Homère est nouveau ce matin, et rien n'est peut-être aussi vieux que le journal d'aujourd'hui ». Pourtant, votre métier, je sais que vous l'aimez. Vous lui donnez le plus clair de votre temps et une grande part de vos pensées. Et, en quelques années, vous vous y êtes fait un nom et une place.

Le jeune débutant timide que vous étiez en 1945 est devenu le chef des informations culturelles, littéraires et religieuses du *Soir*. C'est le retentissement provoqué par l'article que vous publiez le 21 avril 1966 dans ce journal qui suscite la création de l'association « le Quartier des Arts », qui a tant fait depuis pour la sauvegarde du cœur de notre capitale. Vous êtes d'ailleurs devenu membre du Comité exécutif de cette association. Vous êtes membre de la Commission royale des Monuments et des Sites. Vous êtes adjoint au Secrétaire général de l'Union des Capitales de la Communauté européenne. Vous

avez dirigé de 1959 à 1972 cette excellente revue qui s'appelait *Présence de Bruxelles*, et qui fut, durant toutes ces années, en Belgique et à l'étranger, la gracieuse et l'intelligente ambassadrice de la ville que nous aimons. Et, enfin, vous avez créé en 1963, et dirigé jusqu'à une époque récente, cet *Agenda de Bruxelles* hebdomadaire, dont vous êtes parvenu à faire, palliant ainsi les carences officielles, un guide permanent d'informations touristiques et culturelles qui est devenu indispensable à tous.

Ainsi, Monsieur, dans l'exercice de votre métier, vous vous êtes fait également le conservateur de nos charges : « charges » dans le sens de « fardeau », mais aussi dans celui de « fonctions ». Et qui ne comprend que le mot « conservateur », qui sonne désagréablement à la plupart des oreilles, souligne, dans l'acception où l'entend le titre de votre livre, votre vocation de maintenir et de préserver notre héritage ? En réalité, ce que nous propose ce titre, c'est une définition du poète : sauver les « charges » de l'homme, c'est-à-dire tout simplement son âme, être à la fois gardien et mémoire, n'est-ce pas la tâche de celui qui conjure par le chant, comme le sorcier de la tribu, toutes les puissances du mal, toutes les malices du démon ? Et jamais, autant qu'aujourd'hui, le démon n'a été plein de ressources. L'ingéniosité machinale qui préside à l'organisation de la fourmière contemporaine, le réseau sans cesse plus subtil des tentations et des automatismes, la conspiration sans visage qui vise à allier l'homme à ce qui le détruit, tous vos poèmes y font référence. Mais ce qu'ils disent aussi avec une force singulière, c'est qu'une grâce existe qui balance en nous le poids de la laideur, une grâce infime, infirme, silencieuse, mais tenace, obstinée, inlassable : cette grâce, c'est l'espérance de ce que vous appelez « un seuil au-delà de nous seuls », c'est la conviction que l'espèce humaine est infiniment précieuse, c'est la certitude vivifiante qu'il est possible de situer avec dignité l'aventure contemporaine dans le flux de l'Histoire, et de célébrer les noces du monde moderne et du sacré, du métaphysique et du quotidien, de l'action et de la contemplation, de l'« être » et du « faire ». La nouveauté fondamentale — quel chemin parcouru depuis *Prière de l'Attente* ! — est que vous ne mêlez plus Dieu à cette recherche. Dans tout votre livre — je l'ai vérifié —, Son nom n'est prononcé



qu'une seule fois. Encore est-ce de façon très incidente, à propos de Bach en Brandebourg. Tout se passe comme si, renonçant à émouvoir l'inaccessible, vous aviez choisi de borner votre ambition à une manière de thérapeutique de la transcendance, en passant un contrat de survie avec ces intermédiaires que l'homme a choisis de tout temps pour épouser l'éternel, et en dressant la carte de ces quelques relais salvateurs dans le désert du siècle que vous appelez « des points d'eau pour les simples d'esprit » : l'art, l'amour humain, la beauté du monde, le merveilleux loisir redécouvert, la mémoire qui est chemin, l'Histoire qui est présence.

Je ne crois pas, Monsieur, vous avoir jusqu'à présent couvert d'éloges excessifs : je n'en suis que plus à l'aise pour vous dire qu'à mes yeux, *Conservateur des Charges* contient un certain nombre de vers qui sont parmi les plus beaux et les plus forts de notre poésie. Des poèmes comme « L'Été », comme « La Brîre », comme « Toutes les portes s'ouvriront » l'attestent avec une évidence irrécusable. On a rarement chanté avec autant de virilité et de justesse la nostalgie et l'espérance.

Pour le plaisir de ceux qui m'écoutent et qui vous connaissent moins bien que moi, et pour ma propre joie, j'aurais voulu lire un de ces poèmes. Je n'en ai plus le temps. Permettez-moi cependant une ou deux citations brèves, quelques vers piqués presque au hasard, et qui m'enchantent.

Évoquant les lundis de travail qui suivent les vacances d'été, vous dites :

*Toutes les vagues de la mer pleurent Ulysse  
Assis dans son fauteuil de cuir vert et d'acier...*

Comment peindre avec plus de vigueur les drogués du cinéma :

*De midi à minuit, seul à seul  
ou deux à deux, soumis aux délices de l'œil,  
aux dérives de la Circé panoramique,  
ils entrent tristement dans la salle à frémir... ?*

Et qui n'admira l'extraordinaire pureté de ce dessin, fait de quelques traits, dans lequel vous représentez une femme de notre temps qui se prépare pour la nuit :

*Elle a fermé les portes et les chambres  
le chauffe-bain l'armoire et le journal  
le cartable enfantin la lampe principale*

*dit que ce mois d'avril est plus froid que novembre*

*dénoué ses cheveux qu'elle porte plus longs  
que les femmes à la mode des magazines  
défardé son visage et combattu ce long  
combat d'avant la nuit vers ses traits d'origine ?*

Je pourrais multiplier ces citations. Celles-ci suffisent cependant à nous montrer que la beauté de vos poèmes ne réside pas seulement dans de singuliers bonheurs d'écriture. Leur dignité est de faire de la poésie le mot de passe des hommes décidés à survivre, ce mot de passe grâce auquel, même sous le masque, les initiés s'identifient et se saluent comme des frères.

Voilà, Monsieur, ce que j'avais à vous dire. Ai-je atteint l'essentiel de vous-même ? Je ne le sais. J'ai un peu l'impression, après m'être promené ainsi au long de votre vie, d'avoir pratiqué à votre détriment une opération analogue à celle de ces photographes de foire qui transformaient naguère leurs clients en bébés tout nus, en baigneurs à maillot rayé, en pioupious ou en Lohengrins chevauchant un cygne, grâce à un simple trou à visage percé dans un décor de carton peint. La vérité est qu'il y a toujours quelque duperie dans le raccourci d'un tel discours, et qu'il est périlleux d'improviser, en une demi-heure, sur le clavier des métamorphoses subies par un être que la vie a mis cinquante années à changer en lui-même.

Ai-je dit, par exemple, que, parmi toutes les raisons que vos amis ont de vous aimer, figure cet inaltérable don d'enfance, qui, malgré toutes les épreuves de votre existence, vous a laissé intact et neuf devant le rêve ? J'ai connu une époque, où, poursuivant cette quête improbable, que nous avons tous tentée, d'un métier qui vous permît de vivre et d'un loisir qui vous permît d'écrire, vous aviez décidé de vous faire gardien de château. Quel château ? Aucune importance, pourvu qu'il fût historique, joliment situé (« des prés, des bois, des champs »),

et muni d'une salle de bains. A d'autres moments, vous avez voulu devenir éleveur au Canada, métayer en Provence, colon au Congo. Tout cela « à mi-temps », naturellement, comme un jeune homme que je connais. Vous ne plaisantiez pas. Je me souviens qu'à plusieurs reprises, nous avons dû nous accrocher à vos basques.

Ce qu'il y a de merveilleux en vous, c'est cette volonté inlassable de vérifier en toutes circonstances, s'il est vrai, comme l'affirment les grandes personnes, que le bonheur est réellement impossible. C'est ce mélange d'espérance obstinée et de perplexité fondamentale qui vous crucifie au seuil des décisions que la plupart des hommes prennent le cœur léger. Il n'est pas de choix, pour vous, qui ne soit le meurtrier d'une espérance, et vous n'admettez jamais de ne pas laisser toutes ses chances au miracle. A la manière de notre cher Giono, qui nous raconte dans un des récits du *Déserteur* qu'il n'a cessé durant toute sa vie d'« acheter » en songe les parcs, les palais, et même les églises, qui convenaient à son humeur, vous n'avez cessé vous-même d'affronter, le cœur ouvert, les bras tendus, les plus séduisantes chimères de l'inaccessible. Un moment, vous avez même « acheté » Dieu. Je vous avoue que je ne sais pas trop où vous en êtes avec Lui aujourd'hui. Vous me répondrez peut-être que vous ne le savez pas davantage. C'est tout le problème des hommes.

Maintenant, Monsieur, je vous quitte pour retourner à mon jardin. Je ne veux pas manquer cette heure où la tiède flambée du soir consume les dernières abeilles et arrache aux oiseaux leurs cris les plus tendres. Je veux le voir se peindre d'or et de perle avant d'appivoiser la nuit. Il me dira bien, puisqu'il vous connaît, si le petit portrait que j'ai esquissé de vous n'est pas trop infidèle...

**Discours de M. Jean TORDEUR**

Mes chers Confrères,

Je ne sais quel est l'honneur le plus haut que vous m'avez fait : m'appeler parmi vous ou m'instituer ici le témoin — et comme le garant — de l'amitié. Car, outre celle que vous me témoignez par votre choix, je sais qu'il en est une autre, moins exprimée mais non moins sûre, par laquelle vous avez voulu que ce soit un de ses amis intimes qui succède à Roger Bodart.

De la sorte, c'est donc bien un double privilège que je tiens de vous. Le premier m'attribue un mérite que je doute d'avoir. Le second m'invite à pénétrer dans l'intimité d'un souvenir aussi précieux que bouleversant. Je ne saurais assez vous remercier de l'un et de l'autre.

Monsieur,

Je vous l'avoue, je me résignerai plus volontiers que vous à vous appeler ainsi. Tout d'abord parce que, comme vous l'avez rappelé, l'occasion ne s'en est jamais présentée entre nous depuis 32 ans, qu'elle ne reviendra plus et que, de toute chose, il faut savourer la rareté.

Mais surtout parce que cette manière de dire établit opportunément entre nous — pour cet instant seulement — cette distance de convenance qui s'impose lorsque l'on a à dire publiquement ce qui approche de la confiance à quelqu'un qui vous touche de près.

Comment en effet, Monsieur, n'ouvrirais-je point par vous cet itinéraire de la mémoire ? Par vous qui venez une fois encore d'accorder tant d'attention — et si convaincue, et si

auxiliairice — au modeste domaine qui est le mien ? Si un lecteur, demain, trouvait dans le travail que j'ai pu accomplir une part des attraits que lui prête votre générosité, je me tiendrais pour heureux.

Mais, au-delà, n'est-ce pas auprès de Roger Bodart que je viens retrouver le plus lointain souvenir que j'ai de vous ? Vous habitiez Mons en cette année 42, moi le Brabant, c'est-à-dire, pour l'un et pour l'autre, le bout du monde. Pendant plusieurs semaines, des lettres de Bodart et de Jean Mogin m'annoncèrent une rencontre avec vous. Les circonstances devaient la retarder. Mais nous anticipâmes sur elle par une correspondance suivie : si bien que, quand nous nous vîmes enfin, nous n'eûmes plus qu'à nous reconnaître.

Ainsi, Monsieur, vous êtes, avec un seul encore de nos amis d'alors, au centre de ce riche réseau d'affection, plus précieux à mesure que nous voyons le temps en défaire les fils. Si j'ose l'évoquer ici, ce n'est pas par souci indiscret de livrer ce qui ne peut l'être. C'est, plus simplement, pour m'inscrire dans cette fragile continuité et pour en témoigner. Il vient un jour en effet où, évoquant les quelques êtres dont nous avons eu la grâce de partager le cœur, nous comprenons le don qui nous a été fait et qu'il participe pour toujours au plus intime et au meilleur de notre passage sur cette terre.

Mes chers Confrères,

Au mois de mars 1953, la revue *Marginales* consacrait un numéro d'hommage à Roger Bodart. Il n'avait alors que 43 ans. L'œuvre qu'il avait publiée jusque-là avait assuré sa renommée ; des prix littéraires, une élection qui, dès l'année précédente, avait fait de lui le plus jeune membre de notre Compagnie où il fut reçu par son ami Charles Plisnier, étaient venus souligner un talent salué dès ces *Mains tendues* qui marquèrent, à 20 ans, son entrée en poésie.

Son inlassable activité de conférencier, de préfacier, de découvreur, ses multiples initiatives d'animateur, ses responsabi-

lités dans le secteur des Lettres avaient fait de lui à la fois un personnage public, sinon officiel, et une silhouette en vue, sinon enviée, de notre vie intellectuelle.

Lecteur infatigable, merveilleusement cultivé, se faisant tout à tous avec une aisance déconcertante, brillant de l'intelligence la plus vive, n'évitant pas le paradoxe, orateur à la voix tout ensemble fragile et solide, séduisant, souriant, accueillant, « important », cet « homme couvert d'auteurs » — selon l'expression de son cher Charles Du Bos — était, dans toute la force du terme, un homme heureux, un homme comblé à qui tout ce qu'il avait entrepris semblait avoir réussi : la vie s'était accordée à lui avec autant d'éclat qu'il paraissait s'être voué à elle.

Et cependant, une sorte de mystère l'enveloppe dès alors, que les commentaires les plus lucides ne percent pas à jour. On dirait que quelque chose d'inquiet, d'intense, peut-être de dramatique — qui affleure surtout dans sa poésie — ne se fait pas entièrement entendre au degré de violence, d'urgence où le vit le poète.

Serait-ce que cet homme, parvenu au bord de la maturité, doué de tant de grâces, s'avance vers nous plus masqué que nous ne le pensons ? Ou si c'était que ses contemporains, y compris ses amis, hésitent à le suivre là où il les convie, devinant que la littérature est ici moins en cause que le sang et que l'âme ? Lui-même, au reste, ne favorise-t-il pas cette réserve ? Combien de fois, quant à moi, n'ai-je pas éprouvé la pudeur qui le faisait s'arrêter dans la voie d'une interrogation qu'il avait lui-même ouverte ?

Mes chers Confrères,

Si j'ai dès l'abord évoqué cette part d'inconnu qui demeure attachée à Roger Bodart, c'est parce que je crois qu'elle fait partie, au plus profond, de son personnage et de son aventure humaine. C'est surtout parce que je crois que celle-ci est une aventure spirituelle avant même d'être une aventure littéraire. De cette aventure-là — dont il nous est permis de croire qu'elle

fut notamment d'ordre religieux — nous n'avons pas la clef car, s'il s'est beaucoup livré dans ses poèmes, de façon à la fois concertante et contradictoire, il ne s'y est que très rarement délivré.

Au contraire, les douze premières années de sa vie me paraissent projeter sur ce secret des lumières aussi précieuses que contrastées.

Ce sont d'abord les sept années qu'il vit, entre 1910 et 1917, à Falmignoul, dans ce lieu profond d'entre Meuse et Lesse qui, à cette époque, n'a guère varié de forme et d'âme depuis deux siècles. Pays de chasseurs, de forestiers, de contrebandiers aussi : la frontière française est proche. Accordé aux seuls rythmes des saisons. A lui seul, un ordre. A la fois, dira Roger Bodart dans une interview, à la fois sauvage parce qu'il est marqué par la préhistoire et très civilisé, très français, avec, ajoute-t-il, « un côté Versailles dans le rustique ». Et d'y reconnaître déjà les deux pentes de son caractère : l'aventure et la raison.

Dans ce pays de roches et d'abrupts, l'enfant accompagne son père, l'instituteur du village, dans ses explorations de grottes et de gouffres. Il suit avec lui l'ancien cours de la Prée, ce preste ruisseau qui, à 100 mètres de la maison natale, disparaît sous terre où il parcourt une lieue avant de resurgir à l'air libre. C'est ce qu'on appelle là-bas, d'un mot admirable, « un chantoir ». De ces expéditions, dit-il encore, « nous rapportions des ossements d'animaux préhistoriques. Le premier personnage qui m'ait vraiment hanté, c'est l'homme d'avant l'histoire ». Retenons bien cet aveu.

Or, tout cela qui est impérissable, l'enfant le quitte à sept ans pour son contraire absolu. Le père de Roger Bodart est nommé à Bruxelles, à la direction de l'orphelinat situé face à l'Hospice Pacheco, tout contre l'église du Béguinage.

Aux forêts de l'Ardenne succède désormais la forêt de pierre, à la solitude peuplée de voix naturelles la foule, solitaire dans son mutisme ; aux puissances originelles et renaissantes la résignation amère des vieillards, la violence cachée ou initiatique des orphelins. L'un d'eux, devant ce « tour » où les filles-mères déposaient parfois l'enfant qu'elles ne pouvaient garder, lui

dit que, lui aussi, « n'a pas de père »... Le trait pénétre profond en lui : il apparaîtra, 46 ans plus tard, dans la prose merveilleusement fluide du *Tour*... Ainsi, l'enfant du « Grand Tout » serait aussi « le Fils de Personne » ?

Pour moi, c'est donc dès le seuil de l'adolescence que je vois s'affirmer en Roger Bodart des pulsions puissamment contradictoires. Oh certes ! il ignore à cet âge-là que son âme divisée mettra une vie à rechercher le secret alchimique de l'unité perdue. Mais tout l'y conduit et, particulièrement, ce mouvement qui est en lui dès l'âge de 15 ans et qui le conduit à découvrir et à communiquer les fruits de ses découvertes. Tel je le devine, élève de l'Athénée de Schaerbeek faisant déjà des conférences sur des poètes mal connus du moment : Odilon-Jean Périer, René Verboom, entraînant ses amis dans de longues promenades où son jeune savoir s'exerce au don du verbe et de la communication.

Et tel aussi lorsque, à peine entré à l'université, il y rencontre celle qui deviendra sa femme. Un amour ébloui et fervent — l'amour de sa vie — vient embraser mais aussi ordonner en le soutenant ce jeune lyrisme enté sur la contradiction.

Au Solbosch, vers 1928, l'Université libre de Bruxelles fait peau neuve. Le palais palladien de la rue des Sols vient d'être abandonné. Quelques-uns de ses vestiges, longtemps conservés, iront, vers les années 60, enrichir les substructures concassées d'une autoroute ! En ces années 30, les esprits y sont jeunes aussi, animés d'une générosité intellectuelle parfois bien séduisante. Par exemple, lorsqu'elle conduit quatre étudiants — parmi lesquels notre poète — à obtenir d'un éminent professeur de philosophie du droit, qui vient alors de prendre sa retraite, de les recevoir chez lui pour leur dispenser à titre privé un enseignement dont ils n'ont pas voulu être privés ! « Nous nous affrontions, lui et nous », m'a dit un des chers et anciens compagnons de Roger Bodart, « sachant bien qu'une pensée ne se forme que contre une autre, c'est-à-dire, finalement, en dialogue avec elle ».

Dialogue ! C'est déjà le mot-clef du poète de 20 ans qui vient vers nous avec ce premier livre dont le titre est, à lui seul, un acte de foi : *Les mains tendues*, publié, de surcroît, aux Éditions



de *La Revue sincère* : la conjonction de ces deux titres n'a-t-elle pas de quoi faire rêver dans notre époque de dérision ? Chaleureusement préfacées par Léon Daudet, qui vit à ce moment non loin du Cinquanteaire, *Les mains tendues* révèlent d'emblée un métier très sûr et une vraie nature poétique. Sur sa lancée, Roger Bodart termine brillamment ses études de Droit (il fera, plus tard, l'éloge du droit romain et de ses formules lapidaires), glane la même année le Prix du Jeune Barreau et celui du Conseil de l'Ordre, entre en stage chez M<sup>e</sup> Charles Moris, compose avec lui un respectable *Traité de droit commercial*, se distingue par une solide étude sur *Le recrutement de la magistrature aux Pays-Bas au 18<sup>e</sup> siècle* et, en publiant deux ans plus tard *Les Hommes dans la nuit*, détrompe heureusement ses amis qui le croyaient déjà perdu pour les Lettres et promis à une importante carrière juridique.

Le jeune poète, le jeune avocat, le jeune époux engagé si tôt et avec tant de confiance dans la vie, voici que l'épreuve va lui révéler sa voix. A 25 ans, en 1935, Roger Bodart perd son père très aimé. Cet *Office des Ténèbres* que lui inspire sa mémoire, ce n'est cependant pas un chant funèbre : c'est un hymne à ce qu'il faut appeler dès alors chez lui « le thème de la mort vivante », le thème du « tout ce qui meurt tombe dans la vie », de Maeterlinck, qu'il commentera abondamment par la suite. L'homme qui écrira plus tard : « la vie est un passage, elle n'est pas une demeure », croit intensément que notre fin détient un sens secret sur lequel l'existence doit se fonder. Pour lui, rien n'est séparé de rien, tout ce qui nous paraît déchiré doit tendre à être réuni. Seul l'homme est capable, en la souffrant, d'opérer cette action de re-liement, de re-ligio. Et c'est son chant, plus que lui-même, qui est le lieu de l'unité. Ainsi, à 26 ans, on croit entendre déjà Roger Bodart écrivant peu avant sa mort à un ami : « Le corps tient debout par l'âme. L'âme tient debout par l'amour ».

*Office des Ténèbres* fonde aussi définitivement la voix du poète. La prosodie bodartienne y acquiert « ce mouvement de rivière » qu'y admire Charles Bernard, cette « sinueuse rapidité » qu'y discerne Marcel Thiry :

*Laissons les autres croire encor  
 au grand silence de la mort.  
 Nous deux connaissons l'alchimie  
 qui vous rend sans cesse à la vie.  
 Mon père, à l'heure où l'homme dort  
 à ton festin tu me convies.  
 Ah, dans l'ombre quelle accalmie !*

Accalmie, alchimie, visages éternellement si désirables de l'impossible, auxquels tout le bon sens du monde et la raison commandent de renoncer puisqu'ils sont tellement hors de notre atteinte mais que l'appel profond du cœur poétique ne peut ni ne veut oublier ! A partir d'*Office des Ténèbres*, Roger Bodart forme avec lui-même ce couple de contraires qui, s'il est finalement assez courant, sera porté par lui à l'incandescence et deviendra, par là, exceptionnel : l'homme visible, fortement engagé dans la vie, la conquérant avec rapidité, l'homme secret pour qui la recherche de la sagesse et de la vérité est l'unique passion. S'il va donner au devoir d'exister en société des gages que la plupart des hommes ne lui accordent pas, il va lutter aussi comme très peu l'ont fait pour se tenir au cap intérieur vers quoi il tend profondément. Car c'est bien là, pour lui, et là seulement, que l'homme forge les armes fragiles de son salut.

Dans le grand silence des années de guerre, Roger Bodart va les affiner, ces armes, par un redoublement d'activité poétique et critique. Faut-il préciser que ce « château de l'âme » ne s'édifie pas dans le confort mais dans le dénuement, les privations matérielles et ces longues courses quotidiennes qui mènent sur les routes de Wallonie l'inspecteur des bibliothèques publiques qu'il est devenu ?

Je garde un souvenir intense des visites qu'il nous fit ainsi, en Brabant, à ma femme et à moi. Nous y partagions, dans une fraternité inexprimablement chaude, le sentiment d'un intime bonheur arraché aux malheurs du temps. Nous avons rencontré Roger Bodart au cours de l'automne 1942. Comment dire ici ce que nous avons ressenti lorsque nous franchîmes le seuil de la petite maison de l'avenue Beau-Séjour ? Aux apprentis-poètes que nous étions, mes amis et moi, Marie-Thérèse et

Roger Bodart, à peine nos aînés, ouvraient tout grand, avec une merveilleuse générosité, un trésor de présence, de pensée, de chaleur, de lecture, d'expérience absolument sans prix.

Les seuls liens entre nos rencontres, ce furent, pendant ces années, les poèmes que nous nous envoyions et les lettres où il recopiait des textes qu'il venait de découvrir et dont il pensait qu'ils pourraient nous aider. Mais aussi ces surprises heureuses qu'il nous préparait, inventant à tout coup des relais d'attention et de réconfort avec, au reste, un bon sens tout ardennais qui était, lui aussi, un enseignement.

Parfois, après nous être retrouvés chez lui avec des amis clandestins — tels Fela et Chaïm Perelman qui nous disaient la Bible en hébreu ou des poèmes de Roger traduits en polonais — nous descendions tous ensemble vers la rue Victor Allard où il faisait un cycle de conférences. C'était l'ébauche des *Dialogues européens* qui allaient paraître dès après la tourmente. Ceux qui s'y retrouvaient sans encore se connaître — Charles Moeller était parmi eux, avec ses élèves — allaient les uns vers les autres comme guidés par d'invisibles antennes.

Mes chers Confrères,

Les 35 premières années de la vie de Roger Bodart font penser à la richesse de ce que Goethe appelle « les années d'apprentissage ». Face à cette construction harmonieuse, la seconde partie de son existence évoque les risques assumés par un maître-d'œuvre qu'un temps limité presserait de mener son projet à terme. Et, par un paradoxe qui ajoute à leur prix, alors que l'homme public et l'écrivain y connaissent l'épanouissement, l'homme intérieur y soutient une épreuve à laquelle son propre succès ne donne pas toujours crédit. Aujourd'hui, nous savons que cette accélération spirituelle le mènera, neuf ans avant sa mort, vers cette *Route du Sel*, son chef-d'œuvre. Dans un à-peu-près qu'il ne démentirait probablement pas, je voudrais tenter de dire pourquoi *La Route du Sel* n'a pu naître qu'au prix de cette « route du seul » qu'il va suivre désormais.

Et cependant, comme il plonge dans le siècle, ce solitaire, dès la paix revenue, dès que le voici fonctionnaire à la direction des Beaux-Arts. C'est le début d'une carrière qui ne manquera pas de susciter des envies et des critiques et qui, sans doute, comme toute activité publique qu'il s'agit de créer de toutes pièces, comportera ses ombres et ses lumières. Mais je crois nécessaire, ici aussi, de prendre quelque hauteur.

Des Midis de la Poésie, qu'il aide Sara Huysmans à créer alors que personne ne voulait y croire, aux prix et aux bourses pour écrivains qu'il se dépense à faire admettre, des si nombreux projets auxquels il collabore à la Collection blanche qu'il suscite, de la représentation de nos Lettres à l'étranger au Prix belgo-canadien dont il est le parrain, il est évident que Roger Bodart aura contribué d'une manière essentielle à éveiller dès l'immédiate après-guerre l'attention des pouvoirs publics envers la littérature. Il aura arraché des aides très nombreuses avec une discrétion dont on lui fera plus souvent grief qu'on ne lui en saura gré. Il aura, avec un sens indéniable de l'initiative et de l'invention, semé les germes de beaucoup d'actions ultérieures et de contacts féconds. Et, dans un pays longtemps dépourvu d'attachés culturels, il aura assuré avec éclat une présence de nos Lettres hors de nos frontières.

L'épanouissement dont je parlais voici un instant, c'est aussi, coup sur coup entre 1945 et 1950, la publication de trois textes déterminants. Et, tout d'abord, *La Tapisserie de Pénélope*, cette somptueuse élégie de la vérité. La difficulté d'être en sincérité et en totalité y suscite une question incessante. Une attente encore indéfinie s'y fait entendre :

*J'attends. Mais qui pourra dire ce que j'attends  
comme un homme arrêté sur un seuil invisible.*

Loin d'être statique, cependant, l'attente, ici, est provocation au mouvement. Ulysse, à peine revenu au foyer, sait que son destin est d'errer à la recherche de

*la véritable Ithaque au-delà de la mer.*

Il sait aussi que nul ne le suivra dans cette quête ni ne le comprendra. D'où cette distance à l'abri de quoi il s'établit dans son secret :

*Vous ne comprenez pas les choses que je dis.*

Le deuxième texte est celui des *Propos sur la connaissance poétique*. Roger Bodart y fait l'apologie de ce qu'il appelle « la poésie pleine ». Il entend par là une poésie dont l'objet est la connaissance du monde et de l'être, une poésie qui rend compte du mouvement intime du vivant. La « poésie pure », par contre, prônée par Henri Brémond, lui paraît oblitérer la voix du témoin au profit d'un objet d'art désincarné. A l'évidence, et avec les risques qu'entraîne ce choix, c'est l'attitude éthique qui l'emporte ici sur le critère esthétique.

Enfin, *Les Dialogues européens* qui, plus qu'une œuvre de critique pure, constituent un vibrant essai lyrique. Je veux dire que Bodart, pour qui « la littérature est la rencontre de deux âmes » et qui pratique une « critique de communion », est moins intéressé, ici aussi, par les structures de l'œuvre et par le système de pensée des écrivains qu'il approche que par le fait de cheminer avec eux pour découvrir leur secret vital, qui va nourrir sa propre recherche. Pour cet homme qui « sourit aux livres », selon l'heureuse expression d'Émilie Noulet, Pascal et Montaigne, Goethe et Shakespeare, Péguy et Malraux, Proust et Carossa sont moins des sujets d'étude que des sujets d'écoute, moins des objets d'analyse qu'un aliment à partager, moins des maîtres que des frères humains en qui l'on cherche le sens de sa propre vie et de sa propre mort.

Et cependant, c'est au cours de cet harmonieux itinéraire qu'un texte : *Quand la mort saisit le vif* nous révèle ce qui bouillonne en même temps en lui lorsqu'il accepte, à la suggestion de Pierre Wigny, d'être un des premiers voyageurs d'après-guerre au Congo :

*L'idée, écrit-il, me vint alors de mettre un grain de sable dans cette machine qu'était devenu l'homme. Pendant vingt ans, je m'étais perdu dans les livres... Le premier secret de la maturité qu'il me fut donné de cueillir, m'en-*

*seigna qu'il était temps d'exister. Comme un convalescent, je quittai l'Europe et dans les forêts de l'Équateur, allai à la rencontre du don perdu...*

De tous les voyages qu'il va désormais entreprendre — pays d'Europe, États-Unis, Israël, Canada — c'est l'Afrique qui seconde le mieux ce violent désir de rupture. « J'avais gardé en moi », dit-il, « l'image de l'homme primitif dans laquelle je croyais voir une certaine pureté... Je suis parti en Afrique pour retrouver mes fantômes de l'enfance... »

Ainsi, à 40 ans, le souvenir l'anime de l'enfant qu'il fut, se déchirant aux ronces pour remonter le cours des ruisseaux et découvrir leur source. Alors même qu'il « fait surface » aux yeux de chacun, accomplissant une carrière réussie mais que le poète, en lui, récuse secrètement, voici en vérité qu'il plonge dans un deuxième « chantoir ». Non plus avec l'innocence émerveillée du jeune Ardennais suivant son père au long de la Prée mais avec la détermination farouche de l'homme mûr qui ne veut plus perdre ce qu'il a décidé de trouver. Sous le sage appareil des institutions et des bibliothèques, il fait mouvement vers le torrent originel. *Les Dialogues africains*, d'un son si nouveau en 1952, vont bien plus loin que le reportage ou le récit de voyage. Un esprit occidental extrêmement affiné y interroge l'âme noire, dialogue avec elle, entreprend de toucher, dans sa touffeur primitive, une raison de vivre qu'une Europe en voie d'extinction spirituelle ne lui propose plus.

*Le Chevalier à la Charrette* révèle lui aussi, dès 1953, cette rupture brutale. Au chantre harmonieux d'une inquiétude qui paraît soudain angélique par comparaison, succède la lucidité décapante d'une sorte de Laforgue qui réglerait ses comptes avec lui-même, avec la société, avec tout cela qu'il appelle « l'immonde ». Ce sont des poèmes brefs, jouant de la cocasserie des rimes, du calembour, de la confession désabusée, voire de la dérision familière :

*... de n'avoir pas d'appétit  
pour les choses de la terre  
on t'a puni, mon petit...*

Mais, au milieu de ces cris, affleurent des demi-silences, tel celui-ci, qui est, à l'évidence, de résonance mystique :

*Pour qu'Il croisse, il faut que tu diminues,  
pour qu'Il vienne il faut que rien ne remue...*

Cinq ans plus tard, *Le Nègre de Chicago* élargit cette cassure mais dans une forme très différente. Quatre-vingts pages de distiques écrits dans la fièvre, dont les couples roulent lentement, inexorablement les uns sur les autres, sans éviter ni la répétition ni une certaine monotonie. On dirait de la fin d'une marée reproduisant un dessin indéfiniment similaire et néanmoins différent. Marcel Thiry en définit lucidement le climat lorsqu'il écrit : « Cette longue litanie dit le catéchisme d'un sombre savoir... » ... Sombre savoir du Blanc, dont toute l'intelligence ne l'a rapproché ni du bonheur ni de la connaissance, sombre mais lustral savoir du Noir qui, dans l'enfer de l'immense cité, irradie aux yeux du poète une réponse primitive que nous avons perdue :

*Toi le gardien des choses coutumières  
tu es le Noir qui porte la lumière  
et moi, le Blanc, je suis le fossoyeur...*

Une fois encore, toute l'ambiguïté de son personnage afflue à travers l'évocation de ce signe du Zodiaque, les Poissons, sous lequel il est né :

*Je suis toujours le poisson d'à côté*

Et cette impossibilité de dire l'amour qu'il brûle d'exprimer. Et l'ironie à l'égard de soi-même :

*... d'un paysan il a l'anatomie  
un sort pervers l'a fait d'académie...*

Enfin ce cri, révélateur d'une longue fatigue intérieure qui ne va plus que croître :

*Je ne sais rien de plus long que la vie.*

Six à sept ans de silence absolu vont suivre la publication de cette confession où il ne se ménage pas. Pour un poète tel que celui-ci, à l'inspiration généreuse, à l'écriture abondante, sinon proluxe, le phénomène est surprenant. Je n'entreprendrai pas de dire de quelle épreuve naît alors *La Route du Sel* puisque lui-même l'a décrite dans une précision de termes qui en authentifie la douloureuse sincérité :

*A l'âge de 54 ans, l'auteur de La Route du Sel a vu ou cru voir que ce qu'il avait fait ou été n'était rien. Une absence d'être, voilà ce qui lui semblait être son existence... Il s'agit là, littéralement, d'une lente, d'une inexorable agonie. On croyait exister, on se sent disparaître...*

Mais la rencontre soudaine de ce vide, loin de l'abattre, suscite en lui un miracle de résistance :

*Quelque chose en lui proteste. Le néant crie qu'il ne peut y avoir de néant... Sa chute, au lieu de l'entraîner dans le rien, l'invite à une vertigineuse descente dans les ténèbres de l'origine.*

Le long poème halluciné, insolite — qui a déjà suscité tant de commentaires, dont ceux de M<sup>me</sup> Gilberte Aigrisse, de Pierre Seghers, d'André Guimbretière — décrit cette plongée forcenée. Nouveauté essentielle : celui qui s'est si généreusement raconté échappe pour la première fois au règne du pronom personnel. Ce n'est plus, en effet, une personne qu'il cherche à identifier, c'est l'indéchiffrable qu'il tente de traduire, l'aventure humaine en train de naître, le magma originel — encore ignorant de l'homme qu'il va devenir et qui, une fois devenu, sera incapable de se lire. Quelque chose comme l'observation d'une coulée de lave dans quoi s'efforceraient de se former des cellules conscientes.

Haletant, disloqué, brutal, provocant, déstructuré, ce torrent verbal prend son étrange cohésion dans la juxtaposition de tant de matériaux épars. Cette poésie pleine n'est pas loin, soudain, de la poésie pure tant le langage y est seul souverain, tant le poète disparaît dans le poème. Il n'y a plus ici ce long va-et-



vient d'aveux contradictoires qui pouvaient paraître relever d'une certaine complaisance. Rien que la description minutieuse d'un bouillonnement, d'une germination, d'une fermentation. Il n'y a plus soudain que de la poésie qui, sans que nous sachions d'où elle vient ni de qui elle est, brille sous nos yeux comme une inquiétante gemme :

*Dans la soute d'avant exister. Au plus noir.  
Pas homme. Même pas enfant. Rien qu'une épreuve.  
Des songes d'ailes et de bras font ce qu'ils peuvent.  
Des yeux s'ouvrent sur la hantise d'enfin voir.*

Dans la même foulée, Roger Bodart publie *Le Tour* cinq ans avant sa mort. Livre-clef lui aussi, livre testamentaire, notamment par deux proses superbes, coulant de source : *Le Tour* et *Bijou* dans lesquelles il remonte le cours du temps à la recherche de cette cicatrice secrète qu'il a gardée de son enfance bruxelloise. Cette fois, le perpétuel errant, « l'homme de nulle part », a trouvé ses racines. Il a définitivement troué le décor, il est passé de l'autre côté. La « puissance transformante », qu'il n'a cessé d'appeler du sein de la sécheresse ou de la fuite, il l'a enfin rencontrée et acceptée. Il sait qu'elle a son siège secret dans la renonciation à soi-même. Il est devenu semblable à la malachite, cette pierre épaisse, qu'il définit comme « l'image même du Fermé » qu'il a vue, dans un haut-fourneau de la nuit katangaise, céder enfin au feu violateur et s'ouvrir de toutes parts à sa brûlure révélatrice.

On ne se surprendra donc pas si, à l'abri de cette révélation ultime, — et comme ne se préparant déjà plus qu'à en vérifier la promesse — Roger Bodart écrit, dans un des derniers poèmes de cette *Longue Marche* qui va paraître incessamment, cette strophe révélatrice :

*vienne la douce déchirure  
qui nous rendra à ceux qui furent  
qui nous fera descendre au fond  
où ceux qui se défont se font*

Mes chers Confrères,

Je le sais, je n'ai pas assez dit l'humanité de Roger Bodart, la chaleur de son accueil, le sourire de cet homme qui disait que « la seule hérésie est la tristesse ». Ni son amour passionné de la vie, ni son don permanent d'émerveillement devant une fleur ou devant cet oiseau familier, qui heurtait du bec, la nuit, le toit du grenier où le poète travaillait, veillant sur sa demeure où se trouvait réuni tout ce qui lui était le plus cher au monde : sa femme, ses enfants. Ni ses boutades, ni son humour qui était très vif, ni cette bonté sur laquelle tous les témoignages s'accordent, ni cette manière qu'il avait de ne juger personne et d'écouter chacun parce que, au-delà du brouillard des apparences tout, même dans un inconnu, lui paraissait important. Ni ces amitiés qu'il avait nouées un peu partout dans le monde.

Je me suis moins attaché à ces aspects, cependant si séduisants de sa personnalité, parce que j'ai voulu le montrer ici dans sa dimension de loin la plus importante : celle qui l'a conduit à être, comme l'écrit Pierre Emmanuel, « un de ceux qui annoncent à l'homme son mystère »... C'est peut-être là une manière d'être au monde qui ne paraît plus guère avoir cours aujourd'hui. Roger Bodart, au reste, appréhendait notre époque dont l'homme lui paraissait « prêt à adhérer à n'importe quoi ». Mais je suis sûr que l'héritage qu'il nous laisse durera plus que notre désarroi actuel. Parce que, face au mystère, qui n'est pas près de disparaître, nous aurons toujours à être « cet homme debout » qu'il ambitionna d'incarner. Parce que nous aurons toujours à relier ce qui est séparé, à tenir registre de nous-mêmes (c'est un mot qu'il affectionnait) pour ne pas oublier ou perdre ou abandonner ce qui nous fonde. Il avait une si haute conception de ce « devoir d'être homme » qu'il l'a placé au-dessus de tout autre avec une sincérité héritée de l'enfance qu'il a osé attester continuellement jusqu'à son dernier jour.

C'est pourquoi je me suis permis tout à l'heure d'avancer que son aventure fut d'abord d'essence spirituelle. Au reste,

il nous l'a implicitement confié dans ce vers de *La Route du Sel* :

*Cherché la vérité. Trouvé la poésie.*

Il y a là comme un regret de n'avoir su choisir un moyen plus convaincant de s'exprimer. Mais, de ce véhicule poétique dont il n'ignorait certes pas les pièges, il s'est servi avec une conviction si nue, avec une fougue si authentique, qu'elles emporteront l'adhésion de ses lecteurs futurs qui se reconnaîtront en lui. Car s'il n'a cessé de chercher à se dire et s'il n'y est finalement parvenu qu'en s'oubliant, c'est, plus que nous ne le pensons, de l'homme universel qu'il est venu nous parler d'une voix insistante, d'une voix pressante, tout au long de cette trop courte mais si riche route qui, à travers tant de lieux du monde, l'a conduit de ce bord de France où il est né à cette lisière de France où il a voulu reposer, sur la colline du Mont-Saint-Aubert... De cet homme universel qu'évoque la dernière strophe de *La Route du Sel* :

*Comme est long comme est lourd ce métier de paraître  
de finir comme un pain au fond du four banal  
ce souci de remplir une forme et puis d'être  
un peu de sang que boit la page d'un journal*

De cette fragile et toujours récurrente condition humaine, qu'il partagea si intimement, il aura été non pas un témoin fortuit et dubitatif mais un acteur à part entière, mais un personnage totalement engagé dans des mots qu'il n'écrivit jamais que pour les avoir vécus. C'est pourquoi — et je ne connais pas d'éloge plus haut d'une vie sincère, d'une œuvre libre, d'un destin de poète intégralement assumé — on dira de lui ce qu'il écrivit lui-même d'un de ces géants qu'il a si bien commentés, de Blaise Pascal : « Il a su veiller là où les autres dormaient ».

# Le Maréchal de Ligne dans le miroir de son temps

Communication de M. Carlo BRONNE  
à la séance mensuelle du 11 mai 1974

## ENTRE DEUX EFFIGIES

On a écrit trop de biographies du maréchal de Ligne pour ajouter à la liste une de plus. Aussi bien, sa vie se prête davantage à un film qu'à un livre par son mouvement perpétuel, sa variété, ses séquences animées mais sans continuité. Cette discontinuité fait partie de lui-même ; il passait et disparaissait si promptement qu'à Versailles on le surnommait le « météore ». Un tiers de son existence s'écoula dans les carrosses ou sur les bateaux qui le conduisaient à Paris, à Vienne ou à Kherson. Son ubiquité ne se bornait pas à l'espace ; sa pensée changeait de terrain avec la même facilité. Il fut épistolier, mémorialiste, rimailleur, essayiste, dramaturge ; il mêlait, dit le comte de Ségur, « les charades à la politique, les folies à la moralité ». S'il y a, dans son caractère, des constantes, elles touchent à l'inconstance. Sa curiosité des gens et des choses et son besoin de plaire l'obligeaient à s'adapter sans cesse à des situations nouvelles pour mieux comprendre, aimer et se faire aimer. Il ne pouvait en résulter qu'une apparence de légèreté dont pâtit sa renommée et qui rend le personnage insaisissable dans ses contradictions.

Les biographes du prince de Ligne ont agi, en général, comme ses contemporains ; ils ont succombé à sa séduction tout en

s'en défendant. Ils ont transcendé ses qualités et excusé ses défauts jusqu'à en faire des raisons supplémentaires de l'admirer. Leur modèle n'approuvait pas ce genre de portrait : « Je n'aime pas, a-t-il déclaré, les historiens amoureux de celui dont ils écrivent l'histoire... l'ombre au tableau est nécessaire » (*Mémoires sur les campagnes du prince Louis de Bade*). Les ombres ne manquent pas dans le polyptique aux volets multiples. Ce grand stratège n'a pas gagné de grande bataille ; ce grand écrivain n'a pas signé un grand livre ; ce grand amateur de femmes n'a connu aucune passion. « La ligne droite, qui est la devise parlante des Ligne, fut pour lui, remarque Paul Morand, une ligne brisée comme sa carrière. »

La courbe de son destin se dessine entre deux effigies. L'une le montre avec son long nez et sa bouche malicieuse, sanglé dans un habit brodé à larges basques, la cravate haute négligemment nouée, parfumé sans doute au jasmin. Assis devant une console, il caresse un carlin, aussi pomponné que lui, posé sur le meuble comme une potiche. C'est le « prince rose », le rose de ses livrées et de ses reliures, de ses vers de circonstance et de ses reparties, bien que cette couleur, il ne l'ait pas choisie et l'ait héritée de ses ancêtres. Tout dans la pose, l'expression, le décor est élégance apprêtée, négligé étudié, désinvolture de grand seigneur sans morgue auquel il serait pourtant dangereux de manquer d'égards. Le sourire n'a même pas la malice saluée par le poète Georges Marlow : « Fleur piquée au satin de ta grâce ineffable ». C'est le mondain qui tient un rôle de vedette internationale sur les tréteaux impériaux et royaux, qui amuse les cours de ses fantaisies et de ses bravades, Cyrano de Bergerac mâtiné de Watteau.

L'autre portrait représente un vieillard à la chevelure blanche où brille l'éclat de l'unique anneau d'or pendu à son oreille. Grassi l'a peint à Toeplitz en 1807. Les traits sont fatigués comme les vêtements, le regard vif mais désabusé. L'homme dont le brillant a coûté tant d'or aux siens est à la veille de dire adieu au monde qu'il a adoré et qui l'honore dans la ruine et la retraite autant qu'au temps de son faste et de ses exploits ; il ne l'ignore pas, il mesure seulement à leur juste poids les hommages de la foule et de la mode.

Cette aventure enivrante qu'est une vie, l'a-t-il vécue ainsi qu'il se le promettait, en étonnant et parfois en choquant à dessein, en ne demandant rien et en se permettant tout, en usant de la fortune et de la gloire comme de jeux de hasard où le plaisir de risquer est plus grand que celui de gagner ? Il a beaucoup joué et souvent perdu. Il s'est fait passer à Liège pour un cardinal enquêtant sur les mœurs du prince-évêque et a été tancé par le gouverneur général pour avoir attenté à la dignité de l'Église. Il s'est fait enlever, déguisé en vierge pudique, par un vieux courtisan ridicule, grand maître des cuisines de la Hofburg. Il a été malmené par la police d'Amsterdam après une farce scabreuse ; il a failli être lynché pour avoir coupé au galop une procession populaire. Mis aux arrêts par l'impératrice, il imagina de faire tranquillement son courrier dans l'antichambre de celle-ci. Quelquefois, la plaisanterie fit long feu. N'a-t-il pas expédié à l'Ile-Adam un chariot rempli de spécialités de son pays : oies de Visé, boudins de Liège, pâtisserie de Bruxelles et jusqu'à une savoureuse fille de Flandre, envoi dont le châtelain ne fut jamais averti et ignore les suavités qui lui étaient destinées. Pour recevoir le comte d'Artois à Belœil, il organisa un ballet nocturne, une parade militaire et des réjouissances que le prince, souffrant, ne vit pas plus qu'il ne sut ce qu'il en avait coûté à son hôte.

Mais il se rappelait aussi des interventions qu'on ne pouvait pardonner qu'à un étranger dont le désintéressement était connu. Il n'avait pas hésité à témoigner la fidélité de son amitié lorsque le prince de Conti était tombé en disgrâce. Il avait offert un refuge sur ses terres à Jean-Jacques Rousseau quand l'écrivain était partout pourchassé. Il avait sollicité la libération de M<sup>me</sup> du Barry enfermée dans un couvent à la mort de Louis XV et comme le roi lui disait : « Voilà une belle ambassade dont vous vous êtes chargé ! », il répondit : « Sire, si je l'ai fait, c'est que personne autre que moi ne l'eût osé ».

« Courtisan par habitude, flatteur par système, bon par caractère et philosophe par goût » tel Ségur le décrit. On pourrait compléter la définition par d'autres notations contrastées. Généreux de son cœur et prodigue de ses biens, pénétré de l'ancienneté de sa race sans vanité nobiliaire, avide de plaire

et s'amusant au besoin à déplaire, pratiquant le sens de la famille jusqu'à élever ensemble enfants légitimes, adoptifs et naturels mais ayant compromis aveuglément leur avenir patrimonial, sauvé par la plume des déceptions que lui avait causées l'épée, il traversa les nations, les guerres et les révolutions, y laissant une poussière d'or et d'esprit en échange des pépites d'intelligence qu'il recueillait car il aima tout, excepté la bêtise.

*Des hommes de ton sang, nul jamais ne forlignè  
et l'on t'eût pardonné quelque péché d'orgueil  
Point ! La sottise errant aux entours de Belœil,  
comme tu souriais, n'osa franchir le seuil,  
Prince charmant, Charles Joseph, prince de Ligne.*

Albert Mockel

#### HOMME DE LETTRES

Les leçons du P. de la Porte autant que son désir d'« être à la page » poussèrent Charles-Joseph, sa vie durant, à rester en contact avec les lettres vivantes. Dès ses premiers séjours à Paris, il avait fréquenté les milieux littéraires. Une audace juvénile l'incitait à forcer les portes interdites ; son charme laissait conquis les plus insociables.

Voltaire avait soixante-dix ans lorsque le jeune officier passa une semaine sous son toit, en 1763. En souliers et bas gris, veste de basin jusqu'aux genoux et calotte de velours, le maître de Ferney s'asseyait le matin sur le lit de son hôte et médisait de ses confrères, de Frédéric II, de ces Messieurs de Genève. Il se mettait en colère au dîner quand le prince était moins attentif à ses propos qu'aux gorges blanches des belles servantes suisses. Des importuns entraient dans le salon que le vieillard quittait aussitôt en prétextant médecine. Si l'on sortait, il parlait à ses manants comme à des ambassadeurs, confondait l'accordeur de clavecin avec le cordonnier et saluait l'âne d'un « M. le Président » plein de rancune.

Déférent, laudatif, provoquant, Ligne entra dans le jeu, poussant Voltaire à dire ce qu'il pensait et parfois, pour le plaisir

d'être paradoxal, à dire le contraire de ce qu'on attendait de lui. Le vieillard porta les Jésuites aux nues, ne dit rien contre Fréron mais demanda malicieusement au prince s'il avait vu à Venise le procureur Pococurante. Charles-Joseph qui avait oublié *Candide* s'en tira par une pirouette. Ils se séparèrent enchantés l'un de l'autre et continuèrent à correspondre.

*Voltaire s'émerveille et Jean-Jacques s'émeut  
D'avoir parfois reçu, porté par l'oiseau bleu  
Dont l'essor étoilait leurs nuits provinciales,  
Un billet paraphé de tes initiales.*

Georges Marlow

Aux yeux de Ligne, les meilleurs manieurs de la langue française étaient Vaugelas et Rousseau. Il voulut connaître l'auteur de cet *Émile* condamné au feu par le Parlement, le contempteur des mœurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'amant de la nature qui possédait le génie de se brouiller avec tout le monde. Feignant de chercher un Rousseau de Toulouse, il alla sonner, rue Platrière, chez le Rousseau de Genève. Le bonhomme lui montra son herbier, ses copies de musique puis, ses lunettes abaissées sur le nez, il parla des hommes, du philosophe Hume, de la liberté et de l'ingratitude. Thérèse Levasseur vaquait à des occupations ménagères dans un ménage qui semblait n'avoir jamais été fait mais le penseur dissertait avec tant de conviction et de sérénité que sa douceur « aurait ennobli un morceau de fromage » s'il en avait été question.

Quelque temps après, Charles-Joseph apprit de la bouche de hauts magistrats que Jean-Jacques était menacé de nouvelles poursuites. Sa terre franche de Fagnolles, dans le couloir de fagne emprunté par les invasions, venait enfin d'être reconnue comme seigneurie souveraine par les puissances, bien qu'elle dût attendre jusqu'en 1786 pour être incorporée dans le Cercle de Westphalie. Le prince s'amusait à jouer au monarque de cette monarchie minuscule, d'égal à égal avec le roi de France auquel appartenait Mariembourg à une lieue de là. Il recevait le serment de fidélité de ses soixante-dix sujets et frappa un



ducat à son effigie. La forteresse étant abandonnée depuis 1659, il logeait à la « cense du seigneur », à présent le presbytère, quand il allait chasser ou s'entretenir avec les autorités. « En revenant de Mariembourg, j'ai rencontré trois gros mam-bours »...

Il écrivit à Rousseau pour lui offrir l'asile inviolable de ce « petit coin de terre qui ne dépend de personne... Le ciel y est beau, l'air est pur... Je n'y ai point d'archevêque ni de parlement mais j'y ai les meilleurs moutons du monde. » L'épître était trop littéraire pour demeurer confidentielle ; elle circula, chacun accusant l'autre de sa divulgation. Jean-Jacques, avec la méfiance qui le caractérisait, fit une visite de reconnaissance au prince puis le soupçonna de lui avoir tendu un piège. « Monsieur Rousseau, conclut Charles-Joseph, vous avez une manière à vous d'entendre la célébrité. Plus vous vous cachez, plus vous êtes en évidence ; plus vous êtes sauvage et plus vous devenez un homme public... Entr'ouvrez votre porte à quelques uns de vos admirateurs et bientôt on ne parlera plus de vous. »

Peu favorable aux contestataires politiques quand il s'agissait de la structure du régime, Ligne partagea cependant l'engouement des gens du monde pour Beaumarchais. Deux jours avant la première du *Barbier de Séville*, la représentation fut décommandée le 10 février 1774. A la veille de l'arrêt dans l'affaire Goëzman, qui pouvait le mener aux galères, le dramaturge prit peur. Le prince de Conti sollicita le concours du prince de Ligne et c'est dans la voiture de celui-ci qu'il partit du Bourget pour Gand d'où il gagna l'Angleterre. Pour la deuxième fois, le châtelain de Belœil affirmait sa protection aux persécutés. Vingt ans plus tard, il devait renouveler son geste en invitant Rivarol à passer l'été dans un pavillon du parc.

Ami des écrivains, le maréchal se décida à entrer dans leur cohorte vers 1790. Ses *Lettres à Eugénie* sur le théâtre avaient paru sous l'anonymat. L'édition de 1781 attribue l'ouvrage à Ch. de L. Dans la suite, il signa de son nom quatre romans, quatorze comédies et deux tragédies sans compter les innombrables essais publiés de son vivant ou posthumes. La nécessité le contraignait à « vendre le peu d'esprit qui lui restait ». Il céda même au libraire Cotta de Stuttgart des lettres et des

manuscrits afin que le produit soit distribué après sa mort à ses anciens soldats.

Les *Lettres à Eugénie* (sœur d'Angélique d'Hannetaire), louées par le *Mercur de France*, avaient eu du succès ; les *Mélanges*, dont le nombre et le poids faisaient reculer les acheteurs, en eurent peu. L'auteur avouait à M<sup>me</sup> Geoffrin qu'il ne se relisait pas. Il trouva à Vienne une collaboratrice dévouée en la personne de Caroline Muray, ancienne amie de Cobenzl, tombée dans la gêne, et une éditrice avertie en M<sup>me</sup> de Stael qui opéra en 1809 un choix judicieux dans le fatras de ses écrits.

Leur rencontre aurait pu provoquer des étincelles. Le maréchal avait trente ans de plus que Germaine. Il avait jugé sévèrement Necker ; la fille de celui-ci n'admettait aucune critique sur son père et nourrissait des griefs contre Marie-Antoinette à l'égard de laquelle Ligne ne tolérait nul reproche. M<sup>me</sup> de Stael, d'idées avancées, était attirée par l'Allemagne, le prince ne jurait que par la France. Un miracle rapprocha ces deux êtres. Elle lui trouva les « manières de Narbonne » ; il la compara à la comète que venait d'observer l'Autriche. Elle éprouva pour le vieil homme séduisant une confiance si absolue qu'il fut son unique confident lors de sa rupture avec O'Donnell.

Par elle, il connut Schlegel. Il admirait l'universalité de Goethe rencontré à Carlsbad ; il apprécia l'ironie de Wieland mais il les lisait en traduction et garda toujours ses préventions contre la lourdeur germanique. Rien pour lui n'était au-dessus de la franchise de Montaigne, de la clarté de La Fontaine, de la pénétration de La Rochefoucauld. Héritier des classiques, il comprenait mal le délire vague du romantisme naissant ; le goût et la raison étaient ses seuls guides. Les âmes l'intéressaient davantage que les paysages, la mythologie que l'archéologie, les lettres que les sciences. Il était français et du XVIII<sup>e</sup> siècle, ce qui faisait ses mérites et ses limites.

Il comprit qu'un astre montait après *René* et le *Génie du christianisme* ; il ne comprit pas pourquoi. Tant de géographie et de descriptions l'ennuyait. S'il n'était pas indifférent à la somptuosité de la prose, il l'estimait trop drapée. « M. de Chateaubriand est trop brillant ». Le reproche peut surprendre de la part d'un homme qui avait passé son existence à éblouir ;

l'éclat dont ils brillèrent n'était pas le même. Il soupçonnait l'auteur d'*Atala* de n'être pas tout à fait sincère. « Plus bel esprit que catholique », notait-il non sans perspicacité. Cet alliage de dieux païens et de saints décoratifs l'indisposait. Charles-Joseph, sans pratiquer régulièrement, professait néanmoins une religion convaincue. En maints endroits, il se défend d'être un incroyant. Les cagots lui paraissent aussi dangereux pour la foi que les *Encyclopédistes*. Grand lecteur de Diderot dont il adapta les *Bijoux indiscrets* dans sa pièce le *Sultan du Congo*, il ne lui pardonna, pas plus qu'à d'Alembert, d'avoir accredité l'impiété.

#### LA DERNIÈRE FLAMBÉE

A la mort de Louis de Ligne, le maréchal vivait depuis vingt ans en exil. Ses quatre fils l'ayant précédé dans la tombe, il n'était plus entouré que de femmes : la vieille princesse, réfugiée dans un éternel ouvrage de dame et dans un mutisme résigné, et ses filles Thérèse et Flore. La première, que son père avait voulu marier à Metternich, fut unie en 1798, au comte Palffy ; la seconde, Flore, « gentille et vermeille », gaie comme un pinson, devint en 1812 la femme du baron de Spiegel. Faisaient partie de la famille, les enfants de Charles : Sidonie, plus tard comtesse Potocka, et Titine, « la petite Ligne qui n'était pas droite » dont s'éprit Maurice O'Donnell. L'aînée Marie Christine était depuis 1775 la princesse Clary et Aldringen.

Tout ce petit monde s'entassait dans une maison rose, étroite et haute, bruissante comme un perchoir, louée aux héritiers d'un tailleur au n° 12 du Mülkerbastei. Beethoven habitait à côté. Au n° 6 un palais fut construit en 1806 par le prince Lubomirski, dont le petit-fils du maréchal allait être le gendre. Fersen, reçu dans cette ruche d'abeilles de Bohême, fut frappé par la vue qu'on avait sur le Ring et la Porte Schotten, c'est-à-dire des Écossais. Il n'y avait qu'une pièce par étage ; il dîna dans le cabinet de toilette de la princesse. Le plus grand désordre régnait partout et « cela lui fit mal à voir ». Les occupants ne semblaient pas en souffrir. La chair était maigre ; le prince

mangeait et parlait beaucoup. Son lit était dans la bibliothèque, et il y écrivait sur un pupitre portatif. Néanmoins, les hôtes étaient nombreux de 9 heures à minuit ; on racontait les derniers potins et des histoires de revenants. A 11 heures, dix à douze personnes se pressaient autour d'un médiocre souper. La conversation était si animée que « l'estomac ne s'apercevait qu'au sortir de table de la spiritualité du festin. »

De ce « bâton de perroquet » ainsi qu'il l'appelait, la voix du vieillard charmait encore. Il maintenait l'atmosphère d'un Versailles aboli. M<sup>me</sup> de Staël s'y trouvait comme dans une « île française dans la mer germanique ». On y rencontrait des Anglais Milord Minto, l'amiral Sydney Smith, l'Écossais Crawford, l'Italien Pozzo di Borgo, de ravissantes polonaises, le voyageur prussien Bramsen, des diplomates français Narbonne, Damas, le duc des Cars, des dames juives et quelques têtes brûlées. Metternich, pour qui l'homme commençait au baron, n'y parut que rarement ; il estimait la société « très mêlée » et l'amphitryon lui-même reconnaissait que tous ces gens qui venaient le voir comme une curiosité le fatiguaient mais, en acteur consciencieux, il était résolu à jouer jusqu'à la chute du rideau.

« A cinquante ans, dit le comte de Ségur, il conservait une beauté de noble ». A soixante-quinze, il avait encore un esprit de vingt. « Sa frivolité eût dépassé ridiculement la vieillesse de tout autre mais cette frivolité était si variée, si aimable, si piquante et si exempte de toute malignité qu'on aimait en lui jusqu'à son défaut. » Par les longues soirées d'hiver, il organisait chez lui avec la princesse Razumowska des spectacles mythologiques dont il fallait deviner le sujet, comme Diane et Actéon où il se transformait en cerf avec une éblouissante ingéniosité. Incorrigible mystificateur, il persuada la vieille comtesse Potocka qu'elle allait recevoir la visite du duc d'Angoulême ; elle mobilisa quarante laquais, des porteurs de flambeaux et fit la grande révérence devant un faux prince français. Vienne rit beaucoup, sauf l'empereur François et le jeune officier complice qui fut mis aux arrêts.

Parfois, les bourgeois regardaient passer avec attendrissement un antique carrosse attelé de haridelles et conduit par Ismael

en livrée délavée, l'heiduque que lui avait donné Potemkine. Le maréchal se rendait à son refuge du Léopoldberg, dominant la ville et les vignes, où il se flattait d'être à l'abri des inondations et des philosophes. Sacrifiant à son goût des jardins, il l'avait doté d'une serre et d'une grotte, d'une tourelle et d'un Amour éteignant sa torche. La marquise de Souza y lut une inscription badine : « Si Diogène, au lieu de chercher un homme, avait cherché une femme, il aurait ainsi éteint la lumière. »

Plus tard son univers se rétrécit encore. Sur la montagne voisine, le Kahlenberg, avait été édifié au XVII<sup>e</sup> siècle un couvent de Camaldules que la peste et les Turcs ruinèrent successivement. Il ne restait de la communauté, reconstituée par Léopold I<sup>er</sup> et supprimée par Joseph II, que quelques maisonnettes séparées. Une demi-douzaine d'estivants s'y installèrent séduits par le cadre sylvestre et le panorama admirable sur le Danube et les plaines à perte de vue de la Hongrie et de la Moravie. Une seule subsiste à présent.

Tandis que grandissait à Bruxelles le « joli Eugène » dont le portrait lui avait été envoyé et qu'il l'exhortait à se montrer digne des siens, le maréchal s'accommodait de son « petit Belœil » du Kahlenberg. « Quand vous serez à l'âge d'avoir du chagrin, lui mandait-il, vous verrez que c'est une faiblesse d'en avoir et de ne pas y être supérieur. Je n'en ai jamais eu. » Pourtant, ses ressources avaient sans cesse diminué. Il avait dû vendre les terres de Nikita et de Parthénizza dont lui avait fait don Catherine de Russie. Dépossédé de la souveraineté de Fagnoles par le Traité de Campo-Formio, il avait, en vertu d'une clause du Traité de Lunéville, fait valoir auprès de la Diète son droit d'indemnisation. On lui attribua en échange la principauté d'Edelstetten en Souabe dont le revenu atteignait le triple de celui de Fagnolles. Cet avantage matériel lui fut moins sensible que les réjouissances d'opérette auxquelles donna lieu son avènement.

Dès que les villageois entendirent sur les sommets corner les postillons de sa voiture, ils tirèrent le canon. Les soixante-six soldats bleus de l'armée, dont on avait remplacé par du rose le collet rouge, rendaient les honneurs. L'abbesse et les huit chanoinesses — dont deux étaient fort jolies — le conduisi-

rent sous un dais de velours rapiécé où il reçut l'hommage des vieillards qu'il aida à ne pas s'empêtrer dans le tapis déchiré. Le dîner fut agréable. Comme il avait appris que l'une des chanoinesses avait peur des hannetons, il s'amusa avec les autres à en remplir une boîte qui lui fut remise de la part de ses parents. Bientôt des cris effrayants troublèrent la nuit et le vieux souverain s'offrit le plaisir d'aller terrasser les monstres au milieu des rires de ces dames. Il quitta ses États après avoir conquis tous ses sujets.

Le séquestre de Belœil n'était pas encore levé ; la somme procurée par la vente du Van Dyck au Portugal s'épuisait. Les ressources procurées par son comté d'Empire auraient été bien utiles. Il vendit néanmoins l'année suivante Edelstetten au prince Esterhazy pour une rente perpétuelle qui ne fut jamais versée.

A Toeplitz, résidence des Clary, Charles-Joseph avait rencontré le seul causeur capable de lui tenir tête. Casanova, bibliothécaire du château de Dux, n'était pas moins fertile que lui en anecdotes et en souvenirs cosmopolites ; tous deux « parlaient » leurs *Mémoires*. Le prince qu'on surnommait le dernier chevalier français était aussi l'ultime témoin d'une époque, « l'âme de cette Europe française qui disparaissait dans l'histoire au son de la *Marche turque* de Mozart. » (Dumont-Wilden)

#### UN MONDE ENGLOUTI

A la vérité, l'esprit de l'ancien régime avait sombré avec les institutions. S'il en subsistait quelque chose chez les émigrés, ce n'était pas le meilleur et Ligne s'en rendait compte. Une partie de l'aristocratie s'était ralliée à Napoléon et s'était adaptée aux transformations politiques et sociales. L'isolement de la France, continuellement en guerre avec les alliés, avait transféré ailleurs le siège de l'intérêt et de la mode. Les Anglais étaient peu aimés mais l'anglomanie qui s'était implantée à Paris sous les Bourbons se développait à Vienne. Le maréchal le constatait avec peine ; les dîners d'hommes et les courses de chevaux étaient entrés dans les mœurs et les femmes

montaient à l'anglaise. En culotte de peau et collet windsor, les gentilshommes ressemblaient de plus en plus à des pale-freniers. Charles-Joseph avouait volontiers qu'il était mort avec Joseph II. De son Kahlenberg il promenait librement sur les gens et les événements un regard critique mi-amusé, mi-désabusé.

Admirateur des prouesses de Napoléon jusque dans la défaite, il s'inquiétait de l'avenir d'une Europe menacée par l'hégémonie prussienne. L'insuffisance des gouvernants — Metternich excepté — excitait sa verve. A un baron lui annonçant qu'il venait d'être fait général, il répondit : « Vous nommer général ? cela se peut. Vous *faire* général ? C'est impossible. » Sans argent et sans pouvoir, il défiait l'âge, l'empereur d'Autriche qui ne l'aimait pas et les étrangers qui l'aimaient trop. Il « avançait dans l'hiver à force de printemps » et invitait en vers l'un des compagnons de ses folies passées :

*Votre habit brodé dans Valère  
Vos Diables et vos Papillons  
Et votre matinée entière  
Au plus joli des Pavillons  
Viennent me troubler dans l'asile  
Qui serait si bien fait pour vous,  
Ce mont Cælius si tranquille  
Où l'on jouit d'un sort si doux.  
Puisse un jour la bonne Police  
Du sage duc de Rovigo  
Vous faire envoyer par justice  
Vivre ici chez nous à gogo.*

(Inédit. Vente collection Brouwet, 1935)

A défaut de celle de Savary, la police de François II avait l'œil sur cette vieille turbulente et sa surveillance s'accrut lorsque le Congrès de Vienne abrita les politiciens les plus influents, des Égéries les plus capiteuses et des délibérations les plus capitales. « Le plaisir va conquérir la paix » ironisait le maréchal. Il en prenait sa part et chacun venait solliciter de

lui un avis ou une recommandation car il connaissait tout le monde et était fêté partout. Les réceptions qui se succédaient à la Hofburg et dans les ambassades parmi des centaines de bougies et d'intrigues aussi promptes à se consumer les unes que les autres rassemblaient les plus grands noms du Gotha et de l'Olympe. Un carrousel Louis XIII, riche de trente millions de bijoux et d'innombrables quartiers de noblesse, suivit une série de tableaux vivants où parurent Louis XIV aux pieds de M<sup>lle</sup> de La Vallière, Hippolyte réfutant les accusations de Phèdre, une cantatrice belge interprétant *Partant pour la Syrie* et les divinités païennes au grand complet. Un jeune prince, aide de camp du tsar, prêta sa beauté classique à Jupiter : Léopold de Saxe-Cobourg. Le prince de Ligne, dévoué aux intérêts saxons très compromis, présenta à celui qui allait être le premier roi des Belges le comte de La Garde qui a peut-être embelli ses souvenirs.

Il le mena aussi à Schoenbrunn où l'attirait la présence du fils de Napoléon. L'enfant posait pour Isabey, un bonnet de hussard de travers sur ses cheveux blonds. Entretemps il faisait manœuvrer des soldats de plomb sur une sorte de mécanique extensible appelée Manœuvrir-Scheere. Bientôt, le vieux maréchal se trouva à genoux, expliquant les batailles de l'Aigle à l'aiglon étonné et ravi. Une autre fois, rapporte Ferdinand Bac, il eut un mot exquis. Le petit Roi de Rome dormait dans les bras de M<sup>me</sup> de Montesquiou-Fezensac. Une abeille s'approcha de la joue rose de l'enfant. Comme la gouvernante esquissait le geste de l'écarter, il dit : « Oh ! Madame, laissez-là ! Qu'elle en profite. »

Deux hommes incarnaient à Vienne l'ancienne France : Ligne et Talleyrand. Même art des réparties, même distinction désinvolte, même goût des femmes et du faste. La ressemblance n'allait pas au-delà. L'un était aussi prodigue que l'autre était calculateur ; le premier nourrissait des regrets, le second des ambitions. Ils avaient dîné ensemble à Dresde ; ils se retrouvèrent en 1814. On peut supposer que Ligne défendit auprès de Talleyrand ses conceptions européennes et que Talleyrand se servit de lui pour convaincre Metternich. Pour que l'Autriche fût forte, il importait d'éviter le morcellement, de reconstituer



un royaume français assez puissant pour s'opposer aux appétits de la Prusse grandissante.

## L'ENTERREMENT D'UN MARÉCHAL

Dans la dernière semaine de novembre 1814, le comte de La Garde, revenant du théâtre, aperçut dans un renforcement un homme enveloppé dans un grand manteau qui semblait attendre un galant rendez-vous ; c'était le prince de Ligne. Les jours suivants, il se rendit encore chez l'impératrice Élisabeth ; on remarqua qu'il frissonnait de fièvre. Il avait pris froid ; il s'alita le 5 décembre. Comme il était dans sa quatre-vingtième année, son entourage s'inquiéta. Il se confessa et reçut avec sérénité les derniers sacrements. Auprès de lui se relayaient son ami Augustin Docteur, Sauveur Legros et son valet François Baudalet, dit *Belœil*, originaire du village. Dans les moments de divagation, le malade commandait un corps d'armée ou distribuait les rôles d'une comédie. Lorsqu'il était lucide, il demandait des nouvelles du Congrès. Son souci était de ne pas alarmer les siens. Il demanda la comtesse O'Donnell, Titine, sa petite fille favorite ; le chirurgien Puttemans lui fit remarquer que sa femme et ses filles seraient peinées de ne pas être appelées aussi. Il y consentit ; toute la famille entra avec le duc de Saxe-Weimar. La vieille princesse lui ayant baisé la main, il dit : « Eh ! je ne suis pas encore un saint ! » Quand elle fut sortie, il ajouta : « Elle pourra vivre grandement et à sa volonté ».

Un érépipèle s'était déclaré ; la faiblesse augmenta. Le docteur italien Malfati ne cacha pas que la fin approchait. Les souverains firent prendre des nouvelles. Le comte de Witte fit visite au malade qui l'entretint de sa mère dont les beaux yeux avaient enchanté Versailles. A La Garde, il confia son espoir de revoir en sa compagnie son *Belœil* tant aimé. Bientôt, son état empira. Des groupes se formèrent devant la maison. Le 13, à trois heures du matin, il serra la main de Puttemans, puis son agitation augmenta. Il dit encore : « C'est fait » et il expira à dix heures

et demie. La comtesse Palffy coupa quelques mèches de ses cheveux blancs et les distribua à ses intimes.

En 1774, un testament sur papier rose avait enregistré le vœu de Charles-Joseph de reposer à Bruxelles, parmi ses grenadiers, au bord de la Senne. Il n'y en avait pas d'autre. Cependant il avait glissé furtivement à Maurice O'Donnel de petites dispositions post mortem ; son désir était d'être inhumé au Kahlenberg.

Le 15 décembre, par un froid brumeux, le Monkerbastei s'emplit d'un appareil guerrier inaccoutumé. Selon la prédiction du défunt, le Congrès de Vienne ajoutait à la série de ses divertissements l'enterrement d'un maréchal. Une foule énorme s'était massée pour voir les personnalités qui ne cessaient d'affluer et la modeste maison mortuaire contrastait avec le cérémonial déployé.

Huit sous-officiers sortirent, portant le cercueil qui fut placé sur un char à six chevaux empanachés de plumes de cygne noir ; on disposa dessus le heaume et la cuirasse héraldiques. Vingt officiers entourèrent le corbillard de torches dont le halo étoilait le brouillard, et le cortège s'ébranla. Il était ouvert par le duc de Wurtemberg, commandant la place, entouré des feldzeugmeister Colloredo-Mannsfeld et de Lichtenstein et d'un nombreux état-major.

Venaient ensuite deux escadrons de uhlands Schwarzenberg à czapka vert, huit pièces d'artillerie, deux bataillons du régiment hongrois Alexandre premier, les domestiques à la livrée du prince, le clergé, le cheval de bataille en caparaçon de deuil. A l'approche de la dépouille, les badauds se découvraient et écarquillaient les yeux en apercevant, selon le rituel séculaire, le *Cavalier noir* en armure, l'écharpe de crêpe en sautoir, tenant son épée nue dirigée vers le sol.

Derrière la famille, les bourgeois reconnaissaient en chuchotant les princes Auguste de Prusse, Eugène de Beauharnais, Léopold de Saxe-Cobourg-Saafeld, de Lambesc, de Hesse Hombourg, le grand-duc de Saxe-Weimar, le duc de Richelieu, les comtes Neipperg et de Witte, le prince Ypsilanti, des généraux et des diplomates autrichiens et étrangers. Défilèrent encore, comme appartenant au maréchal, les imposants Trabans de

la Garde en rouge galonné d'or, les Archers Nobles, les cuirassiers.

Sur le rempart deux silhouettes se séparèrent ; le tsar de Russie et le roi de Prusse avaient voulu assister à la levée du corps.

Après les obsèques solennelles célébrées à l'Église des Écossais, le convoi parcourut les rues de Vienne en passant par le Kohlmarkt et la Hofburg. A la limite de la ville, le canon retentit ; l'amiral Sidney Smith avait tenu à commander en personne ce suprême adieu au prince de l'Europe. Les troupes se disloquèrent, excepté la cavalerie qui prolongea son escorte jusqu'au Kahlenberg. Il était quatre heures de l'après-midi quand soudain le soleil, perçant le ciel bouché, éclaira le cercueil à l'instant où il descendait dans la fosse.

Charles-Joseph de Ligne ne laissait en fait d'héritage qu'un brillant souvenir. Il le savait et s'en était consolé. « Au moins, a-t-il écrit, on ne commentera pas mon testament car après s'être fait raconter à quelle heure on est mort, on demande tout de suite à qui on a laissé la pendule et la table à thé. » Vienne n'eut pas à se poser la question et la pompe des funérailles ne suspendit qu'un jour le tourbillon de fêtes qui soufflait sur le Congrès.

Rosalie Rzewuska apprit dans les marais polonais la mort de celui qui l'avait accompagnée jusqu'au pont sur le Danube à son départ de Vienne. Elle le revit montant lentement l'escalier de son hôtel, saluant tous les domestiques, raccommodant sa coiffure ébouriffée et s'écriant : « Dieux !. Rosalie, comment se loge-t-on au troisième ? » Il lui sembla que le XVIII<sup>e</sup> siècle finissait seulement <sup>1</sup>.

---

1. (Extraits de BELGIL. *Histoire de la Maison de Ligne* à paraître aux Éditions Mercator).

## Souvenirs sans madeleine

Communication de M. Robert GOFFIN  
à la séance du 8 juin 1974

J'avais connu Cendrars lors de sa conférence à Bruxelles vers 1919 ou 1920 et je l'admirais !

J'avais aimé « *Du Monde Entier* » et les « *19 Poèmes Élastiques* ». A cela d'ailleurs se limite pour moi l'innovation de son génie. Le reste est littérature, parfois extraordinaire ; mais je me demande si Cendrars aurait le rayonnement qui l'honore, si devant la postérité, il n'apportait pas ces deux œuvres ?

Personnage simple et compliqué, à la fois.

Pendant toute sa vie, il fut pauvre et sans grand besoin.

Au cours de son premier séjour à Bruxelles, il resta une quinzaine de jours parmi nous. A cette époque, j'étais maître d'études à l'Athénée de Saint-Gilles.

Je me rendis à l'arrivée du train de Paris et n'eus pas de difficulté à reconnaître Cendrars, car je savais qu'il avait perdu un bras à la guerre. De son unique main il portait une énorme valise dont je me chargeai ; je le conduisis à l'Hôtel Cecil, place Rogier, où je lui avais retenu une chambre et, devant moi, il ouvrit sa valise qui ne contenait même pas un costume de rechange. Il n'avait qu'une chemise brune provenant des stocks américains, un savon, non enveloppé, et un peigne. Quelques livres et des poèmes étaient mêlés à des revues, parmi lesquelles, il me montra « Maintenant » la célèbre revue d'Arthur Cravan, qui, me dit-il, donnait ses conférences en cache-sexe et qui était disparu à jamais, selon toutes vraisemblances, au Mexique, en se précipitant dans un volcan !

Ce même soir, je me souviens que nous nous rendîmes à l'Élite, Porte de Namur, où deux mécènes, Maurice Aerts et Gaston de Beer, l'avaient invité à dîner ; tous les amis attendaient au Rallye ! Il y avait là Vanderborgh de la *Lanterne Sourde*, et à ses côtés, Purnal, Moerman, Lecomte, Lucien Aulit et quelques autres.

Cendrars nous raconta qu'il était déjà venu à Bruxelles, en 1910 lors de l'exposition et qu'il y travaillait avec Charlot et Douglas Fairbanks, pour la parade d'un pavillon. Plus tard, son témoignage varia légèrement ; il y avait toujours la présence d'une de ces deux célébrités, mais parfois, il ajoutait celle du propriétaire des Éditions Kra qui jouait au diablo ! Bien entendu, il nous donna des détails sur la fugue qu'il fit, à l'âge de dix-sept ans, de Suisse en Russie ; ajoutons qu'à chaque exploit narré, la matière changeait et s'embellissait.

En réalité, Blaise Cendrars avait participé à une série d'événements invraisemblables, à travers son imagination et ses poèmes ! Tout au long de sa vie, je suis resté en contact avec lui ; à travers un petit noyau de réalité, il surchargeait ce qu'il avait vécu ; je suis certain qu'il croyait réelles, les fictions qu'il avait inventées. A-t-il jamais été en Russie ? je ne le pense pas ! Lorsque j'habitais 38, rue du Lac, un écrivain suisse chargé d'écrire une biographie de Cendrars, vint me voir afin de se documenter et trouver des matériaux relatifs à son étude. Je lui fis part de mon doute ; il m'affirma qu'il était certain du contraire et qu'il en apporterait la preuve. Voilà de cela une douzaine d'années et je garde indélébilement ma certitude et ma persuasion !

Bien entendu, cela n'enlève rien au génie cosmique de Cendrars. A mes yeux, il est resté l'homme d'une unique production poétique !

Quand je lui demandais s'il ne nous donnerait plus de chefs-d'œuvre comme *Le Transsibérien* ou *Les Sept Oncles*, il me répondait avec l'accentuation d'un français d'Outre-Jura, qu'il avait une douzaine de volumes de poèmes, mais ne désirait pas les livrer à la publicité des badauds. Il avait tout enseveli disait-il dans une malle en acier spécialement agencée pour lui et l'avait enterrée dans son jardin à Tremblay-sur-Mauldre.

Le premier soir ; nous fûmes invités chez Aerts, qui habitait une maison de maître à l'avenue Brugmann, à Uccle. Cendrars, plutôt émêché, bouleversa l'ordonnance du mobilier. Aerts débouchait des bouteilles de champagne tandis que Blaise faisait des cumulets dans un énorme fauteuil, en se coiffant du seau à charbon. Je voyais notre hôte effrayé par cette initiative qui dérangeait l'ordre bourgeois que nous avions trouvé en entrant !

Ses regards étonnés et courroucés me firent entrevoir le moment où Maurice Aerts allait mettre Cendrars à la porte. Denise et Suzanne ses filles âgées de 10 ou 12 ans étaient sorties de leur chambre pour assister au spectacle funambulesque de celui qui révolutionnait la demeure paternelle. Elles n'étaient pas parmi nous, mais d'une galerie à claire-voie, au premier étage, elles regardaient sagement les invités du rez-de-chaussée ; on voyait leurs jambes pendant à travers les barreaux.

Peu à peu, le calme revint ! Dans une minuscule poire en bois, il y avait une sonnette, près de la suspension. Cendrars fit semblant de sonner et d'appeler Dieu, au paradis des poètes ; il demanda qu'on voulut bien lui passer Victor Hugo ! mais Hugo ne répondant pas, on entendit Cendrars proférer :

— Le salaud, il n'a pas digéré mon *Transsibérien* !

Aerts et Debeer se mêlèrent à la joie générale et la soirée se prolongea fort tard. Un jour ou deux plus tard, en fin d'après-midi, je retrouvai Cendrars disputant une partie de tennis dans la propriété des Demiddeleer, du côté d'Alseberg. Quand j'arrivai, il était en nage ; on dut le diriger, de force, vers la maison du jardinier et lui administrer une douche pendant que la femme du gardien repassait son unique costume.

Presque tous les jours nous excursionnions avec lui à travers Bruxelles, notamment jusqu'au Musée congolais de Tervueren où il ne tarissait pas d'explications, devant les masques et les fétiches.

Au cours d'une promenade, arrivés à la hauteur du Boulevard Anspach, il tira *Le Transsibérien* de sa poche et me l'offrit ; c'était la belle édition dépliant illustrée par Delaunay. Je ne pouvais accepter ce cadeau qui me semblait trop généreux pour le pauvre Cendrars. Aulit était avec nous ; il prit le livre

déplié pour le regarder : Cendrars devant mon refus lui dit : « Lucien, puisque Robert ne le veut pas, garde-le ! » Lucien n'eut pas la même délicatesse et c'est ainsi que lui fut offert le livre inestimable que j'aurais aimé avoir !

Un autre soir, Sam Meyer nous invita dans son bel immeuble du côté de l'avenue Molière. On mit quelques disques avant de chanter des chansons estudiantines.

Tout fut parfait jusqu'au moment où Cendrars voulut danser sur ces couplets gaulois ! Il se préparait à faire une glissade qui l'aurait mené d'un bout à l'autre du salon. Hélas, le pauvre Cendrars portait des souliers à clous et son passage avait laissé des rainures dans le parquet ciré. Je vis alors Madame Meyer blême, prendre son courage à deux mains, s'approcher de Cendrars et lui montrer ses chaussures à semelles cloutées. « Vous n'allez tout de même pas labourer mon parquet avec ça » dit-elle. Cendrars s'excusa en disant qu'il n'avait pas d'autres souliers ; sans hésiter, il enleva « ses pompes », comme il les nommait, et, nous le vîmes sur ses chaussettes trouées, faire des exercices de voltige et de mimique.

Cendrars repartit pour Paris où il habitait, rue de Savoie.

Selon lui, son meilleur ami était le boulanger du coin, dont il était un familier, et qui lui avait fait crédit, pain par pain, jusqu'à plus de deux mille anciens francs ! Il ne put le rembourser que beaucoup plus tard, quand il toucha l'indemnité d'invalidité pour le bras qu'il avait perdu. Il tournait en Italie, avec Abel Gance, quand il apprit l'envoi du chèque attendu depuis longtemps ! Il pleura en pensant au prix que représentait son bras amputé ; à son retour, il toucha l'argent et indemnisa le boulanger devenu un intime ; n'avait-il pas accepté d'être le parrain d'un mioche né dans la famille ? Et n'est-ce pas en pensant à ce « beau boulanger » qu'il a révélé, dans un de ses poèmes, qu'il était peut-être son fils, ayant retrouvé sur le bras nu du brave artisan, les initiales de sa mère, tatouées au centre d'un cœur ?

C'est vers cette époque, après avoir touché son pécule de démobilisation qu'il fit la connaissance, dans un bistrot, d'un pauvre mutilé breton qui s'exprimait à peine en un français correct et qui lui avait montré, au bout des moignons de ses mains, les deux seuls petits doigts qui lui restaient. Le malheureux

lui expliqua que selon le barème de réparation, il touchait deux cents francs par doigt et n'avait eu droit qu'à seize cents francs, tandis que la perte d'une main était évaluée à sept mille francs. (Je n'ose garantir la proportion que je rapporte).

Cendrars fut apitoyé par le cas de ce malheureux mutilé qui n'était plus apte à aucun travail, tandis que lui, avec sa seule main avait pu se réadapter à une vie approximative. Sans trop réfléchir, il partit en compagnie de l'infortuné chez Maurice Barrès qui fut très accueillant ! En quelques jours, le soldat mutilé obtint gain de cause et sa pension d'invalidité fut modifiée !

Puis, Cendrars disparut pendant un long moment. Je reçus une carte-vue du Brésil et ne devais le revoir qu'après son retour à Paris où il habita à l'avenue Montaigne dans le petit hôtel du père Lempen ; il m'écrivit à propos d'un poème que j'avais publié dans une revue.

En face du théâtre et du Plaza, il occupait une chambre minuscule, au premier étage ; sa fenêtre s'ouvrait sur des marronniers en fleurs. Moi-même j'y descendis assez souvent, jusqu'à la guerre de 1940. A chacun de mes séjours, nous nous asseyions à la terrasse, fréquentée par des mannequins, des starlettes de cinéma et des journalistes de l'*Action Française*, dont les bureaux se trouvaient en face. Il me montra souvent Charles Maurras, le directeur de l'*Action Française*, mélancoliquement seul, qui déjeunait en lisant des journaux.

Il me parlait sans cesse de celle qui était son grand amour et était partie avec un autre, à qui il en voulait à mort. Par un après-midi ensoleillé, il m'emmena « avec son eustache en poche », disait-il, afin de retrouver le traître qui l'avait « trompé ». Cette promenade vers Saint-Germain-des-Prés, se termina à Montparnasse à l'appartement de la femme de Cravan. Ai-je déjà raconté la conversation compliquée que nous eûmes avec elle ? Après la mort d'Arthur, elle avait épousé un acteur qui, jaloux de son prédécesseur, avait obligé sa femme à brûler les photos et les poèmes qu'elle avait gardés.

C'est par elle que nous connûmes l'origine du patronyme Cravan. Notre interlocutrice était originaire d'un petit village : Cravan, dans le Morvan. A plusieurs reprises elle y retourna



en compagnie de son ami qui, charmé par la rusticité et la sonorité du nom, l'avait pris pour pseudonyme.

Dans un autre récit, il prétendait avoir été propriétaire de plusieurs Hispano-Suiza et de Bugatti, qu'il conduisait de son unique main. Je crois qu'il en fut des voitures comme du voyage en Russie et que tout cela procédait de son imagination.

Plus tard, je retournai chez le père Lempen ; Cendrars me présenta le Belge, Jean V., qui menait à l'hôtel une vie de seigneur. Il avait endormi la méfiance bretonne des Lempen en se faisant passer pour le propriétaire d'un château à Ohain. Or, quand l'intéressé apprit que j'étais né à Ohain et l'avais bien connu, ainsi que sa famille, il se volatilisa alors qu'il devait une somme importante à son hôtelier qui ne vit pas le premier sou !

C'est alors que je décidai Blaise à revenir en Belgique avec moi. J'avais encore ma Buick et nous partîmes un matin de mai. En arrivant du côté de Conchy-les-Pots, reconnaissant la zone des armées qu'il n'avait plus revue depuis l'amputation de son bras, il fut repris par l'intensité du drame et il se mit à pleurer à chaudes larmes.

Je fis le nécessaire afin qu'il passât un séjour agréable dans la solitude flamande des Sept-Fontaines, à la petite auberge où j'avais habité avec Suzanne. J'allai le voir le lendemain, mais il m'avoua que le silence « qui sentait le fumier » lui pesait ; le bitume de Paris et les châtaigniers de l'avenue Montaigne lui manquaient. Je revins le jour suivant, il avait disparu. N'y tenant plus, il avait téléphoné au père Aerts, qui, par hasard était chez lui et repartait pour la mer, près d'Ostende. Il ne dut pas inviter deux fois Blaise, qui s'en alla par l'autobus, en disant au propriétaire de l'auberge que je réglerais les frais. Il resta une dizaine de jours à Ostende et de là, repartit pour Paris en laissant comme cadeau, à son ami Aerts le manuscrit complet d'un de ses romans.

Je le vis souvent, avant la guerre de 1940 ; il était journaliste accrédité auprès des armées en campagne et portait l'uniforme militaire sans galon. Une nuit, avec son fils Remy et J. J. Levesque, il nous conduisit à un bal de romanichels. Quinze jours plus tard il m'apprit que son fils s'était tué en avion. Quand je

rentraï d'Amérique, au cours de mon premier voyage à Paris, je me mis à la recherche du poète qui avait disparu. Je le retrouvai marié avec Raymone ; ils étaient installés au-dessus d'une pharmacie au coin du Boulevard du Port-Royal, à peu près où se trouvait le bal Bullier et où nous avons rendu visite à l'épouse de Cravan.

Il revint plus tard à Bruxelles pour y revoir son ami industriel. Il avait profité de cette occasion pour présenter un livre à la radio belge.

Quand je le revis à Paris, il habitait rue Jean Dolent, puis rue de Heredia. Nous déjeunâmes plusieurs fois avec Pierre Seghers, mais sa santé ne tarda pas à se ressentir des innombrables petits rhums qu'il affectionnait. Bientôt, il ne put plus bouger de chez lui et je retrouvai Raymone, seule, à Bruxelles, qui jouait les utilités au théâtre pour pallier les difficultés de l'existence...

Elle me confia la part d'incantation imaginaire des déclarations de Blaise qui vivait ses ragots comme il vivait sa poésie et elle ajouta combien il m'était reconnaissant d'avoir détecté l'origine de *Zone* d'Apollinaire dans les *Pâques à New-York*. Elle me confirma qu'il n'y avait pas de suite poétique à son poème *Du Monde Entier*.

Plus tard, j'appris la mort de mon ami et fus délégué par la Belgique pour lui rendre un dernier hommage. Le service religieux fut célébré à l'église Saint-Séverin ; j'étais à côté de son frère le juriste suisse et pris la parole devant le cercueil, dans l'entrée de l'église, près du baptistère.

Ainsi s'en allait Blaise Cendrars qui avait ouvert la lucarne du monde à la poésie moderne. Ainsi s'en alla celui qui avait vécu pauvre et qui mourut pauvre, devenu un grand poète français !

Un matin, en sortant du Palais, comme d'habitude j'achetai les *Nouvelles Littéraires*. Dans le tramway, je dépliai le journal et vis en première page un poème de Paul Claudel : « Verlaine ». Profondément ému par la lecture des premiers vers, je descendis à l'arrêt du Luxembourg et me hâtai vers un square proche où je m'assis sur un banc pour lire et relire ces vers qui éclairaient ma vie. Je sentis que j'étais repris par la littérature.

Paris me fascinait toujours ; je n'y avais encore été qu'une fois, à l'époque où j'étais surveillant à l'Athénée. Après avoir économisé quelques francs je me sentis tout à coup si riche que, sans hésiter, je partis retrouver Paul Fierens ; il avait terminé son Droit avant moi et était chroniqueur au *Journal des Débats*.

Il m'avait fait réserver une chambre à 6 francs, à l'hôtel de Bretagne, rue Cassette, sans salle de bains, ni eau courante ! Au restaurant, on ne voyait que de respectables prêtres. Je restai une semaine à Paris à l'époque du boum de Montparnasse.

Tous les soirs nous allions à la Coupole ou au Dôme où il me présenta à des écrivains, des artistes, des poètes, menant une vie de bohème autour du carrefour Vavin.

C'est là que pour la seconde fois je revis Cendrars. Nous discutons avec Salmon, Max Jacob, Geo Charles, Lebedeff, Chagall, Zadkine et nous assistâmes au cours de poésie donné par Jules Romains au Vieux Colombier.

Retourné vers l'illumination des poèmes, j'écrivis sous l'inspiration de la technique Claudélienne. Je passais même de l'un à l'autre genre, convaincu qu'il n'y a de règles que celles que le poète veut bien se donner.

J'avais alors rencontré plusieurs fois Franz Hellens et Gustave Van Eecke qui dirigeaient la revue : *Signaux*.

Un jour, je fus bouleversé par un extrait du *Paysan de Paris* qui paraissait dans une revue ; c'était l'admirable passage des timbres-poste ! Le surréalisme venait de me séduire. Je me mis en rapport avec l'auteur et c'est ainsi que je connus Aragon et le Passage de l'Opéra !

Marcel Leborne, Ernest Moerman et moi-même, partîmes pour Paris. Nous logions dans un petit hôtel près de la Bourse où nous nous convainquions que Lautréamont était mort !

Je vis souvent Aragon avec lequel je passais des soirées à discuter de poésie. Nous nous retrouvions toujours au *Soleil Levant*, rue Faubourg-Montmartre et de là nous flâniions dans les zones qui nous plaisaient.

C'est à ce moment que parvint l'annonce du décès d'Anatole France ; Prix Nobel, « Immortalisé » par l'Académie Française, la France lui rendit un ultime hommage ; il eut des funérailles nationales.

A différentes reprises, Aragon m'expliqua sa dilection pour Henry Bataille dont il récitait des poèmes, que je connaissais d'ailleurs.

Amicalement, il me dévoila les petits mystères qui l'avaient amené à son étrange solidarité avec l'auteur de *La Lépreuse*. Nous parlâmes, bien entendu, de Verlaine et de Rimbaud, mais, plus près de son cœur peut-être, était Germain Nouveau dont il connaissait par cœur de nombreux poèmes qu'il clamait la nuit sur les boulevards ; j'avoue, que les *Valentines et autres* ne trouvaient pas en moi, l'écho des deux autres archanges noirs.

Plusieur fois, j'allai avec Aragon au « Certa », passage de l'Opéra. Tous les surréalistes s'y retrouvaient et discutaient des nécessités immédiates de la poésie et du monde. Malgré une politesse exquise, André Breton pontifiait. Nous parlâmes de ce café surréaliste à la porte d'entrée duquel figurait une inscription bizarre : « Amon nos Autes ». Je leur dis que c'étaient trois mots du wallon liégeois qui signifiaient « entre nous » ; mais Breton était sceptique, dans cette inscription il prétendait découvrir une formule incantatoire qui devait, sous l'effet du choc des coïncidences, canaliser le surréalisme vers le Passage de l'Opéra.

Le lendemain eurent lieu les grandioses funérailles nationales de France que Breton mettait au pilori ! Le rendez-vous fut pris aux Champs-Élysées ; là, fut remise à tous les participants surréalistes une liasse de pamphlets qu'ils distribuaient avec une véhémence verbale telle que cela provoqua des attroupelements irrités qui insultaient les jeunes poètes.

Quatre ou cinq d'entr'eux, notamment Drieu la Rochelle, Breton, Aragon, Delteil avaient rédigé des textes dans lesquels on lisait « Faut-il gifler un mort ? » ou « Ne nous la faites pas à l'oseille ! »

Après la cérémonie, je retournai au Certa. A ce moment, le groupe ne parlait pas encore de communisme et Aragon affichait plutôt une colère anarchisante.

J'appris que le poète Clément Pansaers avait, pendant de longues semaines, fait partie de leur groupe, mais une brouille était survenue, que l'on m'expliqua tout simplement. Un jour l'un de ceux qui retrouvaient régulièrement Breton, trouva à

terre le portefeuille du garçon qui les servait. Comme l'un d'entr'eux proposait de le garder, des discussions s'ensuivirent. Les uns prétendaient qu'il s'agissait de l'argent d'un malheureux prolétaire qui serait rendu responsable de la perte, au grand dam de sa femme et de son enfant. Breton partageait une autre opinion : le droit à la récupération devait se situer dans l'absolu, indépendamment des circonstances, et peu importait que le garçon fut sympathique, il fallait garder la prise.

Clément Pansaers, était le plus acharné à ne pas vouloir rendre le portefeuille, une bagarre s'en suivit et finalement le poète quitta la réunion.

Il retourna à Bruxelles pour y reformer un groupe au *Diable au Corps*, à la rue aux Choux. La plupart de ceux qui se retrouvaient autrefois au Balai, à Fond'Roy, s'y joignirent, et, pendant quelques semaines, Pansaers fit figure de chef de groupe avant qu'il ne mourut pitoyablement, laissant une femme et un enfant.

J'ai déjà parlé de Paul-Henri Spaak quand j'ai évoqué mon séjour à l'Athénée de Saint-Gilles et à l'Université de Bruxelles. Mais il n'apparaissait à ces époques de ma jeunesse que comme un personnage n'appartenant qu'à ma toile de fond. Aujourd'hui, c'est moi qui suis l'élément insignifiant complémentaire à côté de mon illustre condisciple.

Je le revois encore quand j'entrai en rhétorique sous la direction de Josué De Decker, professeur admirable qui allait pendant que nous suivions encore ses cours, trahir la Belgique au profit de l'occupant allemand, et devenir professeur à l'université von Bissing à Gand.

Nous étions une vingtaine sur des bancs formés de deux sièges et je fus installé à côté de Paul-Henri Spaak dont je savais que le père, un poète réputé, avait écrit une pièce en vers : *Kaatje*. Il habitait rue Jourdan où il retournait deux fois par jour en ma compagnie, avec ses deux frères, car je repartais plus loin que lui à Ixelles. C'était un bon élève, enjoué, sportif, cultivé, portant les cheveux rejetés en arrière. Nous avions dix-sept ans !

Pendant les quelques mois où je fus son voisin, nous nous entendions à merveille, car déjà je manifestais certaines pro-

pensions poétiques et lui-même me confessa souvent qu'il n'entrevoit sa vie que dans la continuation poétique de celle de son père.

Il aimait à ce moment Samain, Henri de Régner et surtout Guérin qu'il m'apprit à connaître, mais je crois qu'il vouait une affection particulière à Georges Rodenbach dont nous lisions et relisions les poèmes dans les anthologies de Walch et dans celle de Van Bever et Léautaud. Un détail surnage ce passé devenu fuligineux : Nous cherchions à nous émouvoir en citant les plus beaux vers de la langue française. Je ne sais plus ce que j'avais choisi ; peut-être l'alexandrin d'Henry de Régner :

*L'odeur de l'eau qui dort parmi les joncs mouillés !*

mais ce dont je me souviens c'est qu'il me loua et me répéta cent fois un vers où Rodenbach expliquait que les arbres :

*Ont le geste très lent des prêtres qui bénissent.*

Et un jour de mai la place resta vide à mes côtés ; Paul-Henri était parti pour le front et, arrêté à la frontière hollandaise, allait passer le restant de la guerre dans un camp de concentration en Allemagne.

Je me revois encore, quelques mois après notre rhétorique, sonnait à la maison de la rue Jourdan où je fus reçu par sa mère qui me donna de longs détails sur son arrestation et son incarcération.

Je le revis à l'université et bientôt nous nous retrouvâmes, avec Charles Plisnier et Georges Bohy, aux étudiants socialistes, comme je l'ai raconté. Moi, je devins surveillant maître d'école à l'Athénée de St-Gilles, tout en essayant de potasser des cours de droit que me communiquaient des amis. Paul-Henri Spaak bénéficia d'une loi de circonstance qui permettait aux anciens militaires et aux prisonniers de fractionner les examens, si bien que mon ami s'inscrivit au barreau un an avant moi.

Je l'écoutai pendant le procès d'assises des communistes au cours duquel il plaida brillamment et annonça les débuts d'une belle carrière de plaideur.

Mais entretemps Paul-Henri s'était rapproché des instances socialistes du Parti Ouvrier et allait y tracer son sillon. Il fut

nommé chef de cabinet du ministre du travail, Wauters, et je le vis moins car il ne fréquentait plus le Palais de Justice.

Ce fut l'époque décisive pendant laquelle Paul-Henri manifesta une grande activité politique. Il s'était solidarisé avec des éléments de gauche, qui témoignaient leur adhésion à la révolution russe. Spaak collaborait à *l'Exploité* qui défendait les thèses extrémistes et, pour cette courageuse émancipation, il entra en conflit ouvert avec le chef incontesté du parti, le Ministre Van der Velde.

Je me souviens d'un petit fait important qui classait mon ami sur le versant socialiste touchant au communisme. Il y eut un soir une manifestation gauchiste (le mot existait-il déjà) qui se déroula dans le centre de Bruxelles. Paul-Henri en était et le lendemain les journaux annonçaient à la une que P. H. Spaak, à la tête d'un groupe révolté, avait été casser les vitres à la rédaction de *la Nation Belge*.

De plus en plus il glissait vers la gauche et était accusé de toutes les déviations et de toutes les vilénies par la presse bourgeoise de Bruxelles. C'est en ces occasions qu'un jour au cours d'une contre-manifestation, un jeune lieutenant d'Anethan appartenant à la noblesse et qui m'avait commandé au 13<sup>e</sup> de Ligne, alla sonner au domicile du jeune politicien à la rue Félix Delhasse et, confronté avec celui-ci, le gifla à plusieurs reprises.

Paul-Henri Spaak avait à ce moment repris le collier de l'avocat et venait tous les jours au Palais. Comment situer cette époque dans le temps ? un indice peut-être me le permettra ; j'avais plaidé avec lui un important procès correctionnel à Charleroi, pour un certain Bayot. Nous allions une fois la semaine, en train, dans cette petite ville du Hainaut et revenions déjeuner au restaurant Cordemans près de la Bourse !

Or, j'eus un incident qui m'obligea de consulter le Bâtonnier Crokaert. Celui-ci fut élu chef du Barreau vers 1927. C'est donc vers cette date, que ces incidents se passèrent et que je rencontrai Paul-Henri dans un couloir du Palais de Justice ; c'était encore un des majestueux corridors qui furent transformés en chambres d'audience, le long de la salle des Pas-Perdus.

Nous nous assîmes sur un banc et bavardâmes assez longuement. Paul-Henri me fit part de la rancœur qu'il éprouvait dans les luttes intestines du parti socialiste. Le conflit avec Vandervelde s'était envenimé ; mon ami devait être traduit l'après-midi même devant le comité politique qui allait le juger, et Vandervelde réclamait son expulsion.

Paul-Henri était désespéré et, tout en soupirant il m'annonça que peut-être, le lendemain, il appartiendrait au groupe communiste où s'étaient déjà inscrits les deux collaborateurs à la rédaction de l'*Exploité* : Jacquemotte et Van Overstraeten.

Le lendemain je revis mon confrère plus souriant que la veille. Il m'annonça triomphalement que le comité de la hache n'avait pas fonctionné et qu'on n'avait pas osé l'exclure. Vandervelde procéda alors d'une manière plus intelligente pour réduire l'opposition violente du jeune avocat ; il le fit nommer ministre. Et c'est ainsi que Paul-Henri, communiste en puissance, devint un des jeunes dirigeants du mouvement ouvrier qui allait se battre, selon une stratégie de tout repos, loin des violences et des révolutions !

Ce fut la période de quelques années avant la guerre de 1940 pendant laquelle Paul-Henri allait exercer son attraction de puissance et d'éloquence sur son groupe politique ; on le vit beaucoup moins au Palais et, par conséquent, j'eus moins souvent l'occasion de le rencontrer. Il était une personnalité importante du mouvement socialiste qui essayait de saper les positions fortes tenues par les catholiques et les libéraux. Il est vrai que son origine bourgeoise de neveu du ministre libéral Paul-Émile Janson donnait une garantie de sécurité aux classes moyennes qui jusqu'alors n'avaient vu dans le socialisme qu'un substitut plus pondéré du communisme.

Nous arrivâmes ainsi aux années difficiles qui précèdent l'attaque des blindés de Hitler. Le Gouvernement Belge, sous la direction du Roi Léopold III, esquissa, devant le conflit qui se préparait, une attitude d'abstention et de neutralité qui paraissait bienveillante aux nazis. Il ne tarda pas que Spaak fit aussi profession de neutralité et à quelques-uns — le groupe du journal *Alerte* — sous la direction de Louis Piérard nous nous opposâmes violemment à cette attitude en prétendant que le



seul danger que la Belgique put encourir était du côté de l'Allemagne tandis que la France demeurait notre alliée naturelle, avec qui nous devions être solidaires sans restriction !

Il va sans dire que les rapports que j'entretenais avec Paul-Henri se refroidirent considérablement. Il était, peu avant l'attaque du 10 mai, ministre des Affaires Étrangères et m'avait fait dire par plusieurs intermédiaires qu'il condamnait l'attitude que j'avais adoptée. Quand notre journal profrançais vit le jour, mon condisciple suscita même et subsidia un hebdomadaire *l'Ouest* pronazi qui louait les bénéfices de la neutralité. A la tête de cette feuille de chou, on retrouvait les personnages falots qui collaboraient à un autre organe fasciste *Cassandre*, dirigé par le traître Paul Colin.

L'avenir allait nous donner raison mais l'opposition se développa, presque violente, entre les deux idéologies inconciliables, et la lutte dura jusqu'au jour des hostilités, lorsque Paul-Henri recevant l'Ambassadeur d'Allemagne au Ministère des Affaires Étrangères, coupa la parole à son visiteur et proféra le célèbre : « Moi d'abord ! »

Puis ce fut la débâcle, le conflit avec Léopold III et l'expatriation improvisée du gouvernement en France, pour des heures difficiles, car elles imposaient des choix lourds de conséquence. Je revis Paul-Henri à Poitiers et, par la force des choses, nous nous trouvions réconciliés dans le malheur.

Je ne le rencontrai plus qu'en Amérique, et nous déjeunâmes ensemble après le rendez-vous des Belges à l'hôtel St-Régis. A ce moment l'auréole de Paul-Henri était loin d'être louée par tous ; certains le tenaient pour un homme qui avait plié devant Hitler ; d'autres, acceptant le coup de dés des circonstances, le considéraient comme notre directeur de conscience en exil.

Il était déjà en Belgique quand je rentrai moi-même en mai 1945 et je lui rendis visite car j'étais chargé de certains mandats officiels que je devais lui transmettre. Je me souviens que je le rencontrai au Ministère des Affaires Étrangères, rue de la Loi ; et nous nous réjouîmes des succès de son éloquence devant les représentants du monde entier, à San Francisco, quand il annonça aux Russes que tous ceux qui étaient-là présents avaient peur du communisme. Du coup, Paul-Henri avait

exprimé publiquement ce que tous les Américains disaient tout bas et il devint leur homme.

Et je ne pus ne pas penser à cette image contradictoire du jeune avocat presque communiste en puissance qui allait, quelques années plus tard devenir le champion incontesté de la croisade contre les Bolchevicks !

Puis Paul-Henri Spaak fut considéré comme le chef indiscuté du mouvement socialiste qui était devenu en Belgique une organisation que certains qualifiaient de bourgeoise et de réformiste. Les grands chefs étaient disparus ; c'est lui qui reprit une direction où il allait briller pendant de longues années en qualité de Premier Ministre ou de Ministre des Affaires Étrangères ! Pour plaire à son groupe, il se solidarisa avec lui dans la lutte pour l'abdication de Léopold III. Mais lentement, Paul-Henri était de plus en plus tourné vers une forme marxiste de capitalisme. Il était pourtant hors poll aux élections et il remporta chaque fois un triomphe !

Mais tout cela est connu ! Paul-Henri avait été accueilli à l'Académie Royale de Belgique et moi-même j'avais été nommé au fauteuil que son père avait occupé. Il ne fut pas un membre assidu ! Sa nomination, à son point de vue, était honorifique. Je ne le rencontrai que deux ou trois fois à l'occasion d'élections ou de circonstances exceptionnelles ; chaque fois, il venait s'asseoir à mes côtés et, pendant toute la durée de la réunion, nous bavardions de mille et une choses et surtout de ce que nous avions découvert de plus efficace contre les tortures de la goutte.

Plusieurs fois nous nous téléphonâmes pour discuter de médicaments, colchicine ou yrgapirine, amplivix ou ziloric, car lui et moi, nous étions hantés par cette torture de l'acide urique qui nous frappait trop souvent, avec la violence d'un coup de foudre.

Je le vis moins, il se remaria et un jour, à l'approche des élections, le conflit avec les dirigeants du parti ouvrier s'envenima. En réalité Paul-Henri était la persona grata des Américains. Déjà ils l'avaient nommé en qualité de secrétaire de l'OTAN et souvent, il essayait d'atténuer les exagérations politiques de ses collègues du parti qui haïssaient un peu en

lui, l'intellectuel qui n'attendait pas la rémunération de son mandat pour mener une vie bourgeoise.

Paul-Henri confronté à des revendications qu'il tenait pour trop révolutionnaires, réagit et finalement annonça la fin de sa vie politique.

Il acheta une grande propriété à Braine-l'Alleud et dans ses rares interventions publiques, il se qualifiait, presque humoristiquement, d'industriel !

Mes seuls contacts avec lui furent sur le plan difficile de notre état de santé. J'avais été guéri, ou du moins mon état de santé s'était considérablement amélioré grâce au ziloric ; il avait essayé ce médicament qui lui causait des troubles graves, je lui communiquai qu'il fallait, sans considération pour ces troubles secondaires, continuer. Il se plaignait également de sérieux inconvénients provenant de son obésité ! Quand il apprit que j'avais maigri de quarante kilos par le régime des hydrates de carbones il me fit longuement expliquer ce régime et me donna rendez-vous à un pied-à-terre qu'il avait à l'Avenue Louise et je lui précisai les nécessités du traitement en lui remettant mon petit livre : « *Passeport pour la Ligne* ». En quelques semaines il perdit de nombreux kilos et me retéléphona souvent !

Ce fut à cette époque que nous fûmes invités l'un et l'autre à une cérémonie des Chevaliers du Tastevin, à Clos-Vougeot, en Bourgogne. Nous nous retrouvâmes à l'hôtel de la Cloche à Dijon avant de nous rendre à la cérémonie officielle d'investiture où il fut sacré grand-officier tandis que m'échait le grade de commandeur.

Nous étions voisins à la table d'honneur et je le surveillai, face à de multiples bouteilles de Bourgogne qu'il attaqua avec vigueur et componction. Il s'étonna même que j'eusse bu de l'eau tout au long de la soirée !

Le lendemain, nous nous rendîmes ensemble à la manifestation des Ombiaux dans un village voisin où je dus prendre la parole en l'honneur de mon vieil ami à qui Spaak et moi, rendions un hommage gourmand.

Puis je le perdis de vue. Je dus réclamer, par téléphone, le livre que j'avais prêté, et lorsqu'il me le remit, je sentais,

devant le conflit linguistique qui divisait la Belgique, combien il était malheureux de ne plus être au timon de la politique de notre pays. Il me confia qu'il était scandalisé par les exactions flamingantes et combien son ancien parti était coupable de faire le jeu de ces exaltés.

Comme je l'ai précisé, un jour à Beaulieu, sur la Riviera française, je vis arriver vers moi une espèce d'ouvrier en casquette ; c'était Paul-Henri, méconnaissable, qui s'était installé dans un petit appartement où il m'invita.

Rentré en Belgique, il publia ses mémoires presque en même temps que celles de Marcel-Henri Jaspas qui eurent, à mon avis, plus de succès !

Puis, se morfondant de la vie calme où il était rentré, il fit tout à coup une déclaration inattendue et fracassante contre les exactions flamingantes. Au dépit cuisant de ses anciens collègues ulcérés, il s'opposa à la politique conciliante des socialistes et prit parti pour le mouvement du front des francophones ! Il alla même, avant les élections jusqu'à prendre la parole pour eux à la dernière réunion tenue dans un grand cirque installé à Ixelles. Il eut autant de succès qu'au temps des jours les plus glorieux !

Enfin, on annonça le cinquantenaire de l'Académie Royale de Langue et Littérature Française ! A cette occasion, les Belges reçurent quinze membres de l'Académie Française, à qui ils offrirent un brillant déjeuner au restaurant du Cygne, dans le cadre de la Grand'Place. Ce fut la dernière fois que je le rencontrai. Nous nous isolâmes et, me tenant par un revers du veston, il s'excusa d'avoir manqué à une promesse, que j'avais oubliée : au mois de novembre précédent, l'Athénée de St-Gilles avait organisé, en l'honneur de la rhétorique de 1916, un cocktail auquel devaient se rendre Paul-Henri Spaak, le peintre Delvaux et le ministre Bohy.

Nous nous y retrouvâmes sans eux à une douzaine, vigilement gardés par des photographes qui voulaient prendre des souvenirs de la rhétorique belge la plus célèbre. A cette occasion, l'un et l'autre m'avaient téléphoné et affirmé qu'ils seraient présents ! Paul-Henri me confia au cours de notre dernière conversation, que depuis quelques mois il était atteint de troubles assez graves

qui l'obligeaient à garder le lit et qu'il n'avait pu, à cause d'une rechute, être des nôtres. Nous nous promîmes de nous revoir.

Quelques semaines plus tard, Georges Bohy mourut ; j'eus ainsi l'explication de son absence. Il y a un mois, je fus atterré d'apprendre par la télévision qu'un des hommes d'état les plus importants de la Belgique venait de disparaître. Paul-Henri Spaak avait succombé à une rupture d'anévrisme. Et sa mort met fin à mes extraits des *Souvenirs sans madeleine*.

## Robert Vivier et le bonheur <sup>1</sup>

Je suis l'élève en poésie de Robert Vivier depuis soixante ans. Je l'ai été bien avant qu'il ne devînt professeur, et je l'étais sans qu'il le sût. Cela se passait à l'athénée de Liège, où il allait remporter en classe de rhétorique le premier prix de dissertation française au Concours général — le Concours général, glorieuse tradition chez nous perdue — alors que j'en étais à traduire l'*Anabase* sur les bancs de la quatrième. Nous n'étions donc pas encore tout à fait contemporains, chose qui nous est advenue comme à tous ceux qui se trouvent un jour réunis à égalité dans le troisième âge : il existait entre nous une vaste distance de trois années, et c'est de très loin que ma première admiration est allée à lui. Car ce long garçon, qui devait plus tard parler de ses « jambes de sept lieues » et qui réussissait des glissades étourdissantes à travers les infinis couloirs dallés de l'ancien couvent des Clarisses, avait publié dans *Belgique-Athénée* des strophes parnassiennes aussi longues que lui et dont m'avaient impressionné la maîtrise et peut-être plus encore l'accent, d'un pessimisme très Leconte de Lisle devant l'inanité de la course des mondes.

J'avais deux raisons de vous rapporter tout d'abord ce souvenir d'adolescence. C'est en premier lieu que ce mot de pessimisme que je viens de prononcer vous fait connaître tout de suite quel était le climat de la pensée au point de départ de la longue expédition en poésie et en sagesse dont je vais vous parler. Il indique quel ciel sombre régnait sur le pays mental de ces vers de la première jeunesse, le pays d'où le jeune poète s'embarquait pour faire œuvre et pour découvrir sa vérité propre et profonde. Montrer cette aventure sera le sujet de ma causerie. Et j'éclairerai

1. Conférence faite devant la Section culturelle du F.D.F. de Bruxelles le 26 mars 1974, à l'occasion du 80<sup>e</sup> anniversaire de Robert Vivier.

tout de suite celui-ci en révélant d'avance le résultat du voyage et la vérité rapportée : c'est une foison de beaux livres, et quant à la vérité, c'est que le bonheur est naturel à l'homme, et que l'homme a pour devoir de suivre sa nature, c'est-à-dire d'être heureux.

Mon autre raison d'évoquer ces deux lycéens que nous étions en 1911 — et qui ne s'étaient probablement jamais adressé la parole, à cause de la vertigineuse différence de caste qui sépare un rhétoricien d'un élève de quatrième — cette deuxième raison tient à un scrupule. J'ai cru devoir vous informer d'emblée que le témoin que vous avez devant vous pourrait bien être reprochable, comme on dit en justice, parce que n'étant pas sans liens affectifs, anciens et étroits, avec l'homme et avec l'œuvre dont il vient vous parler. Je ne jure donc pas de déposer sans passion ; mais je crois vous apporter assez de pièces convaincantes pour que vous puissiez vous fonder sur elles seules.

A vrai dire, chaque fois que je parle de Vivier, de sa poésie, de ses romans, de la philosophie qui s'en dégage, si j'y mets une passion elle ne vient pas seulement de mon plaisir d'en parler, mais aussi de ce que je m'élève contre une méconnaissance ou contre une insuffisante reconnaissance d'une première valeur, je ne dis pas seulement des lettres françaises de notre pays, mais de la littérature française actuelle. Non pas certes que Vivier soit un obscur auteur : les plus hautes distinctions littéraires lui ont été décernées en Belgique par l'État et par l'Académie royale de littérature ; il est membre de cette Académie depuis un quart de siècle ; la Sorbonne l'a appelé pour lui confier une chaire de poésie. Mais surtout, de Vildrac et de Supervielle à Étiemble et à Jean Cassou, on dénombrerait difficilement ceux qui l'ont couronné de la seule palme qui compte pour les poètes, celle de la dilection par les vrais poètes. Il n'empêche, et c'est vrai chez nous plus encore qu'à Paris, que Vivier n'a pas la large communication avec le public. Le dommage n'est pas tant pour lui, qui ne serait que trop nonchalamment enclin à s'en passer (il n'irait pourtant pas jusqu'à l'éluder volontairement, car il me semble qu'il doit juger que dédaigner la communication est une inconvenance sociale) ; et il n'est pas seulement, ce dommage, pour ceux qui sont privés d'une connaissance poétique

et littéraire particulièrement exquise, il est aussi pour notre communauté française en général. Je pense ici à une parole que j'entends souvent prononcer par quelqu'un qui suit de près notre lutte pour la sauvegarde de cette communauté. « C'est par nos valeurs en tous les domaines que nous nous sauverons », dit ce quelqu'un, « il nous faut avant tout, en tous les domaines, acquérir et développer la valeur. » A quoi j'ajoute en corollaire qu'il faut aussi mettre en lumière et en valeur les valeurs que nous possédons, et ne pas les tenir sous le boisseau. C'est à quoi je m'essayerai ce soir à propos d'une des plus sûres d'entre elles.

Robert Vivier est né à Chênée, près de Liège, en 1894. Il aura quatre-vingt ans dans quelques semaines, et c'est un peu aussi à l'occasion de cet anniversaire que nous lui dédions cette soirée. Pour résumer en peu de mots une biographie extérieure qui n'aura pas à nous occuper autrement (en dehors d'un événement universel très personnellement éprouvé, la guerre de 1914-1918), je dirai que Robert Vivier, docteur en philosophie et lettres de l'Université de Liège, devint bientôt professeur à cette même Université, à laquelle il consacra toute sa carrière avant de couronner celle-ci par trois années d'enseignement en Sorbonne. En soixante ans il a publié une vingtaine de recueils de poèmes, des romans, des nouvelles, des essais et des traductions. Il vit aujourd'hui dans une retraite toujours très heureusement active, à la Celle-Saint-Cloud, avec son épouse, le peintre Zenitta Tazieff, qui est elle-même la mère du vulcanologue Haroun Tazieff.

Le père de Vivier, ingénieur dans une grande métallurgie du bassin liégeois, était Français. Je crois que le signe n'est pas indifférent. Il expliquerait une aisance non apprise, une assurance naturelle de la langue de Vivier, — un don qui permet les audaces dans l'équilibre et qui n'est pas toujours celui des écrivains d'une marche comme la nôtre : celle-ci se ressent, dirait-on, d'être venue tard à une expression littéraire qui reste peut-être souvent comme un peu raidie dans une surveillance d'elle-même et dans une application qui produit la complication. Au contraire le style de Vivier s'attache et réussit à garder la vertu de



simplicité à travers tous les raffinements et même toutes les discrètes novations des mots. Je ne veux pas en retirer le mérite à l'auteur et le reporter sur le climat langagier de la province de ses pères, mais le pays de Colette est peut-être tout de même pour quelque chose dans cette sorte de grâce.

Une autre détermination, celle-ci plus clairement visible, de l'œuvre de Vivier va nous apparaître très vite avec la guerre de 1914. Quand elle éclate, Vivier vient de terminer ce qu'on appelait alors la candidature en philosophie et lettres. Il a publié sa première plaquette, dont le titre est bien couleur Vivier, *Avant la vie* ; mais le titre seulement, car les signes de l'originalité future seraient peu faciles à discerner dans ces pages d'une grande sûreté plastique, où s'exercent les attitudes parnassiennes jusqu'à celle de Baudelaire. Tel est l'étudiant-soldat de vingt ans dont la poésie rapidement évoluant va prendre place parmi celles de nos élégiaques de la guerre, les Louis Boumal, les Lucien Christophe, les Marcel Paquot ; son œuvre à lui devait s'étendre toutefois bien au-delà du poème, sur les domaines du roman, de la nouvelle, de l'essai critique et de la traduction. Car c'est un écrivain exceptionnellement complet, dont toute l'œuvre reste cependant liée par une nature intime, celle de la poésie ; romancier, essayiste, traducteur, Vivier est toujours partout et profondément le poète Vivier.

Quant à sa biographie de guerre, elle est aussi linéairement simple que l'histoire de toute sa vie. S'étant échappé de la Belgique occupée, Vivier rejoint l'armée de l'Yser pour s'y engager, et pendant trois ans et demi il servira au front, dans l'infanterie, comme simple soldat.

Simple soldat. Ces deux mots ont valeur de signe, et même plusieurs valeurs.

Signe de caractère. Vivier, quand, évadé de Belgique, il se présente comme volontaire au bureau de recrutement, est porteur de ses premiers diplômes universitaires. Les règlements devraient faire de lui rapidement un officier. Mais cet étudiant, fils de bourgeois, se trouve à l'armée au contact de camarades qui proviennent de ce qu'on appelle le peuple. Il ne veut pas se séparer d'eux. Il s'est mis à aimer leur simplicité, leur simplicité de simples soldats. Avec une douce obstination il déclinera les

offres de passer à l'école d'officiers ; si elles lui sont présentées comme une obligation il les déjouera subtilement. Un certain devoir militaire, on le lui dira, serait d'assumer une responsabilité de chef ; sa vocation humaine l'emporte, qui est de rester dans la tranchée ou bien au cantonnement avec les frères qu'il vient de se découvrir.

Pendant ces deux mots, « simple soldat », vont prendre, d'être médités longuement pendant ces années d'épreuve physique et morale dans la boue et dans le péril, une sémantique transformée. Et cette transformation, vous allez le voir, manifeste le don essentiel de la poésie de Vivier, le don de transmutation des mots, en même temps que cet instinct populiste qui va orienter toute son œuvre. C'est pourquoi je vous disais que de ces deux seuls mots et de la magnifique interprétation qu'en fait le poète on peut tirer toute une explication à la fois de sa magie poétique et de sa doctrine humaine. Aux yeux de l'étudiant en philologie transporté dans les tranchées, le fait de langage vient dégager le fait social.

Voyons, en approfondissant l'exemple de cette petite locution courante, *simples soldats*, comment travaille cette alchimie du verbe. Un simple soldat, dans le vocabulaire de l'armée, c'est un militaire sans grade. Mais sous la réflexion de Vivier, sous la contemplation qu'il a tout le temps de faire longuement du vocable de tous les jours pendant ces interminables années de guerre, une altération de la nature grammaticale d'un des mots se produit en même temps qu'un changement dans la relation syntaxique des deux termes. D'adjectif qualifiant le substantif *soldat*, le mot *simple* devient lui-même un nom, dont le mot *soldat* est l'apposé. Les simples soldats, ce sont les simples, les gens du peuple, qui ont été faits soldats par un usage historique contre lequel Vivier s'abstient d'ailleurs de requérir : il suffit d'avoir fait sentir ce qu'il est... Exemple donc de l'action du poème à la fois sur la langue et sur la civilisation, — sur la civilisation aussi parce qu'un accent de charité vient charger cette locution jusqu'alors apparemment neutre.

Je remercie le hasard qui m'a fait rencontrer d'abord dans cet exposé ce changement de sens des mots *simples soldats* pour montrer le pouvoir pour ainsi dire interne que Vivier exerce

sur le langage ; de ce pouvoir j'aurai l'occasion de vous proposer encore plus d'un exemple, mais ce cas-ci est d'une valeur particulière parce qu'il montre la poussée d'un sentiment social et humain, que vient servir l'action poétique de la modification des mots. Le social et l'humain resteront toujours le sous-jacent, le profond humus nourricier de la poésie de Vivier. Le social et l'humain n'ont pas besoin pour nous être communiqués qu'on les mette en théories ou en déclamations. Il faut et il suffit qu'ils soient sentis et que nous les sentions sentis. La sensation est le procédé de propagande de cette doctrine ; rien n'est moins didactique dans sa forme que l'expression élue pour celle-ci. Et cette philosophie sera fondamentalement celle d'un optimisme.

Ce n'est pas un optimisme naturel ; nous avons vu au contraire que les premiers vers publiés sont naturellement sombres. L'optimisme de Vivier est de conversion ; optimisme appris, optimisme acquis avec effort par une interprétation supérieure de l'expérience — et à l'origine il s'agit d'une des expériences les plus noires que puisse réserver la vie, celle de la guerre dans la condition la plus dure. Un étrange optimisme, de couleur grave, où l'on démèlerait divers adjuvants ou diverses composantes : ainsi une délectation contemplative devant les belles solitudes, la mer, la montagne, la forêt (c'est un paradoxe qui donne à réfléchir, que Vivier, chez qui la volonté sociale est si grande, ait l'amour des déserts) ; ainsi, sous le signe contraire, un culte de la chaleur du groupe humain, et d'ailleurs, peut-être en succédané de celle-ci, de toutes les chaleurs : il y a un récit où des soldats qui ont été commandés de corvée pour transporter d'un dépôt à un autre un lot de couvertures s'offrent une orgie de chaleur en gardant pour eux ce trésor de laine pendant une nuit. Et il intervient aussi un autre élément, celui-ci d'ordre logique, bien que j'aie dit que toute la leçon de Vivier procède essentiellement par sensations : c'est ce raisonnement suprême qu'après tout la vie est encore le seul bien des hommes, et qu'il *faut* donc l'aimer.

De ces facteurs intervenant dans l'élaboration très voulue et même très efforcée d'un sens heureux de la vie humaine, je ne vais pas vous proposer de relever les traces de livre en livre.

Je m'expliquerai beaucoup mieux par quelques citations en exemples. Vivier dira :

*Pourtant nous n'avons qu'elle, ou bien la mort*

et ce vers admirable résume toute la logique pathétique par laquelle on plaide pour la vie. Quelle vie ? La vie humble, la vie des simples ; l'autre, la vie vaniteuse, ne donne pas le bonheur. De cette vie vraie voici un tableau modèle dans son tiède intimisme. Il date du temps où Vivier faisait un long détour par le vers libre avant de s'être appris à lui-même que l'alexandrin ou le décasyllabe aussi sont des vers libres quand l'art arrive à leur donner une liberté intérieure chaque fois adaptée au destin du poème.

*Il pleut doucement.*

*La terre qu'on vient de retourner  
Est grave et comme étonnée.  
Des toits se penchent, cléments.*

*J'aime les fils de fer  
qui se tendent d'un pieu à l'autre,  
Si sûrs et si sévères.*

*L'odeur de l'eau vient par bouffées,  
En aveux soudains,  
Mêlés au parfum du café.*

*La paix du monde est sur les jardins*

.....

*Tout peut vivre ici. Tout est bon.  
Une paix dense est dans nos bras.  
La pluie fait le tour des maisons  
Et s'en va...*

*Nous allons lentement dîner  
A la table de la cuisine.  
Le labeur de la journée  
Se tait et songe en nos poitrines.*

Puis il y a les poèmes où le maître-mot de la vie est demandé à la méditation de la nature, à la lente identification avec celle-ci. Il y en a beaucoup sur la montagne et beaucoup sur la mer. Voici l'allégorie des galets et des hommes.

*Galet qu'usent mille autres, qui les use,  
C'est par ces heurts d'aveugles que je suis  
Devenu sûr de ma substance obtuse  
Et roule singulier, hasard qui luit...*

*Pourquoi faut-il dans l'avalanche étrange,  
Cailloux mêlés pour la lutte ou l'amour,  
Demeurant moi toujours et toi toujours  
De l'un à l'un que nul grain ne s'échange ?*

*— Mais, dit le sage, je n'en veux pas tant :  
Ensemble ensemble dit le sage,  
En compagnons unis par notre ouvrage  
Nous avons labouré le bruit du temps.*

Le vaste voyage a connu aussi son âge du végétal, de la forêt, du jardin, et ce sont des émois plus tendres. Écoutez ces murmures :

*Non ce n'est pas la pluie,  
C'est le vent sur les feuilles,  
Peut-être les étoiles  
Qui pleuvent dans la nuit...*

*Mon Dieu, comme une vie  
Peut ne pas être seule  
Bien que nulle autre vie  
Ne s'étonne auprès d'elle.*

.....  
*C'est peu de chose, la poésie :  
Un air plus tiède,  
L'arbre sans vent,  
Le soir qui cesse d'approcher,  
Les douces plantes qu'un remords  
Ramène au jardin des anciens jours,  
C'est peu de chose, la poésie :*

*Un cœur irrésolu,  
Tous les chemins qui recommencent...  
Et la vie peut-elle autre chose  
Que tendrement, avidement  
Recommencer ?*

On le voit, nous assistons à une longue quête : la quête du bonheur par l'acceptation de la vie. Et l'origine de cette volonté de bonheur plonge au plus noir de l'expérience humaine : elle remonte aux années de guerre, à la vie des tranchées. Il a fallu longtemps pour que Vivier exprime formellement cette morale qu'il a conclue de la formidable crise où il a été plongé et où il a voulu demeurer plongé comme simple soldat, le plus totalement possible. Que dit-elle, cette loi qu'il croit constante ? Que les hommes sont faits pour être heureux ; bien plus, qu'ils ont le devoir d'être heureux, et que d'ailleurs ils ont la merveilleuse aptitude de se refaire un bonheur à travers les pires misères, comme par exemple celles de la pire des guerres. A distance, près de cinquante ans après le drame, il a énoncé cette loi du bonheur éprouvée par lui quand il vivait parmi les simples soldats, les simples qu'on avait faits soldats.

Car ce qu'il avait vu et vécu, c'est ceci. Si misérables qu'ils soient, les hommes des tranchées, à peine installés dans la boue et dans la fréquentation quotidienne de la mort, font ce que font tous les hommes, ils s'ingénient à vivre, et miraculeusement ils y réussissent. Ils créent une protection de leur vie intérieure en même temps que ces remparts de fortune sous lesquels ils vont s'enterrer pour quatre ans. « L'obstination de l'humain chez les humains », écrit Vivier, « leur obscur désir et leur capacité de maintenir en eux leurs cheminements de toujours en les modelant suivant les rites changeants du sort, tels étaient les sacs de terre, les fascines et les bétons de cette fortification d'âme au relief infime et pourtant, comme les fortifications de campagne, indéfiniment résistantes. » Ainsi les « simples soldats » se refont une société. Vivier les montre cohabitant, causant, se querellant un peu pour s'aérer les poumons, s'entraînant. « Ils s'accroupissent côte à côte au fond de la tranchée », écrit-il, « pour polir et comparer des bagues d'alu » (ces bagues que les

soldats avaient appris à façonner dans l'aluminium des fusées d'obus). « Ils ont trouvé le moyen de faire servir à quelque chose de doucement pacifique, où l'idée de la femme fait son nid, le métal qui déchiquette et qui tue ».

Ainsi, continue Vivier, « ils purent faire de cette guerre, dans les intervalles de la fureur, quelque chose qui ressemblait à une espèce de paix : la paix est dans l'homme, dès qu'on ne l'en empêche pas absolument il la transpire ». Les simples soldats refirent, à ras de terre, une civilisation ; « puisque le chaos prenait ses habitudes, ils s'en reconstruisirent aussi. Ils se reconstruisirent aussi. Ils se récréèrent » — et Vivier ne va insinuer le mot qu'avec une prudence presque surnoise — « un certain bonheur, un bonheur misérable si l'on veut, d'un grand prix cependant si l'on songe que celui-ci nous seuls nous le faisons ».

Voilà le grand mot lâché, voilà qu'après cinquante ans la sombre aventure guerrière qu'on a vécue vient servir d'apologue à cet évangile du bonheur qu'on s'est lentement élaboré et dont s'explique ainsi l'origine lointaine. Un autre poète français de Belgique avait construit lui aussi son éthique sur le *devoir* d'être heureux : c'est Maurice Maeterlinck. Et par une de ces fortunes dont la vie honnie et bienaimée est assez prodigue, à l'Académie royale de littérature française de Bruxelles c'est Robert Vivier qui fut élu en 1950 au fauteuil qu'avait occupé l'auteur de *Princesse Maleine*. Le discours de réception que prononça Vivier est jalonné de propos sur la grande préoccupation qui avait été commune aux deux poètes : « Il est beau, il est utile qu'un habitant de cette terre et de ce siècle contrarié ait attesté le bonheur... Ce poète a compris que la plus parfaite image de la félicité était la plus simple... Nous avons tous assez vécu pour savoir que le bonheur n'est jamais une chose donnée, facile... Le bonheur est le prix d'une lutte. »

Ainsi se prolongeait après la mort de l'un d'eux le dialogue sur le bonheur qu'à mots voilés de poésie, empruntant des voies artistiques très éloignées et se tenant eux-mêmes très éloignés l'un de l'autre dans l'âge comme dans le milieu géographique ou mondain, avaient poursuivi longtemps ces deux obstinés chercheurs de l'Oiseau bleu. Communauté d'idéal d'autant plus belle que rien, je le répète, n'était plus loin d'une certaine

attitude de celui qui n'avait pas dédaigné de devenir le comte Maeterlinck que le populisme de Robert Vivier.

Mais encore qu'est-ce que ce populisme ? Est-il tout entier dans cet amour du peuple qui fait refuser les insignes d'officier pour rester plus près des simples soldats, qui s'attache à la poésie de la maison d'ouvrier ou des repas à la cuisine plutôt qu'à celle des salons, qui met en scène de préférence, comme personnages de roman, ce qu'on appelle les petites gens ? C'est cela, certes ; mais en plus de l'instinctive solidarité avec ce peuple, c'est aussi une acception quelque peu bouddhiste, me semble-t-il, ou bien quelque peu tolstoïenne, de la vie et du monde. Ce peuple est celui des non-dirigeants ; or c'est notre erreur de vouloir diriger, et même de croire qu'on peut diriger. Heureux les simples — et leur catégorie sociale importe d'ailleurs peu ; il y a des bourgeois, à vrai dire de préférence ce qu'on appelle de petits bourgeois, dans l'humanité populiste de Vivier — heureux les patients qui savent qu'on subit l'événement, qu'on n'agit pas sur lui !

Et d'ailleurs qu'est-ce que l'événement ?

C'est là une question qui peut miner dangereusement le réel. Il y a un récit ancien de Vivier, intitulé *Une disparition*, que je tiens pour un chef-d'œuvre du genre et qui insinue le trouble dans notre conscience trop assurée des certitudes mécaniques de la vie. Le narrateur est employé dans un ministère. Tous les jours à six heures il va attendre sa femme à la sortie de la banque où elle travaille (car on sort plus tôt des ministères que des banques). Puis le couple regagne l'appartement où il vit un bonheur paisible. Un soir la jeune femme ne paraît pas dans le flot de ses collègues. Lui patiente, puis il rentre vite chez eux, se disant qu'ils ont pu ne pas s'apercevoir et qu'elle l'aura précédé au logis. Il ne l'y trouve pas et elle n'y rentrera pas, ni ce soir-là, ni les suivants. Il n'avertit pas la police : que pourrait-elle ? Quelles questions ravageantes irait-elle poser ? Il ne parle pas de la disparition à ses amis : « a-t-on des amis ? » dit-il. Il vit prudemment, sans toucher à la blouse à laquelle elle avait travaillé la veille de la disparition et qui était restée sur la machine à coudre. Quelquefois, à six heures, il retourne sans espoir devant la porte de la banque, à la sortie des employés. Et, après un temps qui donne l'impression d'avoir été long, un soir



elle vient à lui comme autrefois, avec le même chapeau que le jour de la disparition. Elle lui prend le bras et ils rentrent chez eux comme si rien ne s'était passé, sans explication aucune. Ils n'en parleront jamais. Le mari sent d'ailleurs que l'épouse ne sait pas qu'il fut un temps où elle était disparue. Le tissu de la vie s'est réparé comme s'il n'y avait rien eu. Et y a-t-il eu quelque chose ?

C'est cela le doute philosophique que Robert Vivier instille dans nos certitudes, dans nos engrenages de catégories que nous croyions bien vérifiées, le passé, l'événement, l'action.

J'ai fait ici une part relativement large à ces vingt pages, sans avoir pu cependant tenter de vous faire sentir la valeur de profonde vérité humaine de tous les détails du texte dans leur accent intimiste, cette valeur de vérité qui rend croyable, irréfutable, la péripétie de la disparition à l'insu de la disparue. En vous parlant aussi longuement d'une courte nouvelle je sens bien que je déséquilibre le portrait rapide que j'essaye de tracer d'une œuvre qui n'est pas seulement très belle, mais très importante en volume, — avec des parties, celle de la traduction et celle de la critique, dont je puis à peine faire mention. Si je prends ce risque de disproportion, c'est que ce court récit illustre de façon plus emblématique que ne peut le faire un roman, grâce à son cadre concis, grâce à l'unicité de la donnée, une théorie du romanesque populiste qui fut celle de Robert Vivier.

Il l'a proposée dans un curieux article sur « les ressorts du roman ».

Le roman populiste, selon cette thèse, est celui dont les héros sont régis par le hasard ; héros faibles, qui subissent l'événement, et ne le choisissent ni ne le surmontent. Un des romans surtout de Robert Vivier semble s'être conformé systématiquement à cette formule, à moins que ce soit la formule qui ait été engendrée par l'expérience du roman ; c'est un très beau roman, *Folle qui s'ennuie*. Un ménage modeste vit en paix heureuse dans une maison de banlieue ; il y a un voisin avec qui l'on est en amitié quotidienne. Un jour, Antonia commet la faute avec ce voisin. Une seule fois, sans y avoir jamais pensé ; et il faut qu'elle s'en confesse le soir même à son mari. Celui-ci la chasse parce qu'il ne peut faire autrement, parce que « ça se fait »,

par la force des choses et des conventions. Mais une autre force des choses, qui n'est pas conventionnelle, celle-ci, voudra bientôt qu'il aille la rechercher chez ses parents. Et même, peu de temps après, le mari va aussi rechercher le voisin... Car toutes les conséquences de la faute sont abolies par le pardon — ou plutôt par la vie.

Il faut un grand courage et aussi une grande force de persuasion romanesque pour mener à sa réussite accomplie un roman français aussi naturellement pur, aussi candide, disons-le, aussi tranquillement supérieur à un certain comique de basse qualité qui menace toujours dans notre tradition littéraire les maris indulgents. Ici pas un instant la situation ne fait sourire, parce que Vivier inspire la foi dans l'humanité de ses personnages. Tout est noble ici, l'aveu immédiat du péché, la clémence du mari qui prend le dessus du qu'en dira-t-on et des coutumes en matière de justice conjugale, et jusqu'à cette humilité devant la force des habitudes qui fait renouer l'amitié des deux hommes rompue par l'adultère d'un instant.

Il n'y a personne de méchant dans ce trio, et dans aucun roman, dans aucune nouvelle de Vivier on ne trouverait un méchant. Il écrit dans la préface de ses derniers témoignages sur la première guerre : « Si l'on m'objectait qu'il n'y a pas beaucoup de tués dans ces récits, je répondrais : que voulez-vous, ce qui nous intéressait ce n'était pas la mort. » De même dans les tableaux qu'il nous peint du monde ce qui l'intéresse ce n'est pas le mal. Non qu'il ne sache pas que dans le monde le mal existe ; mais il dispose son chevalet de telle sorte que ce personnage ne soit pas dans le champ.

C'est une première raison pour laquelle je serais tenté de proposer de dire que le populisme de Vivier est un populisme noble. Il y en a une deuxième, qui est une question de style et de langage. Un autre grand roman de Vivier, *Délivrez-nous du mal*, retrace l'histoire, qui fut réelle, d'Antoine le Guérisseur, ouvrier métallurgiste qui fonda dans la banlieue industrielle de Liège une secte mystique dont les adeptes se multiplièrent en Belgique et dans les pays environnants vers 1905. Presque tous les personnages mis en scène sont des ouvriers. Or ils parlent un français très simple, mais d'autant plus pur. Et de même les soldats des récits

et souvenirs de guerre s'expriment dans une langue qui passe inaperçue à force de naturel dans la correction. C'est le contraire des poilus de Barbusse, qui jargonent un idiome artificiel tellement chargé d'un prétendu argot des tranchées que la langue française disparaît sous ce prétendu réalisme. On dira que dans les deux cas il y a convention. Mais la convention qui ne se fait pas remarquer atteint son but, et il faut un grand art pour donner la vraisemblance à des discours de gens très simples prononcés dans une langue sans tache, surtout si ces gens sont d'une province patoisante comme l'était et comme l'est encore plus ou moins celle de Liège. Pour ma part, même si convention il y a, j'aime mieux pareil procédé que celui dont usent certains régionalismes quand ils s'efforcent de reproduire quasi photographiquement les tournures de langage du crû pour obtenir un effet de couleur locale.

Populisme noble, disais-je donc, et je suis tenté de dire : populisme anoblissant. C'est anoblir le langage, c'est l'élever que de doter d'une signification dédoublée les expressions les plus courantes. *Douer d'un sens plus pur les mots de la tribu* : le précepte n'a peut-être jamais été aussi bien compris et mis en action, parce que chez Vivier ce sont vraiment les mots de la tribu, les mots du peuple et par lesquels le peuple dit la vie quotidienne du peuple, qui sont transmués. Dès l'abord de cette très sommaire introduction à la vaste expérience littéraire et poétique de Vivier nous avons rencontré un exemple de cette transmutation, avec l'expression « simples soldats » ; et j'ai pu vous dire que dans le cours de notre rapide et hasardeuse exploration nous ne manquerions pas d'occasions d'en observer de semblables. Voici un de ces passages du sens verbal qui se rapproche du premier parce que lui aussi humanise l'acception militaire d'un vocable et prête à celui-ci un pouvoir d'émotion nouveau, mais cette fois en nous rappelant simplement son sens universel que le parler de l'armée avait rétréci et abaissé. Le livre, publié en 1963, où Vivier a évoqué des moments de la première guerre et cette obstination des combattants à se reconstruire un semblant de bonheur, s'intitule *Avec les hommes*. Les hommes, dans la terminologie militaire, c'est ce qu'on appelle aussi la troupe, les non-gradés, encore une fois les simples soldats.

Pour illustrer cet usage lexical, je vous rapporterai peut-être ici une anecdote que raconte volontiers M. André Chamson. Pendant le dur mois de décembre 1944, étant commandant à l'état-major de Malraux devant Strasbourg, comme il revenait un soir d'une tournée aux premières lignes à travers une tourmente de neige il avisa un abri où il pensa qu'il pourrait se réchauffer un peu. C'était un poste téléphonique, servi par des femmes des services auxiliaires de l'armée. Elles se récrièrent devant l'intrusion de ce personnage enneigé. Mais André Chamson, qui ne voyait que le poêle de tranchée rougeoyant, y alla tout droit et se défit de sa canadienne pour l'y faire sécher, ce qui laissa paraître ses quatre galons. « Oh ! pardon, mon commandant », dit une des téléphonistes, « on vous avait pris pour un homme ».

*Avec les hommes*, cela veut donc dire avec les troupiers, avec les simples soldats, avec ceux-là dont l'étudiant Vivier n'a pas voulu se séparer ; mais on comprend bien que l'expression prise comme titre d'un livre est chargée de tout le sens d'une solidarité humaine, et que le mot homme y reprend une grandeur en quelque sorte multipliée par l'épreuve que le vocabulaire même a subie en passant par la servitude militaire.

Je pourrais rechercher dans les poèmes de l'époque de guerre d'autres exemples de ce changement de valeur d'un mot par le simple toucher des doigts de fée de cette poésie ; essayer par exemple de faire sentir le frisson que peut communiquer le nom d'un vêtement militaire mis à la rime dans une courte pièce sur la pluie aux tranchées :

*Quand la pluie glisse entre la nuque et la vareuse...*

Mais, faute de temps pour tenter ici une théorie de cette modification impressionniste de la valeur des mots, je vous proposerai de nous tourner vers une autre modalité d'action exercée par cette vertu anoblissante du populisme de Vivier. Nous la trouverons très apparente dans un épisode de la longue évolution technique de cette poésie. Pendant très longtemps, jusqu'après que le poète ait dépassé la cinquantaine, ce travail de galeries dans la mine merveilleuse est comme une exploration de toutes les possibilités formelles, exploration qui pousserait tour à tour

vers les différents horizons de ces possibilités et puis qui reviendrait au point de départ pour recenser et mûrir les résultats du voyage avant de repartir dans une nouvelle direction. La toute première de ces prises de connaissance, vers les seize ans, aura été celle de la plastique parnassienne, puis on passera par l'esthétique plus tendre du symbolisme, on approchera à certain moment, vers 1927, des frontières du surréalisme. Cependant la personnalité poétique toujours enrichie, toujours approfondie reçoit et assimile l'une après l'autre toutes ces influences et en compose son originalité essentielle, qui dans le troisième tiers de l'œuvre à peu près régnera par elle-même et sans avoir plus besoin d'autre prospection que celle d'elle-même.

C'est dans la dernière de ces espèces d'expéditions expérimentales successives vers des formes et des ressources de l'expression poétique que je voudrais vous proposer d'observer encore un exemple, et ce sera le dernier, de la faculté transformante du populisme de Vivier. Cette fois le continent pour lequel on s'embarque n'est pas une école poétique, Parnasse, symbolisme ou surréalisme. C'est une très vieille terre de la ressource poétique puisque c'est celle de la fable, la fable antique ou bien médiévale ou bien orientale, et pour la visiter on va élire un mode poétique plus ou moins désaffecté auquel on rendra une nouvelle jeunesse, le sonnet. Vivier publie en 1959 un livre de soixante-treize sonnets, *Chronos rêve*, soixante-treize sonnets qui rêvent sur des thèmes de la mythologie ou des romans du Moyen Age ou des Mille et une Nuits et qui leur prêtent un sens nouveau, à chaque fois une sorte de moralité nouvelle. Comme pour adapter le renouvellement de la forme au renouvellement de la fable, ces sonnets, tout en restant des sonnets, sont infiniment assouplis dans leur structure ; il arrive même à tel d'entre eux de se prolonger en un troisième tercet pour épouser une péripétie qui fait rebondir la légende racontée. Quant à ces variantes proposées de la tradition antique, elles auront toujours pour dessein et pour effet de les rapprocher de nous, de rendre plus humaines les divinités marmoréennes, en somme de faire passer dans ces marbres le sang chaud des hommes chers à Vivier, le sang chaud du populisme de Vivier. La détresse de Latone, grosse d'Apollon, à qui toutes les contrées refusent l'asile qu'elle

implore pour y accoucher du dieu, le sonnet la dit si véridiquement que malgré la transposition dans le grandiose c'est bien la quotidienne histoire de la fille-mère pourchassée qui nous atteint. Ou bien il suffit d'un mot — du pouvoir d'un mot traité par Vivier — pour que Schéhérazade nous soit visible, toute proche, présente dans une familiarité réaliste, — pour que la conteuse des Mille et une Nuits soit gagnée à nous par la contagion tendre d'un populisme :

*Elle racontait, pathétique, décoiffée...*

Dans cet autre exemple un mot encore, mis en évidence dans le titre du sonnet, un mot du vocabulaire le plus familier et en quelque sorte le plus intimement humain, le mot *genoux*, répété avec une insistance que vous remarquerez, va prendre en lui-même et pour toujours une espèce de profondeur de sens et de résonance que nous ne pourrons plus ne pas lui entendre parce qu'il aura servi à dresser cette grande image de la fable du Temps, de la fable de Chronos, en frontispice du livre :

*Dans la pénombre sans mémoire où les genoux  
Éternisent leurs noirs basaltes de silence  
Il advient qu'un ennui vaporeux se condense  
En figures de vie. Une fois, ce fut nous*

*Ces jouets qu'intrigué le dieu flairé et, très doux,  
Sur ses paumes longtemps éprouve puis balance,  
Tant qu'à force d'y soupeser sa nonchalance  
Il les serre d'un poing morose et les dissout...*

*Plus rien, que deux genoux nettoyés par l'espace,  
Falaises de l'oubli, cirque d'absence où passent  
Immobiles les bleus chevaux de l'infini.*

*Chronos rêve. Quelle ombre a frôlé sa paupière ?  
Les hauts genoux vacants, tel un avaro nid,  
Attendent de bercer la nouvelle poussière.*

L'expérience des soixante-treize sonnets à forme variable et de *Chronos rêve* aura été la dernière de ces excursions périodiquement tentées par l'explorateur Vivier pour aller

enrichir de lointaines reconnaissances son territoire poétique. Après celle-là c'est sur son propre fonds, en cultivant son jardin riche d'ailleurs de tant d'essences rapportées et acclimatées, que Vivier continuera de raffiner son vers et son poème. Un vers dont la ductilité, la subtilité n'ont d'égale que sa simplicité ; un poème toujours neuf dans son invention longuement sollicitée. Le sens philosophique de cette poésie s'est d'ailleurs dégagé de plus en plus en même temps que l'originalité de sa forme. Cette philosophie, nous l'avons vu, c'est celle du bonheur qu'il *faut* se faire. De plus en plus il apparaîtra que ce bonheur ne peut être que dans la communication, presque dans la confusion avec le prochain, et cet évangile s'exprimera de façon de plus en plus claire, de plus en plus suave aussi :

*J'aime autrui. Je voudrais le rencontrer un jour*

Car dans la poésie de Vivier le *je est un autre* n'a pas du tout le sens de la violente volonté de désertion de soi-même qu'a criée Rimbaud. Ce serait plutôt un *je est l'autre*, je suis l'autre et l'autre est moi, nous ne sommes qu'un puisque nous sommes frères, nous sommes ces galets éternellement roulés par la même mer dans un sort unique.

*Vous êtes ma légende, et je suis la vôtre,  
Le merle de mon herbe en vous siffle et saute...*

Admirable sagesse finale, admirable art final aussi dont vous entendez bien comme l'image est tendrement vraie et persuasive et comme la musique est savante et neuve dans sa simplicité. Chez Vivier la sagesse et l'art ont monté ensemble jusqu'à ce sommet où nous les voyons aujourd'hui. Une des nombreuses propositions que le critique Robert Vivier a développées sur la poésie est que celle-ci trouve son terrain le plus favorable dans les lieux communs ; c'est là une application à peine paradoxale de son penchant vers l'abnégation de l'individu, donc vers la négation de l'individuel. Pourtant tous les lieux communs, toutes les préoccupations communes qui nourrissent la poésie ne sont pas situées à la même altitude. Au plus haut sommet sans doute de ces questions universelles est celle du sens de la

vie. Elle se pose à nous tous. Mais se tenir à elle avec une persévérance têtue, la cerner et l'assiéger des scrutations les plus ingénieuses et les plus sensibles, consacrer à cette espèce de siège, pendant toute une existence humaine, un talent poétique de plus en plus merveilleusement exercé, c'est une action d'art et de foi en même temps qui ne peut être accomplie que par les plus grands. A mes yeux Robert Vivier est le plus grand poète du plus haut lieu commun de nos préoccupations humaines.



## Maeterlinck au Sart Tilman

discours prononcé par Joseph HANSE, le 6 mai 1974,  
lors de l'inauguration d'un monument  
à l'auteur de *La Vie des Abeilles*.

Le Gantois Polydore Maeterlinck était un rentier passionné d'horticulture et d'apiculture. Chaque année, au mois de mai, il se rendait avec sa famille dans une belle maison de campagne, toute blanche et aux volets verts, entourée d'un parc de cinq hectares longeant, sur la rive est, le canal de Gand à Terneuzen évoqué dans les *Serres chaudes*,

*Et les transatlantiques agitent l'eau du canal.*

On situe habituellement cette propriété à Oostakker. En réalité elle se trouvait sur le territoire de la commune de Wondelgem. Toutefois, comme le centre de cette localité était sur l'autre rive du canal, la famille Maeterlinck se sentait plutôt rattachée à Oostakker, d'un accès beaucoup plus facile.

L'écrivain a vu son père s'affairer autour de ses nombreuses ruches. Si l'on en croit ses souvenirs des *Bulles bleues*, il s'est surtout amusé, à l'âge de neuf ou dix ans, à « provoquer les abeilles, brûler un nid de guêpes, chercher des hannetons, creuser un tunnel, boxer les chèvres, jouer aux Robinsons dans un énorme noyer ».

Il ne reste rien aujourd'hui de ce domaine, exproprié depuis pour l'élargissement du canal ; il est maintenant recouvert d'eau et voisin d'usines polluantes. Ce n'est donc pas là qu'on peut rêver au Maeterlinck de *La Vie des abeilles*.

On pourrait peut-être aller le faire en Normandie, à Gruchet-Saint-Siméon, au sud de Dieppe, où Maurice Maeterlinck a loué une maison fleurie en 1898. C'est là qu'après avoir publié *La Sagesse et la Destinée* il change complètement d'orientation,

fait installer dans sa demeure une ruche d'observation et compose *La Vie des abeilles* en 1899-1900. Le livre ne paraîtra qu'en 1901, parce que l'auteur veut voir publier, en même temps que l'édition française à Paris, des traductions à New York, à Leipzig, à Amsterdam.

Ce grand tournant, qui fait du poète, du dramaturge, du philosophe, comblé déjà par le succès, un naturaliste averti et fervent, à quoi est-il dû ? Il y a loin de l'enfant, qui ne s'intéressait aux abeilles qu'avec une certaine cruauté de son âge, à l'écrivain célèbre de trente-six ans qui brusquement, semble-t-il, se tourne vers les sciences naturelles, se documente avec minutie, assimile toute la littérature spécialisée, se livre à des observations patientes et passionnées. Que s'est-il passé ? Quels cheminements secrets l'ont conduit vers sa nouvelle vocation ? Il y a eu la lecture de Fabre et les horizons qu'elle lui a révélés ; il y a eu, sans nul doute, l'intérêt qu'il a dû finir par porter aux ruches de son père ; mais il y a eu aussi Esneux et les bords de l'Ourthe.

C'est à notre confrère Carlo Bronne, cet historien à l'esprit toujours en éveil et à la mémoire d'or, cet infatigable et heureux remueur d'archives, que nous devons la révélation de ce détail, auquel les dates confèrent un intérêt majeur.

De 1891 à 1897, après avoir publié les *Serres chaudes* et *La Princesse Maleine*, Maurice Maeterlinck, encore fixé à Gand, a fréquenté assidument Esneux, centre de villégiature et d'apiculture. Il s'y est lié avec une douzaine d'apiculteurs de la région, il s'est associé pendant plusieurs années à leurs observations, il les a écoutés, il a discuté avec eux.

Il n'est pas téméraire de dire que c'est aux bords de l'Ourthe qu'a mûri sa vocation de naturaliste, si elle n'y a pas pris naissance. On peut affirmer que c'est là qu'elle a reçu l'impulsion déterminante.

En effet, lorsque, cédant aux sollicitations de Georgette Leblanc, Maurice Maeterlinck, en mars 1897, décide de s'installer à Paris, il ne peut renoncer à passer la belle saison à la campagne. Dès cette année il loue en Normandie, dans la région de Bagnoles-de-l'Orne, une petite villa aujourd'hui démolie. Il partage son temps entre les randonnées à bicyclette et la composition de

*La Sagesse et la Destinée*. Mais il rêve d'une propriété où il puisse observer les abeilles, dont il s'est épris. Il la découvre en 1898 derrière le presbytère de Gruchet-Saint-Siméon ; le jardin, les fleurs, le verger lui rappellent la maison de campagne familiale. Après un voyage en Espagne, il s'y installe pour y écrire en 1899 et 1900 *La Vie des abeilles*, ce chef-d'œuvre qui a aussitôt élargi, consacré, fortifié sa gloire internationale.

On pourrait se demander s'il convient encore, trois quarts de siècle après sa rédaction, d'exalter ce livre que d'aucuns, avec une moue, considèrent comme une vulgarisation d'amateur et de poète.

L'éminent biologiste Jean Rostand nous répond ; il a dénoncé comme une injustice le dédain affiché aujourd'hui par certains naturalistes à l'égard de ce grand livre. Il a observé que si, après tant de progrès considérables en biologie animale, il est facile de relever quelques inexactitudes dans l'ouvrage de Maeterlinck, ces erreurs ne sont pas plus nombreuses que dans les traités de pure science écrits à la même époque sur la même matière.

Il admire sans réserves l'information sérieuse de l'auteur, ses intuitions, sa poésie ; ce livre, ose-t-il dire, n'a pas vieilli et il continuera à exercer la plus heureuse influence sur les biologistes eux-mêmes.

Le savant français a confirmé son témoignage par celui d'autres savants, parmi lesquels celui de Karl von Frisch, ce génie qui nous a révélé tant de merveilles mais qui a tenu à rendre pleine justice à l'auteur de *La Vie des abeilles*.

Au-delà d'ailleurs de la solidité de son information scientifique, Maeterlinck a le mérite d'avoir été sensible non seulement à la poésie, mais aux mystères de cette vie de groupe qui caractérise le monde des abeilles. Pour ne citer qu'un exemple, il a perçu ce que des savants ne craignent pas d'avancer aujourd'hui comme une hypothèse audacieuse : l'abeille, se demande l'un d'eux, Rémy Chauvin, n'est peut-être après tout « qu'une abstraction, alors que la vraie réalité serait la ruche ».

C'est ce que Maeterlinck disait, et en termes à la fois plus scientifiques et plus poétiques, il y a 75 ans : « Dans la ruche, l'individu n'est rien, il n'a qu'une existence conditionnelle, il n'est qu'un moment indifférent, un organe ailé de l'espèce ».

Que ce maître livre, où la poésie et l'intuition s'allient si heureusement à l'étude, à l'observation, ait trouvé aux bords de l'Ourthe l'impulsion d'où devait naître l'inspiration définitive, cela méritait d'être rappelé ici, dans ce beau domaine d'une grande université de notre pays.

Il est heureux que ce souvenir soit matérialisé dans une œuvre d'art audacieuse et pure, où l'artiste Jean-Paul Laenen, de formation et de réputation internationales, a sobrement évoqué une cellule donnant naissance à d'autres cellules identiques, en ayant soin, grâce à l'heureuse collaboration de l'architecte de l'université, M. Strebelle, de laisser le paysage et la lumière alléger, modifier d'heure en heure ce symbole de la vie des abeilles, qui s'organise dans l'ordre et dans la mesure.

Je ne vais pas raconter l'histoire de ce monument. Je veux seulement, dans un souci de justice, rappeler que l'idée en a été conçue et poursuivie avec obstination et succès, à la suite des révélations de Carlo Bronne, par les regrettés Baron de Schaetzen et Arnold-Charles Pulinx, que la mort a privés de la joie de le voir enfin érigé dans cette région qu'ils aimaient.

Saisie de ce dessein, l'Académie royale de langue et de littérature françaises, dont Maurice Maeterlinck a été l'un des membres les plus illustres, a voulu aussitôt le patronner ; elle a chargé plusieurs d'entre nous de s'en occuper activement.

Il a fallu divers concours pour mener à bien ce projet auquel s'étaient intéressés dès la première heure la commune d'Esneux, la comtesse Maeterlinck, son amie M<sup>me</sup> Rachel Baes, le Ministère de la Culture française et d'éminentes personnalités. Je me plais à saluer tous ces appuis avec reconnaissance, au nom de l'Académie, ainsi que le geste du Ministère de la Culture néerlandaise, qui a voulu s'associer à l'hommage rendu en Wallonie à un écrivain français de Flandre.

L'Académie exprime sa particulière gratitude à M. le Ministre de la Culture française et à l'Administrateur général des Lettres et des Arts, M. Jean Rémiche : c'est à leur zèle inlassable et à leur intervention généreuse que nous devons ce monument.

Nous avons aujourd'hui la grande satisfaction de le voir se dresser en ce haut lieu du Sart Tilman, où il domine la vallée de l'Ourthe que le poète a aimée, non loin des endroits où a

mûri sa vocation, au cœur de cet admirable domaine où littéraires et scientifiques fraternisent dans la recherche de la vérité. Qu'on nous permette de voir là, en faveur de l'auteur de *La Sagesse et la Destinée*, une heureuse intervention du destin. Mais le destin a besoin des hommes. Il avait cette fois besoin de la sagesse du savant qui est à la tête de l'Université de Liège. L'Académie présente à M. le Recteur et à son Conseil d'administration ses remerciements les plus vifs.

Nous avons voulu, nous aussi, aider le destin en choisissant cette date : il y a ce 6 mai exactement vingt-cinq ans que s'éteignait au bord de la Méditerranée, dans une tranquillité sereine, celui que nous honorons, le seul écrivain belge à avoir obtenu le prix Nobel de littérature.

Il est juste que nous ayons pour lui, aujourd'hui et en ce lieu, une pensée émue. Car il continue à répandre sur nos lettres une part de son prestige. Et nous aimons à nous souvenir que, couvert de gloire, il était resté fidèlement attaché à son pays, à sa ville natale, mais aussi à ces bords de l'Ourthe où il aimait à revenir.

# Chronique

## Séances mensuelles de l'Académie

Lors de sa séance du 6 avril 1974, l'Académie a entendu une communication de M. Georges Sion : « Théâtre d'aujourd'hui : pourquoi Londres remplace Paris... »

L'Académie a attribué le prix Charlier-Anciaux à M. Paul Willems pour l'ensemble de son œuvre à l'occasion de la création de sa nouvelle pièce, *Les Miroirs d'Ostende*.

La séance du 11 mai 1974 a permis à l'Académie d'entendre une communication de M. Carlo Bronne : « Le maréchal de Ligne dans le miroir de son temps ».

L'Académie a attribué plusieurs subventions d'aide à l'édition, proposées par la Commission consultative du Fonds national de la Littérature.

Au cours de sa séance du 8 juin, l'Académie a élu M. Herman Closson pour succéder à Adrien Jans, décédé.

Elle a entendu une communication de M. Robert Goffin : « Souvenirs sans madeleine ». Elle a enfin attribué le prix Vossaert à M. Paul Emond pour son essai : *La mort dans le miroir*.

\* \* \*

M. Roland Mortier a participé en mai 1974 au Colloque organisé par la Société pour le progrès des Études philologiques et historiques à l'occasion du centenaire de l'institution. Le thème en était : *Littérature et Histoire*. M. Mortier a parlé de « L'apport de l'histoire à l'interprétation de l'œuvre littéraire ».

M. Roland Mortier a participé en juillet au second Colloque de Coppet, organisé dans la célèbre demeure de M<sup>me</sup> de Staël, au bord du lac Léman, sur le thème : « Le Groupe de Coppet ». Il a présidé une des séances du Colloque.

## OUVRAGES PUBLIÉS

PAR

l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises

BRUXELLES, PALAIS DES ACADÉMIES

- ACADÉMIE. — *Table Générale des Matières du Bulletin de l'Académie*, par René Fayt. Années 1922 à 1970. 1 vol. in-8° de 122 pages. — 1972 . . . . . 150 fr.
- ACADÉMIE. — *Le centenaire d'Émile Verhaeren*. Discours, textes et documents (Luc Hommel, Léo Collard, duchesse de La Rochefoucauld, Maurice Garçon, Raymond Queneau, Henri de Ziegler, Diego Valeri, Maurice Gilliams, Pierre Nothomb, Lucien Christophe, Henri Liebrecht, Alex Pasquier, Jean Berthoin, Édouard Bonnefous, René Fauchois, J. M. Culot) 1 vol. in-8° de 89 p. — 1956 . . . . . 150,—
- ACADÉMIE. — *Le centenaire de Maurice Maeterlinck*. Discours, études et documents (Carlo Bronne, Victor Larock, duchesse de La Rochefoucauld, Robert Vivier, Jean Cocteau, Jean Rostand, Georges Sion, Joseph Hanse, Henri Davignon, Gustave Vanwelkenhuyzen, Raymond Poulliart, Fernand Desonay, Marcel Thiry). 1 vol. in-8° de 314 p. — 1964 . . . . . 400,—
- ACTES du *Colloque Baudelaire*, Namur et Bruxelles 1967, publiés en collaboration avec le Ministère de la Culture française et la Fondation pour une Entraide Intellectuelle Européenne (Carlo Bronne, Pierre Emmanuel, Marcel Thiry, Pierre Wiginy, Albert Kies, Gyula Illyès, Robert Guiette, Roger Bodart, Marcel Raymond, Claude Pichois, Jean Follain, Maurice-Jean Lefebve, Jean-Claude Renard, Claire Lejeune, Edith Mora, Max Milner, Jeanine Moulin, José Bergamin, Daniel Vouga, François Van Laere, Zbigniew Bienkowski, Francis Scarfe, Valentin Kataev, John Brown, Jan Vladislav, Georges-Emmanuel Clancier, Georges Poulet). 1 vol. in-8° de 248 p. — 1968 . . . . . 250,—
- ANGELET Christian. — *La poésie de Tristan Corbière*. 1 vol. in-8° de 145 p. — 1961 . . . . . 200,—

- BAYOT Alphonse. — *Le Poème moral*. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. 1 vol. in-8° de 300 p. — 1929 . . . . . 300,—
- BERVOETS Marguerite. — *Œuvres d'André Fontainas*. 1 vol. in-8° de 238 p. — 1949 . . . . . 280,—
- BEYEN Roland. — *Michel de Ghelderode ou la hantise du masque*. Essai de biographie critique. 1 vol. in-8° de 540 p. — 1971 Réimp. 1972 . . . . . 480,—
- BIBLIOGRAPHIE des écrivains français de Belgique. 1881-1960. Tome 1 (A-Des) établi par Jean-Marie CULOT. 1 vol. in-8° de VII-304 p. — 1958 . . . . . 200,—
- Tome 2 (Det-G) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jean WARMOES, sous la direction de Roger BRUCHER. 1 vol. in-8° de XXXIX-219 p. — 1966 . . . . . 300,—
- Tome 3 (H-L) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jeanne BLOGIE, sous la direction de Roger BRUGER. 1 vol. in-8° de XIX-310 p. — 1968 . . . . . 300,—
- Tome 4 (M-N) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jeanne BLOGIE et R. Van de SANDE, sous la direction de Roger BRUCHER. 1 vol. in-8°, 468 p. — 1972 . . . . . 350,—
- BIBLIOGRAPHIE de Franz Hellens, par Raphaël De Smedt. Extrait du tome 3 de la Bibliographie des Écrivains français de Belgique. 1 br. in-8° de 36 p. — 1968 . . . . . 60,—
- BODSON-THOMAS Annie. — *L'Esthétique de Georges Rodenbach*. 1 vol 14 × 20 de 208 p. — 1942 . . . . . 250,—
- BOUMAL Louis. — *Œuvres* (publiées par Lucien Christophe et Marcel Paquot). Réédition, 1 vol. 14 × 20 de 211 p. — 1939 250,—
- BRAET Herman. — *L'accueil fait au symbolisme en Belgique, 1885-1900*. 1 vol. in-8° de 203 p. . . . . 250,—
- BRONCKART Marthe. — *Études philologiques sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin*. 1 vol. in-8° de 306 p. — 1933 . . . . . 350,—
- BRUCHER Roger. — Maurice Maeterlinck. *L'œuvre et son audience*. Essai de bibliographie 1883-1960. 1 vol. in-8° de 146 p. — 1972 . . . . . 180,—
- BUCHOLE Rosa. — *L'Évolution poétique de Robert Desnos*. 1 vol. 14 × 20 de 328 p. — 1956 . . . . . 350,—
- CHAINAYE Hector. — *L'Âme des choses*. Réédition 1 vol. 14 × 20 de 189 p. — 1935 . . . . . 200,—
- CHAMPAGNE Paul. — *Nouvel essai sur Octave Pirmez*. I. *Sa vie*. 1 vol. 14 × 20 de 204 p. — 1952 . . . . . 250,—



- CHARLIER Gustave. — *Le Mouvement romantique en Belgique. (1815-1850). I. La Bataille romantique.* 1 vol. in-8° de 423 p. — 1931 . . . . . 480,—
- CHARLIER Gustave. — *Le Mouvement romantique en Belgique. (1815-1850). II. Vers un Romantisme national.* 1 vol. in-8° de 546 p. — 1948 . . . . . 480,—
- CHARLIER Gustave. — *La Trage-Comédie Pastorale (1594).* 1 vol. in-8° de 116 p. — 1959 . . . . . 160,—
- CHRISTOPHE Lucien. — *Albert Giraud. Son œuvre et son temps.* 1 vol. 14 × 20 de 142 p. — 1960 . . . . . 200,—
- COMPÈRE Gaston. — *Le Théâtre de Maurice Maeterlinck.* 1 vol. in-8° de 270 p. — 1955 . . . . . 300,—
- CULOT Jean-Marie. — *Bibliographie d'Émile Verhaeren.* 1 vol. in-8° de 156 p. — 1958 . . . . . 200,—
- DAVIGNON Henri. — *L'Amitié de Max Elskamp et d'Albert Mockel (Lettres inédites).* 1 vol. 14 × 20 de 76 p. — 1955. 100,—
- DAVIGNON Henri. — *Charles Van Lerberghe et ses amis.* 1 vol. in-8° de 184 p. — 1952 . . . . . 220,—
- DAVIGNON Henri. — *De la Princesse de Clèves à Thérèse Desqueyroux.* 1 vol. 14 × 20 de 237 p. — 1963 . . . . . 250,—
- DEFRENNE Madeleine. — *Odilon-Jean Périer.* 1 vol. in-8° de 468 p. — 1957 . . . . . 480,—
- DE REUL Xavier. — *Le roman d'un géologue.* Réédition (Préface de Gustave Charlier et introduction de Marie Gevers). 1 vol. 14 × 20 de 292 p. — 1958 . . . . . 320,—
- DESONAY Fernand. — *Ronsard poète de l'amour. I. Cassandre.* 1 vol. in-8° de 282 p. — Réimpression, 1965 . . . . . 320,—
- DESONAY Fernand. — *Ronsard poète de l'amour. II. De Marie à Genève.* 1 vol. in-8° de 317 p. — Réimpression, 1965 . . . . . 350,—
- DESONAY Fernand. — *Ronsard poète de l'amour. III. Du poète de cour au chantre d'Hélène.* 1 vol. in-8° de 415 p. — 1959. 450,—
- DE SPRIMONT Charles. — *La Rose et l'Épée.* Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 126 p. — 1936 . . . . . 150,—
- DOUTREPONT Georges. — *Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique.* 1 vol. in-8° de 169 p. — 1938. 200,—
- DUBOIS Jacques. — *Les Romanciers français de l'Instantané au XIX<sup>e</sup> siècle.* 1 vol. in-8° de 221 p. — 1963 . . . . . 250,—
- ÉTIENNE Servais. — *Les Sources de « Bug-Jargal ».* 1 vol. in-8° de 159 p. — 1923 . . . . . 220,—
- FRANÇOIS Simone. — *Le Dandysme et Marcel Proust (De Brummel au Baron de Charlus).* 1 vol. in-8° de 115 p. — 1956. . . . . 160,—

- Galerie des Portraits*. Recueil des notices publiées de 1928 à 1972 sur les membres de l'Académie. 4 vol. 14 × 20 de ± 480 p. — 1972. par vol. . . . . 400,—
- GILLIS Anne-Marie. — *Edmond Breuché de la Croix*. 1 vol. 14 × 20 de 170 p. — 1957 . . . . . 220,—
- GILSOUL Robert. — *La Théorie de l'Art pour l'Art chez les écrivains belges de 1830 à nos jours*. 1 vol. in-8° de 418 p. — 1936 . . . . . 480,—
- GILSOUL Robert. — *Les influences anglo-saxonnes sur les Lettres françaises de Belgique de 1850 à 1880*. 1 vol. in-8° de 342 p. — 1953 . . . . . 380,—
- GIRAUD Albert. — *Critique littéraire*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 187 p. — 1951 . . . . . 220,—
- GUIETTE Robert. — *Max Elskamp et Jean de Bosschère*. Correspondance. 1 vol. 14 × 20 de 64 p. — 1963 . . . . . 100,—
- GUILLAUME Jean S.J. — *La poésie de Van Lerberghe*. Essai d'exégèse intégrale. 1 vol. in-8° de 247 p. — 1962 . . . . . 300,—
- GUILLAUME Jean S.J. — *Essai sur la valeur exégétique du substantif dans les « Entrevisions » et « La Chanson d'Ève » de Van Lerberghe*. 1 vol. in-8° de 303 p. — 1956 . . . . . 350,—
- GUILLAUME Jean S.J. — *Le mot-thème dans l'exégèse de Van Lerberghe*, 1 vol. in-8° de 108 p. — 1959 . . . . . 150,—
- GUILLAUME Jean S.J. — « *Les Chimères* » de Nerval. Édition critique. 1 vol. in-8° de 172 p. avec 12 pl. h.-texte . . . . . 220,—
- HAUST Jean. — *Médecinaire Liégeois du XIII<sup>e</sup> siècle et Médecinaire Namurois du XIV<sup>e</sup>* (manuscrits 815 et 2700 de Darmstadt). 1 vol. in-8° de 215 p. — 1941 . . . . . 280,—
- HEUSY Paul. — *Un coin de la Vie de misère*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 167 p. — 1942 . . . . . 200,—
- HOUSSA Nicole. — *Le souci de l'expression chez Colette*. 1 vol. 14 × 20 de 236 p. — 1958 . . . . . 250,—
- « *La Jeune Belgique* » (et « *La Jeune revue littéraire* »). *Tables générales des matières*, par Charles Lequeux (Introduction par Joseph Hanse). 1 vol. in-8° de 150 p. — 1964 . . . . . 200,—
- JAMMES Francis et BRAUN Thomas. — *Correspondance* (1898-1937). Texte établi et présenté par Daniel Laroche. Introduction de Benoît Braun. 1 vol. in-8° de 238 p. — 1972 . . . . . 300,—
- KLINKENBERG Jean-Marie. — *Style et Archaïsme dans la légende d'Ulenspiegel de Charles De Coster*, 2 vol., in-8°, 425 p. + 358 p., 1973 . . . . . 650,—

- LECOCQ Albert. — *Œuvre poétique*. Avant-propos de Robert Silvercruys. Images d'Auguste Donnay. Avec des textes inédits. 1 vol. in-8° de 336 p. . . . . 480,—
- LEMONNIER Camille. — *Paysages de Belgique*. Réédition. Choix de pages. Préface par Gustave Charlier. 1 vol. 14 × 20 de 135 p. — 1945 . . . . . 180,—
- MAES Pierre. — *Georges Rodenbach (1855-1898)*. Ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol. 14 × 20 de 352 p. — 1952 . . . . . 380,—
- MARET François. — *Il y avait une fois*. 1 vol. 14 × 20 de 116 p. — 1943 . . . . . 160,—
- MICHEL Louis. — *Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremeuse*. 1 vol. in-8° de 432 p. — 1935 480,—
- MORTIER Roland. — *Le Tableau littéraire de la France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, 1 vol. de 14 × 20 de 145 p. — 1972 . . . 180,—
- MOULIN Jeanine. — *Fernand Crommelynck*, textes inconnus et peu connus, étude critique et littéraire, 332 p. in-8°, plus iconographie — 1974 . . . . . 320,—
- NOULET Émilie. — *Le premier visage de Rimbaud*, nouvelle édition revue et complétée, 1 vol. 14 × 20, 335 p. — 1973 . 300,—
- OTTEN Michel. — *Albert Mockel. Esthétique du Symbolisme*. 1 vol. in-8° de 256 p. — 1962 . . . . . 320,—
- PAQUOT Marcel. — *Les Étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière*. 1 vol. in-8° de 224 p. 280,—
- PICARD Edmond. — *L'Amiral*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 95 p. — 1939 . . . . . 150,—
- PIRMEZ Octave. — *Jours de Solitude*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 351 p. — 1932 . . . . . 400,—
- POHL Jacques. — *Témoignages sur la syntaxe du verbe dans quelques parlers français de Belgique*. — 1 vol. in-8° de 248 p. — 1962 . . . . . 300,—
- REICHERT Madeleine. — *Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt*. 1 vol. in-8° de 248 p. — 1933 320,—
- REIDER Paul. — *Mademoiselle Vallantin*. Réédition. (Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen). 1 vol. 14 × 20 de 216 p. — 1959 . . . . . 250,—
- REMACLE Madeleine. — *L'élément poétique dans « A la recherche du Temps perdu » de Marcel Proust*. 1 vol. in-8° de 213 p. — 1954 . . . . . 280,—
- RENCHON Hector. — *Études de syntaxe descriptive*. Tome I : *La conjonction « si » et l'emploi des formes verbales*. 1 vol. in-8° de 200 p. — 1967. Réimpression en 1969 . . . . . 280,—

- Tome II : *La syntaxe de l'interrogation*. 1 vol. in-8° de 284 p. — 1967. Réimpression en 1969 . . . . . 350,—
- ROBIN Eugène. — *Impressions littéraires* (Introduction par Gustave Charlier). 1 vol. 14 × 20 de 212 p. — 1957 . . . . . 280,—
- RUELLE Pierre. — *Le vocabulaire professionnel du houilleur borain*. 1 vol. in-8° de 200 p. — 1953 . . . . . 280,—
- SANVIC Romain. — *Trois adaptations de Shakespeare : Mesure pour Mesure, Le Roi Lear, La Tempête*. Introduction et notices de Georges Sion. 1 vol. in-8° de 382 p. . . . . 450,—
- SCHAEFFER Pierre-Jean. — *Jules Destrée*. Essai biographique. 1 vol. in-8° de 420 p. — 1962 . . . . . 480,—
- SEVERIN Fernand. — *Lettres à un jeune poète*, publiées et commentées par Léon Kochnitzky. 1 vol. 14 × 20 de 312 p. — 1960 . . . . . 180,—
- SOREIL Arsène. — *Introduction à l'histoire de l'Esthétique française* (troisième édition revue et augmentée). 1 vol. in-8° de 172 p. — 1966 . . . . . 220,—
- SOSSET L. L. — *Introduction à l'œuvre de Charles De Coster*. 1 vol. in-8° de 200 p. — 1937 . . . . . 250,—
- TERRASSE Jean. — *Jean-Jacques Rousseau et la quête de l'âge d'or*. 1 vol. in-8° de 319 p. — 1970 . . . . . 400,—
- THOMAS Paul-Lucien. — *Le Vers moderne*. 1 vol. in-8° de 274 p. — 1943 . . . . . 300,—
- VANDRUNNEN James. — *En pays wallon*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 241 p. — 1935 . . . . . 200,—
- VANWELKENHUYZEN Gustave. — *L'influence du naturalisme français en Belgique*. 1 vol. in-8° de 339 p. — 1930 . . . . . 380,—
- VANWELKENHUYZEN Gustave. — *Histoire d'un livre : « Un Mâle », de Camille Lemonnier*. 1 vol. 14 × 20 de 162 p. — 1961 . . . . . 220,—
- VANZYPE Gustave. — *Itinéraires et portraits*. Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen. 1 vol. 14 × 20 de 184 p. — 1969 . . . . . 200,—
- VERMEULEN François. — *Edmond Picard et le réveil des Lettres belges (1881-1898)*. 1 vol. in-8° de 100 p. — 1935 . . . . . 140,—
- VIVIER Robert. — *L'originalité de Baudelaire* (réimpression revue par l'auteur, suivie d'une note). 1 vol. in-8° de 296 p. — 1965 . . . . . 350,—
- VIVIER Robert. — *Et la poésie fut langage*. 1 vol. 14 × 20 de 232 p. — 1954. Réimpression en 1970 . . . . . 280,—



VIVIER Robert. — <i>Traditore</i> . 1 vol. in-8 de 285 p. — 1960.	350,—
« LA WALLONIE ». — <i>Table générale des matières</i> (juin 1886 à décembre 1892) par Ch. LEQUEUX. — 1 vol. in-8° de 44 p. — 1961 . . . . .	95,—
WARNANT Léon. — <i>La Culture en Hesbaye liégeoise</i> . 1 vol. in-8° de 255 p. — 1949 . . . . .	300,—
WILLAIME Élie. — <i>Fernand Severin. — Le poète et son Art</i> . 1 vol. 14 × 20 de 212 p. — 1941 . . . . .	250,—

## VIENT DE PARAÎTRE

*Pour le Centenaire de Colette*, textes de Georges Sion, Françoise Mallet-Joris, Pierre Falize, Lucienne Desnoues et Carlo Bronne, 1 plaquette de 57 p., avec un dessin de Jean-Jacques Gailliard. 80,—

*En outre, la plupart des communications et articles publiés dans ce Bulletin depuis sa création existent en tirés à part.*

*Le présent tarif annule les précédents.*